This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

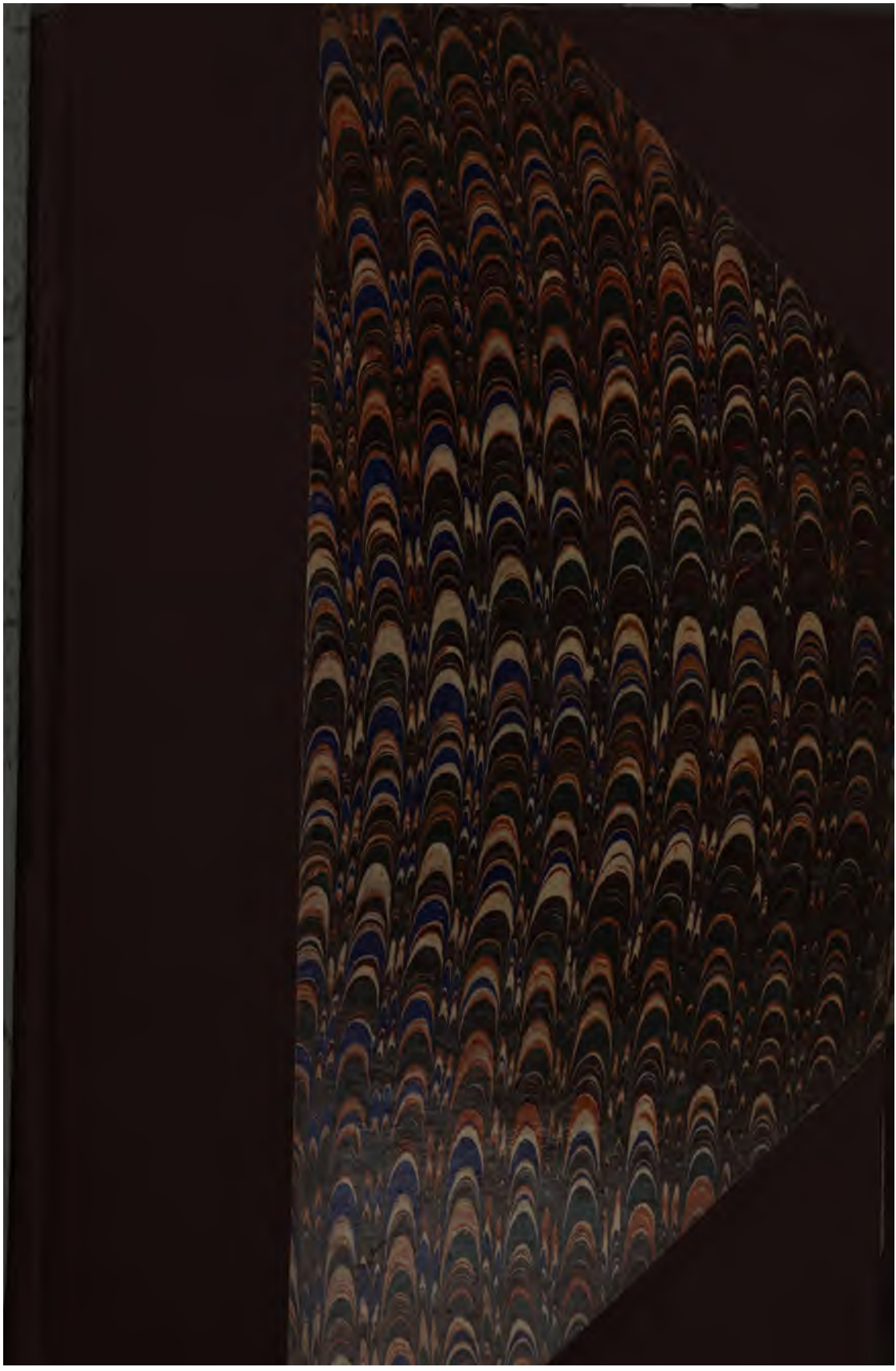
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



3.50
35 NF

Vet. Fr. II B. 82

51

LES PETITES-MAISONS
DU PARNASSE.

LES

PETITES-MAISONS

DU PARNASSE,

POËME COMIQUE,

D'UN GENRE NOUVEAU, EN VERS ET EN PROSE.

PAR LE COUSIN-JACQUES :

Traduit de l'Arabe, de l'Hébreu, du Grec, du Latin, de l'Anglais, du Turc & du Chinois, habillé à la Françaiſe, & donné au Public par M. BEFFROY DE REIGNY.

Ouvrage prodigieuſement intéreſſant pour les Amateurs, enrichi de Notes très-curieuſes par JEAN DE KERKORKWRKAÏLADECK, Gentilhomme bas-Breton.

. . . . . Pudor te malus urget,
Inſanos qui inter vereare inſanus haberi.

HORAT. *Lib. II, Sat. 3.*

A BOUILLON,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

APPROBATION

D'UN CENSEUR UNIVERSEL,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES INCONNUS.

Nous, très-judicieux & très-doctes contrôleurs des productions d'autrui, ayant passé sur la traduction de M. de Reigny la lime de nos mordacissimes observations, avons cru devoir en effacer ce que l'auteur y trouve de meilleur; car telle est notre coutume, en vertu du pouvoir scientifique, dont nous sommes revêtus. Il est clair que l'auteur a tort, puisqu'il n'est pas de notre avis, & que personne n'ignore qu'il n'appartient qu'à nous autres censeurs d'avoir toujours raison.

Donné à Paris, le 30 Août 1781.

Signé, Luc-Marc-Roch de la SOTTISIERE, censeur universel.

APPROBATION

D'un autre Censeur, membre de six douzaines d'académies, doyen de trente chapitres littéraires, préfet d'un demi-quarteron de colleges, professeur de Grec, d'Hébreu, de Latin, d'Arabe, de Turc, d'Allemand, d'Espagnol, de sculpture, d'architecture, de musique, de dessin, de danse, de chymie, de médecine, d'anatomie, d'agriculture, d'astronomie, de tactique, de mathématiques, de logique, de métaphysique, de théologie & de rhétorique, de poésie & de botanique en l'université de Spitzemberg.

Moi, grand homme, ayant jetté sur la traduction du Sieur de Reigny un de ces coups-d'œil superbo-gi-

ganteſco-philoſophiques, dont j'éclaire ce vaſte univers du fond de mon petit cabinet, j'ai jugé d'après mes réflexions patriotiques & mon attachement pour le beau nom d'humanité, ſi connu dans nos corps académiques, que l'auteur, en s'appliquant, pourrait devenir un jour la moitié d'un homme d'eſprit, & en conſéquence paſſer aux trois quarts de la poſtérité.

Fait à Spitzemberg, le 4 Novembre 1781.

Signé, Gille-George-FANFARONIUS, *grand homme.*

APPROBATION

D'un Journaliſte, homme d'eſprit incognito.

Je ſouſſigné, journaliſte, folliculaire, gazettier, & le reſte, après avoir lu le titre de l'ouvrage intitulé : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe*, traduit par M. *Beſfroy de Reigny*, ai réſolu de m'informer des facultés de l'auteur, &, ſi ſa bourſe eſt vuide de ce mérite ſonore, ſi engageant pour les gens de mon métier, de déclarer ſon livre impertinent, ridicule, inepte, fait par un ſot, un ignare, qui n'a pas dans ſon gouſſet de quoi être un homme d'eſprit.

Fait à Paris, le 16 Décembre 1781.

Signé, Pierre Baptiſte MORDAILLON, *journaliſte.*

APPROBATION

De la Sacrée Faculté de Théologie, en l'univerſité d'Ulm.

Prodeat ſecurè, prodeat libenter, prodeat citò liber ille facetus ac lepidus, quo per orbem litterarium volitante, ſacra noſtra facultas erit intacta vel incolumis; nihil enim in ipſo invenimus, quod noſtras venerandas opiniones offendere, divinas rixas vituperare, ſancta jurgia, beata

convicia damnare, devotiſſimas denique pugnas in ſcholis noſtris vigentes ſpectare quocumque modo videretur. Ita congregati dixerunt V. C. doctores Hirſutiſſimi. Anno reparatæ ſalutis humanæ 1782. Die verò quintâ menſis Januarii. Signaverunt autem has præſentes litteras.

*V. C. Magiſter Joannes-Lucas-*HURLUTUTU, *decanus ſacræ Facultatis ſpatioſiſſimus.*

V. C. M. Abraham Paulus BERDIFBÉRDOUF, *ſyndica Sacræ Facultatis obeſiſſimus.*

Et V. C. M. Joannes-Baptiſta BRICBROC-HOOLAHECK, *ſcriba Sacræ Facultatis nigerrimus & calamitoſiſſimus.*

APPROBATION

De Meſſieurs les Grands-Maîtres, principal, ſous-principaux, profeſſeurs, régents, ſous-régents, précepteurs, inſtituteurs, viſiteurs, infra-viſiteurs, ſupra-viſiteurs, recteurs, correcteurs, ſurrecteurs, prorecteurs, préfets, eo-préfets, archi-préfets, docteurs, prodocteurs, paradocteurs, épidocteurs, péridocteurs, perdocteurs, anadocteurs, codocteurs & cataducteurs du college où le Couſin-Jacques, *auteur de cet ouvrage, a fait toutes ſes études.*

(1) De même que l'empereur Héliogabale, dont le nom eſt en droite ligne ordinaire du Soleil (comme le dit très-ſçavamment un célebre généalogiſte, lequel ſçait par cœur tout le blaſon) était un prince, *æquè quidem ac juſtè*, haï de l'univers, de-même encore que défunt Monſieur Hercule, moitié homme, moitié

(1) Toute comparaiſon cloche; mais celle-ci, dont tous les membres ſont on ne peut pas plus diſparates, cloche plus que toute autre; elle n'en eſt que plus conforme au caractere des colleges; il n'eſt pas néceſſaire de faire ſentir ici tout le ridicule & tout le plaiſant de ces approbations. Un lecteur inſtruit & ſpirituel ne s'étonnera d'aucune des plaiſanteries qu'elles contiennent.

Dieu, d'épouvantable mémoire, lequel terraſſait d'un coup de poing des ſerpents d'une lieue & demie de longueur, ſur trois quarts de largeur, faiſait les yeux doux à Mademoiſelle Omphale, aux genoux de laquelle l'hiſtoire nous repréſente ce héros, métamorphoſé en un pauvre petit damoiſeau, filant, brodant, couſant, ourlant, tricotant; (1) de même enfin que le *Triumvir* Marc-Antoine, cet illuſtre archipâtelin pouſſait des ſoupirs Romains en l'honneur de ſa majeſté baſanée Madame Cléopâtre, reine d'Égypte, que feu Cicéron appelle fort élégamment en Latin *Cleopatra*, génitif, *Cleopatræ*, ſur *Muſa*, la Muſe; de même auſſi le poëme du *Couſin-Jacques*, notre ancien éleve, traduit par M. de Reigny, nous a paru renfermer, par ci par-là, de temps en temps une, deux, trois, quatre, & même cinq étincelles de génie. En foi de quoi nous lui avons délivré le préſent certificat. A Cracovie, le 13eme. jour de Février 1782.

Et ont ſigné au nom de tous.

Maître Euſtache FAGOTTIN DU MARAIS, *grand maître.*

Maître Roch BREDOUILLA DE LA PANTHERE, *principal.*

Maître Cucufat-Iſaac de BARAGUINISKI, *profeſſeur.*

Et Maître Jean-Gille du FATRAS, *préfet général.*

APPROBATION

De Dame Jeanne la Taraude, doyenne d'une académie de femmes.

Nous ſouſſignées les compagnes & la ſoie du ſexe maſculin, après avoir lu un très-joli petit ouvrage, qui a pour titre : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe*,

(1) La petite, toute petite, très petite académie de Galapia a propoſé un prix en 1780; le ſujet du travail des concurrents était de définir au juſte l'eſpece d'ouvrage qu'Hercule, filant aux pieds d'Omphale, avait entre les mains. Filait-il du coton? filait-il de la laine? queſtion bien digne d'une ſçavante académie!

avons décidé, arrêté & ſtatué, décidons, arrêtons, ſtatuons dans nos têtes de femme, c'eſt-à-dire, d'une maniere irrévocable & ſans appel, qu'il ſera rendu à l'auteur & au traducteur du ſuſdit ouvrage un millier d'actions de grace pour l'éloge pompeux & bien mérité qu'on y fait de notre ſexe. En outre nous avons jugé ſelon notre petit ſçavoir féminin, que cet ouvrage renfermait des penſées très-comiques, un ſtyle très-comique; & qu'il était d'une invention extrêmement comique; en conſéquence, ayant appris que l'auteur était d'une figure extraordinairement comique, & d'un caractere on ne peut pas plus comique, nous avons cru pouvoir dire en toute ſûreté que l'ouvrage & l'auteur étaient du bon comique, & lancer anathême ſur ces lecteurs ſournois, boudeurs, & effroyablement philoſophes, qui dédaignent tout ce qui eſt plaiſant, & ne ſe dérident jamais le front par une lecture auſſi amuſante qu'utile.

Donné à Berg-op-Zoom, le 1er. Mars 1782.

Signé au nom de toutes,

Dame Jeanne LA FARAUDE, *doyenne.*

APPROBATION

D'une aſſemblée générale de Moines, tenue à Pampelune, le 14 Décembre de l'année 1781.

Nous ſouſſignés vénérables béats du paradis terreſtre, peres prieurs, peres gardiens, peres correcteurs, peres vicaires, peres définiteurs, & tous les peres de tous les genres de paternité quelconque; freres rôtiſſeurs & confiſeurs, freres perruquiers & parfumeurs, freres convers & pervers, & généralement tous les reclus d'inſtitution monaſtique & non canonique, moines, moinots, moinillons & moinaille, noirs, gris-perle, gris-cendrés, bruns, vio-

lets, prune de Monſieur (1), couleur de puce & bran-d'oie; après lecture faite dans une de nos aſſemblées générales, d'un livre intitulé : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe*, traduit par *M. Beffroy de Reigny*, n'y trouvant rien qui combattit notre tendre & ſincere amitié pour le réfectoire, & qui fût contradictoire à nos conſtitutions bachiques, mais au contraire un éloge pompeux du jus de la treille, avons réſolu, ordonné, réſolvons & ordonnons ce qui ſuit. 1°. Qu'il ſera fait à l'auteur & au traducteur un remercîment en mauvais Latin par notre plus habile profeſſeur; 2°. qu'il ſera fait de l'article qui traite de Bacchus & de ſes attributs une lecture publique en guiſe de méditation chrétienne tous les premiers dimanches du mois; 3°. enfin qu'il ſera repréſenté à l'auteur, au nom de tous, le tort qu'il a eu de mettre pluſieurs ſarcaſmes contre quelques-uns de nos membres dans la bouche d'un des perſonnages qu'il introduit ſur la ſcene; en effet, il faut être hardi pour haſarder ainſi des épigrammes ſur le compte de gens tels que nous; & nous ne nous vengeons pas de cette témérité, parce que nous préſumons que le *Couſin-Jacques* n'a pas eu l'intention de nous choquer, mais d'égayer ſon ſujet par *un petit mot pour rire* de temps en temps. Autrement cet attentat à notre réputation ne reſterait pas impuni, attendu que les défauts tant publics que particuliers de la nation froquée ſont des reliques, auxquelles il n'eſt pas permis de toucher.

Donné à Pampelune, le 17 Août 1781.

Et ont ſigné le préſent certificat,

Dom Gobbevin, *prieur bénédictin.*

Le révérend pere Avala de la Gula, *ſecrétaire général.*

(1) *Prune de Monſieur*, &c. Ceux qui connaiſſent toutes les révolutions dont les modes ſont ſuſceptibles, & tout l'empreſſement des gens de tout état à les adopter, trouveront ces expreſſions à leur place.

APPROBATION

De Michel Orwey-Zebtton, Docteur, Miniſtre & Cenſeur Anglais.

J'ai lu avec plaiſir un ouvrage intitulé : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe*, traduit par *M. de Reigny*. Si la traduction eſt fidelle, ce n'eſt pas un petit mérite d'avoir ſçu traveſtir d'une langue en une autre autant de variétés littéraires qu'en renferme ce livre, & cela avec tant de naturel qu'on prendrait la traduction pour le texte même original ; ſi la traduction n'eſt pas fidelle, c'eſt mériter beaucoup d'éloges que d'enjoliver ainſi un ouvrage étranger ; ſi enfin la traduction n'eſt qu'imaginaire, & que le *Couſin-Jacques* ne ſoit autre que le traducteur même, il eſt digne de louanges & de remerciments, pour avoir enfanté un volume ſi agréable, ſi bien diverſifié, ſi ſoigneuſement travaillé. En un mot, quel que ſoit l'auteur de cet ouvrage, je voudrais le connaître pour le féliciter de ſa production. Elle m'a paru ſi ſpirituelle que je l'ai trouvée digne d'un Anglais, & que je me ſuis ſouvent écrié : quelles jolies penſées ! quelle invention ! que d'eſprit ! Quel dommage que l'auteur ſoit Français !

A Londres, le 9 Mars 1782.

Michel ORWEY-ZEBTTON, *docteur, miniſtre & cenſeur.*

Dédicace de cet Ouvrage, à une Inconnue, (1) par le *Couſin-Jacques*, auteur.

Il eſt au monde une divinité
Dont le minois tout plein de gentilleſſe
Par ſa douceur me plaît & m'intéreſſe
Mille fois plus que la froide nobleſſe
D'une muette & frappante beauté.
Deux yeux malins, peignant la volupté,
Mais regard fier, exprimant la ſageſſe,
Plonge mon cœur dans une double ivreſſe;
Ce même aſpect, dont je ſuis enchanté,
Sçait modérer de l'ardeur qui me preſſe
La trop fougueuſe impétuoſité.
Eſprit bien fait; ſémillante gaieté;
Sourire doux, où regne la fineſſe;
Cœur généreux; tendre délicateſſe;
Langage orné; noble ingénuité;
Stſtyle léger, dont la vivacité
Sçait au ſarcaſme unir la politeſſe;
Et qui devient par ſa variété
L'unique attrait de la ſociété;
Par tout enfin ſa grace enchantereſſe;

(1) Il paraît que le *Couſin Jacques* a fait lui-même cette dédicace en vers Français; peut-être eſt-elle traduite de l'Arabe. Ce n'eſt ſûrement pas celle du traducteur, car il a placé la ſienne un peu plus loin; il l'adreſſe à la Fortune.

Belle ſans art, humble avec dignité,
Pour cet objet juſtement reſpecté
Fait dans les cœurs éclorre une tendreſſe
Qu'un indiſcret jamais ne lui confeſſe,
Sans ſe punir de ſa témérité.
Juge, lecteur, de ma félicité,
Si tu connais cette divinité.
Par ſon ſecours, ſi je monte au Permeſſe
Je puis prétendre à l'immortalité;
A cet objet, de ma célébrité
Je veux offrir l'hommage mérité;
En y penſant, je me ſens tranſporté
De cette heureuſe & ſublime allégreſſe,
Qui, d'un auteur animant la fierté,
Le fait paſſer à la poſtérité.

VIE DU COUSIN-JACQUES.

Mon principal but a toujours été de faire fortune ; mais il y a tant de ſurnuméraires pour cette partie-là, que je commence à déſeſpérer d'être jamais en pied. Les trois quarts de mes confreres les humains n'aſpirent qu'à cette même fin ; je ſuis laſſe de me trémouſſer inutilement, & de courir après un ſuccès que tant d'autres pourſuivent en vain. J'ai, pour me conſoler dans ma diſgrace, une reſſource qui manque à bien des gens, il faut l'avouer ; je fais des vers & de la proſe aſſez paſſablement, quand je déſavouerois ici un talent que tout le monde reconnaît en moi, ce ſerait une vanité raffinée, dont un lecteur au fait des uſages ne ſerait jamais la dupe. Eh ! pourquoi s'accuſer d'ignorance & d'ineptie au commencement d'un livre qui doit prouver que l'on eſt ni inepte, ni ignorant ? Ne nous attribuons pas des talents que nous n'avons pas ; mais ne nous refuſons pas ceux que la nature nous a donnés ; cette eſpece d'inhumanité dégrade un auteur ; c'eſt la marque infaillible de l'amour-propre mécontent. J'ai paſſé toute ma vie à étudier les belles-lettres ; toutes les fois qu'il s'eſt préſenté quelque poſte littéraire à obtenir par concurrence, le ſuccès a couronné mes travaux ; je puis donc, ſans fatuité, prétendre, comme tant d'autres, à la gloire des auteurs.

A l'âge de dix-huit ans, j'entendais dire autour de moi : ſi celui-là n'eſt pas auteur, qui le

ſera donc ? Ces propos flatteurs, loin de m'engager à donner au public un échantillon de mon ſçavoir-faire, n'eut fait que retarder l'exécution du projet que j'avais formé de me faire imprimer ; je me défiais des louanges prématurées, & j'avais raiſon ; rien n'eſt plus propre à faſciner les yeux d'un jeune écrivain, que ces fades compliments, par leſquels on prétend exciter ſon émulation. Ebloui par ce malheureux preſtige, il commence à croire ce qu'on lui répete ſi ſouvent ; bientôt il s'imagine être un perſonnage important dans la république des lettres ; &, croyant bien remplir un rôle, qui exige plus d'expérience & plus d'étude, il s'avance hardiment ſur la ſcene, où il n'a pas lieu de s'applaudir de ſes démarches.

Je ſuis né à Pondichery, lorſque cette ville commençait à s'embellir par pluſieurs établiſſements, qui ſubſiſtent aujourd'hui dans leur plus grande vigueur ; j'y ſuçai avec le lait l'amour des belles-lettres. Des circonſtances, comme il s'en rencontre tous les jours dans la vie, obligerent ma famille à chercher un aſyle dans des climats étrangers. J'avais alors cinq ans ; on me donna des précepteurs de toute eſpece, pour toutes les ſciences ; mais je négligeai tout le reſte, pour n'étudier que la littérature. Mes parents voiturerent, pour ainſi dire, mon enfance par-tous les pays du monde. J'allai avec eux de Pondichéry à Pampelune, de Pampelune à Berg-op-Zoom, de Berg-op-Zoom à Jéruſalem, de Jéruſalem à Pékin, de Pékin à Conſtantinople, & de Conſtantinople à Paris. Nous fixâmes notre réſidence dans cette grande ville, digne d'être regardée par les connaiſſeurs comme

le chef-lieu des belles-lettres. J'y puiſai des connaiſſances ineſtimables dans ce genre ; j'étais à la ſource ; je ſçus tirer parti de ma ſituation.

Nous étions à notre aiſe ; mais nous eûmes, je ne ſçais comment, quelques procès à ſoutenir contre une mauvaiſe engeance d'hommes ; c'était des moines qu'une fortune ennemie nous avait donnés pour voiſins. Il fallut plaider ; nous plaidâmes donc ; comme le bon droit était évidemment de notre côté, comme d'ailleurs nous avions pour avocat un homme d'eſprit, nous gagnâmes ; mais il fallut vendre toutes nos terres pour payer les honnêtes gens qui nous avaient donné gain de cauſe ; on peut avoir raiſon à meilleur marché. Ce procès fut ſuivi de deux autres, que nous gagnâmes encore ; pour le coup, il fallut bien être ruiné.

Mes parents étaient inconſolables ; je leur diſais pourtant : mes chers amis, ne nous attriſtons pas. Il n'eſt pas néceſſaire de rouler carroſſe pour s'égayer. Nous ſerons des gueux, il eſt vrai ; mais ſoyons du moins d'honorables gueux, des gueux ſpirituels, des gueux divertiſſants, d'aimables gueux ; en un mot, des auteurs. Ne vaut-il pas mieux ſe ſervir ſoi-même, & être un homme d'eſprit, que d'avoir des grands laquais à ſa ſuite, & n'être qu'un ſot ? Notre condition eſt donc préférable à celle de bien des gens, que l'opulence ſeule rend recommandables. Moi, j'irai à pied, mais je ferai des livres ; je ſerai un perſonnage par moi-même, & non pas par mon coffre-fort. Belle morale ! beaux diſcours, qui n'aboutiſſaient à rien ! Mon pere diſait : ſi du moins notre fils avait un état lu-

cratif !... Oui, je veux qu'il ſoit avocat. Non, diſait ma mere, il ſera médecin. Eh! Meſſieurs, diſait mon oncle, il faut en faire un gros prieur de bénédictins, qui n'aura rien à faire qu'à boire, manger, dormir & compter des eſpeces (1). Bon! reprenait une vieille tante! cela ſerait bien vu, s'il n'avait pas fait d'excellentes études; il eſt trop habile; les bénédictins n'en voudront pas. On ne reçoit chez eux que ceux qui ſçavent borner leur avidité pour les ſciences; tout excès eſt nuiſible. Une petite couſine, qui était là dans un coin ſans dire mot, prit la parole : vous voyez bien, dit-elle, que le *Couſin-Jacques* ſuivra ſon inclination contre vents & marée; on n'en fera jamais que ce qu'en veut faire la nature; il n'eſt deſtiné ni à être avocat, ni à faire un médecin, ni même à jouer le rôle d'un bénédictin. Il ſera moins que tout cela. — Comment moins? peut-on être moins qu'un bénedictin? Sans doute, il ſera auteur; & le voilà par conſéquent placé au dernier des états.

Ma petite couſine avait raiſon. J'ai mieux aimé être un paſſable auteur, qu'un mauvais avocat, un médecin ſuperficiel, un moine médiocre, tel qu'il s'en trouve par-tout. Cela ne veut pas dire que le ſuccès doive répondre à

(1) Il faut que l'auteur ait des raiſons particulieres pour parler ainſi des bénédictins; car les perſonnes qui connaiſſent cette congrégation, ne peuvent lui refuſer la juſtice d'admettre chez elle un grand nombre de ſçavants. Après tout, on vaut ſon prix, quand on eſt riche.

mes vues. On obtient rarement ce qu'on deſire, plus rarement encore ce qu'on mérite. Ceci ſoit dit ſans prévention. Le préjugé eſt devenu l'ame des déciſions dans tout ce qui concerne les ſciences. L'un vous déſapprouve par politique; l'autre vous blâme par envie; on vous louera même par intérêt. On ne peut donc plus compter ſur le ſuffrage que d'un très-petit nombre d'amateurs.

Je ſuis devenu orphelin de bonne-heure; mes parents eurent la bêtiſe de ſe laiſſer mourir de chagrin. Ah! miſérables! ne valait-il pas mieux vivre pauvre? Quelque dure que ſoit l'indigence, on la ſupporte plus volontiers que la mort. Je ne ſuis pas mort, moi; mais au contraire j'ai eu le courage de me laiſſer vivre; & je ſuis bien portant.

Parlerai-je de mon nom? Il eſt ſi drôle, ſi plaiſant, ſi ſingulier qu'on n'en ſçaurait imaginer de plus original. Auſſi me diſpenſera-t-on d'en faire part au lecteur. Mon pere, homme ſenſé, prévoyait bien que mon véritable nom ne me ferait pas d'honneur; auſſi lui a-t-il ſubſtitué celui du *Couſin-Jacques*.

Quant à mon extérieur, il eſt ſi comique que je ne puis moi-même m'enviſager dans un miroir ſans éclater de rire. Ma taille eſt haute, très-bien proportionnée, & au viſage près, je ſuis un très-bel homme. Ma figure eſt pourtant réguliere, un beau teint, de beaux yeux, une belle bouche ne font pas un compoſé déſagréable; & malgré tout cela, je ſuis peut-être l'homme le plus laid du royaume. En quoi donc? le voici. La nature s'eſt divertie en me mettant au monde,

& au lieu de placer mon nez comme celui des autres hommes, elle l'a placé d'une façon tranſverſale, c'eſt-à-dire, les narines en haut, & l'os naſal en bas; il faut convenir que c'eſt une cauſe de laideur bien peu commune. Il ne manquerait à mon viſage que d'en retourner le nez; & cette ſeule difformité lui donne quelque choſe de ſi comique qu'on n'a jamais rien vu de pareil. C'eſt ce qui exerça long-temps le ſçavoir des plus célebres naturaliſtes de l'Europe; c'eſt ce qui excita l'attention de tous les curieux des villes que je parcourus dans ma jeuneſſe; c'eſt ce qui attira ſur moi les regards de toute la cour de Suede, quand je paſſai à Stockholm en 1769; on voulut me penſionner à la ménagerie du roi; mais, peu ſenſible à cet intérêt aviliſſant, je refuſai mon bien-être, & revins en France, où je jouis dans une retraite ignorée des humains de toute la tranquillité, dont un littérateur peut être jaloux. Voyez ſur l'article de mon nez le troiſieme volume des mémoires de l'académie de Stockholm, & les articles 5eme., 7eme. &, 19eme. du journal de Londres, par Olof-Mahonn'-Torech, Juif de renom, retiré en Angleterre. Combien de ſçavants ont paſſé des nuits à chercher ſoigneuſement la cauſe de mon accident! Recherches ſuperflues! Je n'en ai pas moins le nez à l'envers.

J'ai choiſi ſept langues pour compoſer mon ouvrage, parce que ce ſont celles que je ſçais le mieux, & que je ne parle pas Français aſſez correctement. Je conviens que cette particularité deviendrait un obſtacle à ma réputation, ſi perſonne ne prenait le ſoin de me traduire. Mais pluſieurs Français m'ont offert leurs ſervices à

cet égard ; je n'ai qu'à me louer de celui dont j'ai fait le choix ; & jamais d'autres que lui ne me traduiront.

Je crois que la variété de cet ouvrage contribuera à le rendre intéreſſant. J'ai lu & relu les poëmes Grecs, Latins & Français de tous les genres, & j'y ai trouvé de grandes beautés, mais quelquefois un peu de monotonie. Pourquoi ſerait-il défendu de compoſer un poëme, qui embraſſât tous les genres à la fois ? Je m'explique ; je ne prétends pas qu'il faille adopter un genre univerſel, qui confondrait ſans art l'épopée avec l'ode, le comique avec le ſérieux ; un tel ouvrage ne ſerait qu'une mauvaiſe rapſodie de morceaux découſus ; d'ailleurs, comme l'action, qui doit être une, n'eſt ſuſceptible que d'un genre d'écrire, deux tout au plus, il faut ſavoir ſe conſerver dans le même ton. Je crois que le ſtyle ne doit pas être tantôt élevé, tantôt médiocre, tantôt trivial ; je crois encore que trop de circonſtances acceſſoires à la principale action d'un poëme ou d'un récit, le rendent ennuyeux, au lieu d'y répandre un nouvel intérêt. Mais je prétends auſſi qu'un poëme (je parle d'un poëme comique) peut très-bien être en proſe & en vers de toutes les façons, ſans rien perdre de ſa grace. Le lecteur, qui commence à ſe laſſer au bout de pluſieurs pages de vers pentamêtres par exemple, eſt bien aiſe de les quitter pour des vers d'une autre meſure ; &, quand il eſt fatigué des vers, il voit avec plaiſir une proſe coulante, qui diviſe pour ainſi dire ſon eſprit en autant de parties que cette même proſe eſt ſuſceptible de changements différents

férents. Tantôt c'eſt un récit aiſé & naïf ; tantôt c'eſt un diſcours auſſi ſimple qu'amuſant ; ici c'eſt un dialogue ; là c'eſt une ſuite de vers de toutes les meſures ; & tout cela ſans perdre de vue le principal ſujet de l'ouvrage. Ce n'eſt point le goût de la nouveauté qui m'a fait prendre le parti de varier ainſi les chants de ce poëme ; c'eſt le deſſein de le rendre plus amuſant ; & j'ai fait l'épreuve de ce que j'avance avec le petit nombre d'auditeurs, à qui j'ai lu cet ouvrage avant de me décider à le donner au public. Je me ſuis toujours apperçu qu'un changement de proſe ou de vers réveillait leur attention. D'ailleurs c'eſt encore une facilité de plus pour retenir de mémoire un paſſage qui ſemble mériter qu'on s'en ſouvienne. Je me doute bien que cette diverſité va déplaire à ces antiques amateurs de *la primitive obſervance*, qui, toujours graves comme un juge, prononcent : *je vous ſouhaite le bon jour* du même ton que l'on dit : *la cour vous blâme*. Ces rigides zélateurs de l'antiquité, ennemis des modernes par morgue & par contradiction, condamnent la moindre nouveauté comme un attentat à la majeſté des anciens. C'eſt à leurs yeux un crime de lez-littérature, de ſe donner pour inventeur. Je n'invente pas ; j'écris de maniere à ne pas me rendre fatigant par monotonie ; & ce nouveau genre de *poëme* (ſi l'on conſent à lui donner ce titre) malgré la proſe entre-coupée de vers, malgré les entretiens comiques, malgré les nombreux perſonnages qu'il renferme, ne doit pas perdre un *iota* de ſa grace & de ſa naïveté.

ENVOI DE CET OUVRAGE PAR L'AUTEUR.

A (1) *M. Chriſtophe Brr'brr'hem-gogo, docteur-ez-vers en l'univerſité de Philadelphie, ancien précepteur du* Couſin-Jacques.

O toi qui fus de mon bas-âge
Le vigilant inſtituteur !
Tu dois de mon premier ouvrage
Etre auſſi le premier lecteur.
Ton droit à cette préférence
Ne ſçaurait être conteſté ;
Elle eſt de ma reconnaiſſance
Le gage le plus mérité.
Si, grace aux dons de la nature,
Je poſſéde un faible talent ;
Le mérite de la culture
Te vaut bien ce remercîment.

(1) Ce Chriſtophe Brr'brr'hem-gogo (on aſpire l'*h*) eſt mort le 3 Mars 1782 à Breſt, en arrivant en France, où les chefs de l'univerſité de Valence l'avaient fait venir pour enſeigner la poéſie ; c'eſt le premier recteur qu'ait eu la nouvelle univerſité de Philadelphie ; ſa réponſe à cet envoi, qu'il fit en Français, fait voir que pour un étranger, il ſçavait aſſez bien manier notre langue.

RÉPONSE

DE CHRISTOPHE BRR'BRR'HEM-GOGO.

Je vous l'ai dit, petit fripon ;
Quand vous étiez ſous ma férule ;
Qu'un jour dans le ſacré vallon
Vous marcheriez à pas d'Hercule ;
Et que, prodiguant le lardon,
Vous ne vous feriez pas ſcrupule
De mériter chez Apollon
Le titre de méchant garçon,
Et de tourner en ridicule,
Autant qu'il vous ſemblerait bon,
Maints preſtolets ſur le bon ton
Et maints porteurs de capuchon.
Jeune rimeur, prenez-y garde ;
Le ſarcaſme a coûté des pleurs
A tant d'infortunés auteurs !
Souvent un vers que l'on haſarde
Eſt une ſource de malheurs.
C'eſt une volupté coûteuſe
Que celle d'aiguiſer ſa dent
Pour le plaiſir d'être mordant.
Une verve un peu trop joyeuſe
Qui plaiſante & raille un moment,
Par forme de délaſſement,
D'une ſaillie impétueuſe
Fait éclorre un amuſement
Dont quelquefois on ſe repent.

On dira : l'idée eſt heureuſe ;
Mais on vous en voudra d'autant.
Plus un auteur a de talent,
Et moins il doit être méchant.
La fortune eſt toujours quinteuſe
Et la critique périlleuſe
Pour un écrivain médiſant.
Ma grand'mere, qui ſûrement
N'était pas une radoteuſe,
Et qui n'avait en ſon vivant
Rien moins qu'une cervelle creuſe ;
M'a ſouvent dit : mon cher enfant,
D'un travail cauſtique & piquant
La ſuite eſt toujours malheureuſe.
Un rimeur doit, s'il eſt prudent,
S'il veut vivre heureux & content,
Sur toute choſe être indulgent.
Plus ſa muſe eſt ingénieuſe,
Plus la ſatyre eſt dangereuſe.
Mais ſi je vous fais la leçon
Ce n'eſt pas que dans votre ouvrage
Vous vous exprimiez de façon
A déméríter (1) mon ſuffrage.

(1) *Déméríter.* Ce terme, que je n'ai pas voulu ſupprimer à cauſe de ſon énergie, n'eſt plus gueres uſité dans le langage à la mode ; mais il eſt plus commode pour faire mon vers que toute autre expreſſion plus moderne. Eſt-ce ma faute, à moi, ſi l'académie aime tant la nouveauté ? C'eſt pourtant bien dommage que tant de mots, ſi expreſſifs, ſoient aujourd'hui relégués dans une catégorie obſcure & ignorée ! Qu'ont fait ces pauvres mots pour ſe voir ainſi donner l'exclu-

Vos perſonnages en tout lieu
Ont ſoin de garder l'anonime ;
Je crois même que, ſelon Dieu ;
Satyriſer n'eſt pas un crime,
Dès qu'on le fait en général
Et qu'on n'attaque que le mal ;
C'eſt plutôt un heureux caprice.
Si votre Apollon véhément
Se déchaîne contre le vice,
Du moins rend-il ſouvent juſtice
Au vrai mérite, au vrai talent.
Ne prenez donc pas comme plainte
Ce qui n'eſt que réflexion ;
Chez vous, avouez le ſans feinte,
L'art de rimer eſt paſſion ;
Et c'eſt le ſujet de ma crainte.
Draper les gens ſur le papier
Vous paraît un charmant métier ;
Mais plus il a pour vous de charmes,
Plus il doit me cauſer d'alarmes.
De ce divertiſſement ci (1)
Vous ſçavez quel eſt le ſalaire.

ſion ? Ils ſont trop anciens, dit-on ; une langue, qu'on ne rajeunit pas, commence bientôt à radoter. Prétexte ridicule ! En honneur, nous devenons foux avec notre fureur pour le moderne.

(1) *Diverti**ſſ**ement ci* n'eſt pas trop correct ; heureuſement pour nous que nous ne ſommes pas ici ſur les bans de l'école, où l'on diſpute ſur *ci* & *là*. Après tout, s'il faliait être eſclave juſqu'à l'excès des regles ſtrictes du langage, perſonne ne s'aviſerait d'écrire, ſur-tout en vers.

Je vois pourtant que juſqu'ici,
Plus modeſte que téméraire,
Dans cette épineuſe carriere
Vous avez marché pas à pas.
Mais dès-lors que la médiſance
Pour votre muſe a tant d'appas,
Qui peut vous répondre d'avance
Que des regles de la prudence
Vous ne vous écarterez pas (1)?
Si j'étais ſûr que votre muſe
Ne lançât jamais plus de traits
Que dans ce livre qui m'amuſe,
Je vous en féliciterais.
Votre manuſcrit m'a fait rire,
Mais rire à larmes! la ſatyre
Y conſerve un ton modéré;
Et jamais un ſarcaſme outré
A mes yeux ne s'eſt rencontré,
Ni même le moindre paſſage
Dont un lecteur prudent & ſage
Puiſſe avoir l'eſprit ulcéré.
Ami des mœurs, rendant hommage
A la ſolide piété,
Vous ſapez du libertinage
L'orgueilleuſe incrédulité.
Dûſſe-je, manquant de ſageſſe
Par mon trop de ſincérité,

(1) *Vous ne vous écarterez pas.* Dans toutes les occaſions, où on lâche la bride à ſes paſſions, mais ſur-tout dans la ſatyre, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Encenſer votre vanité ;
Il faut que je vous le confeſſe :
Par un bon mot, plein de fineſſe,
Qui ne tombe jamais à faux,
En badinant certains défauts,
Souvent vous emportez la piece ;
Et ce n'eſt pas mal travailler.
Sçavoir plaiſanter & railler,
C'eſt quelque choſe, mais encore
Plaiſanter en garçon d'eſprit
N'eſt pas le fait d'une pécore (1).
Un auteur illuſtre l'a dit :
Railler avec délicateſſe
Tant de ſots de la même eſpece
Qui le méritent ma foi bien,
Les piquer avec politeſſe
Et les mordre avec gentilleſſe,
C'eſt le véritable moyen
D'arranger ſa place au Permeſſe
De façon qu'il n'y manque rien (2).
Une ſimple plaiſanterie
Opere ſouvent plus d'effet
Qu'un froid diſcours d'académie,
Qu'une épouvantable homélie,
Ou que le ſermon le mieux fait.

(1) *D'une pécore.* S'il ne fallait que dire du mal des gens pour être ſatyrique, tout le monde le ſerait ; mais la véritable ſatyre ſuppoſe de l'eſprit, de la fineſſe & du goût ; & c'eſt là ce qui la rend ſi rare.

(2) *N'y manque rien.* Beaucoup d'auteurs ont préparé leur place au ſacré vallon ; beaucoup auſſi l'ont fort mal préparé ; bien plus encore croient l'avoir bien arrangée, lorſqu'elle n'eſt pas même encore marquée.

Je crois avoir lu dans Horace (1),
Sinon cela préciſément,
Quelque choſe d'équivalent.
Mais à propos le temps ſe paſſe,
Je reviens à votre talent.
Expliquez-moi donc, je vous prie,
D'où vient cette facilité,
Ce ton plein de naïveté,
Cette aimable variété,
Qui fait que l'on vous porte envie,
Et que d'abord, ſe rengorgeant,
Chacun de vos lecteurs s'écrie:
Bon! j'en aurais bien fait autant (2)!
Sçachez pourtant que ma louange
Aux autres ne fait point la loi,
Et n'allez pas trouver étrange
Qu'on vous juge autrement que moi.
Ce financier de votre lyre (3)
Croira qu'il releve le prix,
S'il vous fait l'honneur de vous lire.
Cet abbé pour ce que j'admire

(1) *Dans Horace.* Tout le monde ſçait & cite ce paſſage d'Horace: *Rid culum acri fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.* La comédie, dit on dans le monde, vaut mieux qu'un ſermon; cela peut être vrai ſous certains points de vue; mais la comparaiſon ne ſçaurait avoir lieu.

(2) *Bien fait autant;* c'eſt, ſelon moi, le plus grand éloge que l'on puiſſe faire du naturel d'un auteur.

(3) *De votre lyre.* Effectivement on voit des gens qui s'imaginent ajouter au mérite d'un auteur, quand ils ont honoré ſes productions d'une lecture ſuperfi-

Ne marquera que du mépris.
Ce folliculaire imbécile (1)
Va bêtement trouver obſcur
Un paſſage où le moins habile,
Où la raiſon la moins ſubtile
Ne trouverait qu'un jeu tout pur.
Ce riche & ſuperbe inutile
Croira vous frapper à coup ſûr,
Et d'un vers coulant & facile
Dira que c'eſt un vers trop dur.
Un ignorant qui de ſa vie
N'a ſçu ce que c'était que vers,
Suivant ſa ſotte fantaiſie,
En jugera tout de travers;
Mais tels ſont de la poéſie
Les inévitables revers.
Quand vous aurez l'expérience
Des auteurs les plus éclairés,
C'eſt alors que vous comprendrez
Que le ſeul bon ſens vous diſpenſe
De plaire au bel-eſprit manqué,
Fertile en pompeuſes bêtiſes,

---

cielle; au contraire, c'eſt ſouvent l'auteur qui honore ſon lecteur. Un homme riche croit bonnement que ſa fortune lui donne le droit de protéger en connaiſſeur les gens de lettres; mais il faut, avant de protéger les ſçavants, être du moins en état de les apprécier; & fort peu de gens ſe trouvent dans ce cas là.

(1) *Imbécile.* Un célebre auteur de notre ſiecle, mort depuis peu, diſait à ſes amis: comment tel journaliſte a-t-il trouvé mon ouvrage? — Obſcur — Tant mieux, c'eſt ſigne qu'il eſt clair. — Trop long — Tant mieux, c'eſt une preuve qu'il eſt trop court.

Qui chez vous n'aura remarqué
Que platitudes & ſottiſes,
Où les eſprits les plus vantés
Auront admiré des beautés.
Voulez-vous une regle ſûre
Pour vivre paiſible en tout temps ?
Que le ſuffrage des ſçavants
Vous conſole de la cenſure
Et des fats & des ignorants.
Tout leur emploi, c'eſt de médire ;
Mais tout le vôtre, c'eſt d'en rire.
Allez toujours le même train ;
Eh ! vous vous plaindriez en vain ;
Vous ſeriez le ſeul écrivain
Que n'attaquât point la ſatyre.
Moquez-vous du *qu'en dira-t-on ?*
Un âne brait, laiſſez-le braire.
Si vous pourſuivez ſur ce ton,
Je vois d'ici que le libraire,
Avec qui vous ferez affaire,
Gagnera plus d'un ducaton.

LETTRE D'UN LIBRAIRE, A L'AUTEUR.

Du 17 Février 1782.

On m'a remis l'autre jour de votre part, Monſieur, un manuſcrit intitulé : Les Petites-Maiſons du Parnaſſe ; *j'ai mal auguré du ſuccès de cet ouvrage, quand j'ai obſervé que la perſonne qui m'en chargeait n'avait ni montre au gouſſet, ni épée au côté, ni habit galonné. Le nom du* Couſin-Jacques *ne m'a point paru non plus aſſez relevé pour intéreſſer ma pitié en faveur de l'ouvrage. Je me ſuis informé à votre ſubſtitut de votre célébrité actuelle, de vos prétentions littéraires, & ſpécialement du rang que vous occupez dans le monde. La maniere dont on a ſatisfait à cette triple queſtion n'eſt rien moins que déciſive pour moi. On m'a répondu que vous n'aſpiriez pas à moins qu'à vous placer au niveau des bons auteurs ; que vous n'étiez connu que dans un très-petit cercle de gens de lettres ; & que vous ne teniez à rien ſur la terre. Si du moins vous étiez ſûr de la protection d'un journaliſte ! mais n'avoir de l'eſprit que par ſoi-même ! être auteur ſans recommandation ! quel moyen de parvenir au but que vous vous propoſez ? Comment voulez-vous que je puiſſe me charger d'un livre, dont l'auteur n'eſt membre d'aucune ſociété littéraire ? Si du moins vous étiez comte ou marquis, paſſe encore ; un titre de nobleſſe donnerait du relief à l'ouvrage ; mais n'être ce qui*

s'appelle rien ! c'eſt une raiſon par elle-même plus que ſuffiſante pour renvoyer votre manuſcrit à la perſonne qui me l'a remis en main. Je veux cependant, Monſieur, avant d'uſer de rigueur, vous motiver le refus que je fais de cet ouvrage, afin que vous ne m'accuſiez ni de prévention, ni de partialité. Je n'ai point lu le manuſcrit en queſtion ; je ne lis jamais ceux que j'imprime ; mais je les confie aux lumieres de mes amis, gens très-habiles & très-judicieux ; l'un eſt procureur, & examine ſi l'ouvrage ne peche point contre la coûtume ; *il réforme tout ce qui n'eſt pas analogue au* Journal des audiences. *L'autre eſt marchand, & ſupprime tout ce qui n'eſt pas conforme aux regles du commerce ; le troiſieme eſt un chanoine de cathédrale, qui ſe charge de rédiger l'ouvrage qu'on lui préſente en forme de bréviaire. J'aurais ſoumis votre livre à l'examen de ces ſolides & reſpectables cenſeurs, ſi vous aviez eu la précaution de laiſſer des marges à côté de l'ouvrage, afin que la plume des examinateurs pût y tracer les obſervations néceſſaires. Mais vous avez négligé cette circonſtance intéreſſante. Juſte ciel ! un manuſcrit ſans marge ! Cet oubli n'eſt pas pardonnable, & vous auriez tout l'eſprit qui eſt au monde, que je ne pourrais me réſoudre à donner au public un manuſcrit ſans marge.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE
DU COUSIN-JACQUES, AU LIBRAIRE.

Effectivement, Monſieur, vos craintes ſont juſtes, vos refus ſont fondés. Un auteur qui n'eſt en tout & par-tout qu'un auteur, point de comté, ni de marquiſat, point de montre au gouſſet, pas un galon ſur l'habit, c'en eſt déjà trop pour être mal accueilli d'un homme tel que vous. Vous êtes judicieux, Monſieur, & j'avoue que, ſi j'euſſe bien connu toute l'étendue de votre littérature, j'euſſe porté mon choix ſur un autre libraire moins connaiſſeur & plus indulgent.

Les cenſeurs, dont vous me parlez, n'auraient rien approuvé dans mon ouvrage. Il n'y eſt queſtion ni du code, ni du commerce, ni des loix canoniques. Comment n'ai-je pas eu l'eſprit de gliſſer dans ce malheureux ouvrage quelques extraits de Bartole & du droit Romain, quelques billets à ordre, ou quelques paſſages de Saint-Grégoire, pape? J'aurais pu prétendre à l'approbation de ces trois doctes perſonnages, que vous honorez d'une confiance aveugle, & ſans l'aveu deſquels les meilleurs écrivains ne ſont à vos yeux que des mauvais auteurs. Excuſez, Monſieur, l'erreur qui m'a ſéduit. Je reverrai volontiers ce cher manuſcrit qui vous a tant déplu. Pluſieurs perſonnes du même état que vous me le demandent à cor & à cris. Ren-

voyez-le moi au plutôt, pour que je le leur faſſe paſſer. J'ai lieu de préſumer qu'il leur ſera plus agréable qu'à vous, attendu que ces Meſſieurs, auſſi bornés & auſſi déraiſonnables que moi, ont la ſottiſe de ne pas juger un auteur par ſon revenu, encore moins par ſa naiſſance, encore moins par les *marges* qu'il laiſſe à ſon manuſcrit.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentiments d'admiration qu'on a ſi volontiers pour vous,

Monſieur,

Votre très-humble ſerviteur,
LE COUSIN-JACQUES.

ENTRETIEN (1) COMIQUE,

Au ſujet de cet Ouvrage, entre M. Gille, M. Jean, M. George, M. Pierre, & M. Jérôme, amateurs.

M. GILLE, *ancien régent.*

Connaiſſez-vous un certain livre, qui vient de paraître, intitulé : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe ?*

M. JEAN, *ancien juge.*

Oui, je l'ai lu tout entier, & il m'a paru trop plaiſant pour un livre.

---

(1) *Entretien comique ;* cet entretien, qui peut ſervir de ſecond préliminaire à cet ouvrage, ne plaira pas à ces lecteurs philoſophes, qui n'aiment pas à rire. C'eſt une eſpece de dialogue général ſur la littérature. Le *Couſin-Jacques* l'écrivit en Français ; & le traducteur n'a rien à revendiquer à ce morceau plaiſant & original. M. de Voltaire eſt le premier qui ait ſçu traveſtir en dialogue une diſſertation ou un récit, & y mettre tout l'intérêt dont ce genre d'écrire eſt ſuſceptible. Je crois que notre auteur ſe gardait bien de prétendre au même degré de ſupériorité que ce fameux patriarche de la république des lettres ; mais, en ſe modélant ſur un ſi bel original, il a du moins réuſſi à intéreſſer davantage ſes lecteurs. Il eſt certain que cet entretien-ci eſt aſſez plaiſant pour amuſer avec variété, & aſſez inſtructif pour exciter l'attention des connaiſſeurs. Le *Couſin-Jacques* y donne quelques traits de caractere, qui, bien qu'étrangers à ſon ſujet, contribuent à le rendre divertiſſant.

M. GEORGE, *ancien médecin.*

Comment ? pour un livre ? Vous prétendez donc que tout ce qui eſt plaiſant, ne doit pas être imprimé ?

M. PIERRE, *ancien militaire, avec ſurpriſe.*

Ah ! ah ! ce ſerait bien le diable !

M. GILLE.

J'ai parcouru cet ouvrage avec plaiſir, c'eſt-à-dire, avec douleur.... Là, je veux dire que j'y ai vu des choſes qui m'ont réjoui, ſans me réjouir, & d'autres choſes, qui m'ont affligé, ſans m'affliger.

M. PIERRE.

Ce ſerait bien le diable...! Expliquez-vous.

M. JEAN, *gravement.*

J'entends ce que Monſieur veut dire, moi ; il nous apprend que ſon affliction en liſant le ſuſdit ouvrage a été préalablement contre-balancé par l'oppoſition qu'a formée ſelon la loi....

M. GEORGE.

Eh ! non ; Meſſieurs ; vous n'y êtes pas. M. Gille veut dire que les organes ſenſitifs de la faculté judiciaire....

M. GILLE.

Eh ! non, Meſſieurs ; je vais vous mettre au fait. J'ai voulu dire....

M. GEORGE.

M. GEORGE.

Oui, vous avez voulu dire que les membranes...

M. JEAN.

Quel homme ridicule ! écoutez Monſieur, qui ſçait mieux que lui-même ce qu'il veut dire ?

M. GILLE.

J'ai voulu dire que la lecture du livre fait par le *Couſin-Jacques*, a imprimé dans mon ame deux ſentiments oppoſés, celui de la triſteſſe & celui de la joie ; pourquoi cela ? parce que....

M. PIERRE, *avec ſurpriſe.*

Ah ! ah !

M. GILLE.

Parce que....

M. PIERRE.

Ce ſerait bien le diable !

M. GILLE.

Parce que j'y ai vu des choſes affligeantes & des choſes réjouiſſantes ; *aiqui* ce que j'y ai vu d'affligeant, m'a affligé, & ce que j'y ai vu de réjouiſſant, m'a réjoui ; *ergo*....

M. GEORGE.

Ce n'eſt pas cela que vous avez voulu dire.

M. GILLE.

Je n'ai pas voulu dire cela ?

M. GEORGE.

Non.

M. GILLE.

Non ?

M. GEORGE.

Non, vous dis-je ; c'eſt autre choſe.

M. PIERRE, *ſurpris.*

Ah ! ah ! ce ſerait bien le diable.

M. JEAN.

Je n'entends rien à votre baragouinage ; tout ce que je puis dire avec connaiſſance de cauſe, c'eſt que les *Petites-Maiſons du Parnaſſe* ſont capables d'amuſer les enfants ; & qu'il faut retenir dans ce bizarre hôpital une des premieres places pour l'inventeur de toutes ces plaiſanteries.

M. GILLE.

L'invention en eſt comique ; & c'eſt là tout ce que j'y trouve de bien. Au reſte, le mérite de l'invention vaut toujours ſon prix.

M. JEAN.

Au contraire, c'eſt l'invention qui ne vaut rien ; le ſtyle en eſt aſſez épuré.

M. GEORGE.

Et moi je vous dis que ni l'invention, ni le ſtyle ne me plaiſent ; mais ſeulement la tournure des vers.

M. PIERRE.

La tournure des vers ? ce ſerait bien le diable !

M. GILLE.

Oh! s'il fallait eſtimer autre choſe que le ſujet, aſſurément la proſe y vaut mieux que les vers.

M. GEORGE.

Et moi je ſoutiens que les vers valent cent fois mieux que la proſe.

M. PIERRE, *ſurpris.*

Ah! ah!

M. GILLE.

Je prétends me connaître en littérature mieux que perſonne; c'eſt ma profeſſion; & je ne ſouffrirai pas qu'on aille contre mes déciſions.

M. JEAN.

Sçavez-vous bien, Monſieur le régent, que votre profeſſion n'eſt que pédanterie? On ſe croit bien ſçavant, parce qu'on corrige *couſſi couſſi* les themes & les verſions d'une cinquantaine de poliſſons, à qui on ne donne pas ſeulement les premieres teintures de ce qui s'appelle le goût des belles-lettres. Eh! mon ami; autre choſe eſt de pérorer en mauvais Latin dans une chaire poudreuſe, autre choſe eſt de juger un livre.

M. GEORGE.

Entendons-nous; il y a livre & livre; celui dont nous parlons eſt d'un genre tout-à-fait nouveau; c'eſt ce qui augmente la difficulté de l'apprécier comme il le mérite.

M. GILLE.

Si j'étais libraire, je ne voudrais jamais conſentir à l'impreſſion d'un pareil ouvrage, à moins qu'on n'en eût corrigé le ſtyle.

M. JEAN.

Si j'étais cenſeur, je ne permettrais jamais de voir le jour à un ſemblable manuſcrit, à moins qu'on n'en eût ſupprimé la proſe.

M. GEORGE.

Si j'étais magiſtrat, je ne me réſoudrais jamais à délivrer un privilege pour l'impreſſion de cet ouvrage, à moins qu'on n'en eût abſolument retranché les vers.

M. PIERRE.

Retranché les vers? ce ſerait bien le diable!

M. GEORGE.

Sans doute; un grand-vicaire de mes amis, qui n'était pourtant pas dévot, puiſqu'il mangeait à Paris vingt mille livres de rente avec le beau ſexe, avait coutume de faire refuſer les ordres aux jeunes abbés qui avaient du goût pour la poéſie. Il leur permettait d'écrire des obſcénités & des ſatyres, pourvu que ce fût en proſe; mais euſſent-ils traité dans leurs écrits les matieres les plus ſublimes de la religion, dès qu'ils l'auraient fait en vers, ils les aurait maudits, excommuniés, anathématiſés. Il diſait toujours qu'il avait d'un poëte autant d'averſion qu'il

lui connaiſſait d'inclination & de talent pour les vers. N'était-ce pas très-bien raiſonner?

M. PIERRE.

Ah! ah! ce ſerait bien le diable; mais, Meſſieurs, comment voulez-vous qu'un auteur ſe donne au public, ſi vous vous accordez tous les trois à ſupprimer toutes les parties de ſon ouvrage l'une après l'autre. L'un ne veut point d'invention, l'autre condamne les vers; un troiſieme réforme la proſe; comment un auteur exiſtera-t-il, ſi on ne veut plus ni proſe, ni vers? Et qu'eſt-ce que deviendra un ouvrage, ſi on n'y veut point de ſujet? Il faut bien qu'il y ait une matiere quelconque, ſur laquelle on puiſſe travailler. Vous êtes tous trois d'un ſentiment contradictoire. Vous voyez donc bien qu'un écrivain ſenſé a raiſon de s'en rapporter difficilement aux lumieres des conſeillers; lequel de vous trois par exemple le *Couſin-Jacques* doit-il croire plutôt que les deux autres?

M. GILLE.

Lequel de nous trois? ha! ha! j'aime bien cette queſtion! lequel de nous trois? eh parbleu! c'eſt moi. Ne ſuis-je pas cenſé par état & de droit....

M. GEORGE.

Vous êtes plutôt, mon cher, inſenſé par état, inſenſé de droit & de fait; ce n'eſt pas à vous qu'il faut s'en rapporter; mais j'aurais confiance en un libraire.

M. PIERRE.

Ah! pour le coup, ce ſerait bien le diable! un libraire ne juge preſque jamais d'après lui-même. Il eſt trop peu inſtruit pour pouvoir s'en rapporter à ſes lumieres; &, s'il conſulte des lumieres étrangeres, le même défaut d'inſtruction fait qu'il fixe toujours mal ſon choix. Combien en voit-on, d'après la recommandation d'un protecteur, ſe charger d'un mauvais ouvrage, bien payer une production déteſtable, dont le malheureux ſuccès les force trop tard de ſe repentir de leur ſotte crédulité. Combien en voit-on refuſer avec dédain ce qui peut devenir l'inſtrument de leur fortune, ou du moins contribuer à augmenter conſidérablement leur bien-être! & cela, parce que l'auteur n'eſt pas connu, parce qu'il eſt jeune, parce qu'il n'eſt pas opulent. Ne faut-il pas ſe faire connaître, avant d'être connu? Et les plus fameux auteurs n'ont-ils pas été ignorés, avant de commencer à établir leur réputation? Il faudrait qu'un libraire fût vraiment un homme de goût, un homme d'eſprit, un homme de lettres; il pourrait, en conſultant le goût du public, préparer de loin un gain certain, diſtinguer tous les genres de la littérature, & dans chaque genre ſéparer le bon d'avec le mauvais; il pourrait ne ſe charger que des ouvrages de goût, & par-là ſon magaſin deviendroit le *Muſæum* d'une ville; par-là il ſe ferait encore plus d'honneur que de profit.

M. GEORGE.

Oui; mais le profit vaut mieux que l'honneur,

M. PIERRE.

A la bonne heure ; mais encore l'honneur amene le profit ; un libraire connu pour amateur eſt bien plus en vogue que tout autre. J'ai connu des *Protes* (1) dans les imprimeries, qui ſuppléaient par leur ſagacité à tout ce qu'un manuſcrit avait de défectueux, qui corrigeaient du premier coup-d'œil les fautes de Français, les accents, l'orthographe & la ponctuation, qui....

M. JEAN.

Ces gens là ſont rares.

M. PIERRE.

Ils ſont rares, je l'avoue ; mais enfin il s'en trouve, & j'en connais, qui n'ont beſoin ni du cenſeur, ni des conſeillers pour diſtinguer le bon d'avec le mauvais.

M. GILLE.

Un cenſeur eſt pourtant un homme eſſentiel.

M. PIERRE.

Eſſentiel tant qu'il vous plaira ; on ſe paſſe fort bien des gens eſſentielles comme ceux-là ; ou la faveur les place, ou leur mérite les fait choiſir. Je pourrais dire que dans la cenſure

(1) *Prote* dérivé du mot Grec Πρωτος, qui veut dire premier. C'eſt celui qui tient le milieu entre un imprimeur & ſes garçons ; c'eſt le premier ſubalterne dans une imprimerie ; il eſt chargé de veiller à ce que les exemplaires ſoient corrects, & ſouvent d'avoir de l'eſprit à la place de ſon maître.

comme dans le ſuccès des livres d'aujourd'hui, la vogue & le je ne ſçais quoi, qui ſe nomme le haſard, fait ſouvent bien plus que tout le reſte. Mais j'examine les cenſeurs diviſés en deux claſſes, telles que je viens de les propoſer. Si un cenſeur doit ſon emploi à la ſeule protection, il n'eſt point en état de juger ſainement d'un ouvrage de littérature; &, comme ſa place lui donne le droit de condamner & d'approuver ce que bon lui ſemble, il tranche du ſouverain; il décide; il prononce en maître; ſes ſentiments ſont des arrêts dictés par la prévention, & conſacrés par la vanité; il *biffe*; il *ajoute*; il *ſous-ligne* tout de travers. J'en ai connu pluſieurs, dont les obſervations n'avaient exactement pas l'ombre du bon ſens, qui réprouvaient, ſans ſçavoir pourquoi, les articles les plus intéreſſants, qui jugeaient d'une piece de vers burleſques comme on juge d'une homélie ou d'une tirade de Jérémie, qui confondaient le comique avec le ſérieux, l'élégie avec la ſatyre, l'ode avec le madrigal, &c. &c., & qui prétendaient qu'on ſouſcrivît ſans replique à la moindre de leurs ridicules déciſions. Pour les autres cenſeurs, que leur habileté, leur diſcernement & leurs connaiſſances rendent recommandables à la république des lettres, ils n'agiſſent preſque jamais que par un intérêt perſonnel. Plus un auteur a de talent, plus ils le craignent; & l'envie a toujours une bonne part dans leur approbation, favorable ou non. De-là vient que tant de ces Meſſieurs, animés par un eſprit de jalouſie qui ne leur fait point honneur, font ſouvent leurs efforts pour effacer d'un ou-

vrage tous les paſſages qui en font le mérite principal. En général, Meſſieurs les cenſeurs ſont guidés par le préjugé. Il faut être déjà célebre pour en arracher un certificat avantageux ; & ils ne manquent pas de ſe faire beaucoup valoir, quand il s'agit d'examiner les productions d'un nouvel écrivain.

M. JEAN.

Monſieur Pierre, vous parlez comme un livre ; mais s'il ne faut s'en rapporter ni aux libraires, ni aux cenſeurs, à qui faudra-t-il donc ſe fier ?

M. GEORGE.

Je connais un habile homme en fait de littérature ; tenez, le voilà qui vient ; il nous dira peut-être ce qu'il faut penſer de l'ouvrage du *Couſin-Jacques* ; bon jour, M. Jérôme.

M. JÉROME.

Bon jour, Meſſieurs ; vous me paraiſſez être en conteſtation ſur quelque matiere importante. Pourrait-on ſçavoir de quoi il s'agit ?

M. GILLE.

Il eſt ici queſtion d'un ouvrage, qui ne fait que de naître.

M. JÉROME.

Quel ouvrage, Meſſieurs ? car il y en a tant que l'on peut dire avec vérité qu'il pleut des livres au ſiecle où nous vivons ; nous en ſommes inondés.

M. GILLE.

C'eſt un ouvrage aſſez drôle, intitulé : *Les Petites-Maiſons du Parnaſſe*, dont l'auteur ſe nomme le *Couſin-Jacques*.

M. JÉROME.

Ha! vraiment; j'y ſuis. C'eſt un ouvrage que je connais très-bien ; j'en connais même l'auteur.

M. GILLE.

Vous en connaiſſez l'auteur? hé bien, dites-nous ſi, comme on l'aſſure, il a effectivement le nez à l'envers.

M. JÉROME.

Rien n'eſt plus vrai ; mais cela n'empêche pas que ſon ouvrage ne ſoit très-amuſant. La figure n'a point d'analogie avec l'eſprit ; d'ailleurs celle du *Couſin-Jacques* n'a rien de rebutant; & ſi l'on pouvait replacer ſon nez les narines en bas, comme tous les nez de l'univers, on en ferait un très-bel homme, à un œil près, que le feu a un peu endommagé.

M. PIERRE.

Ah! ah! ce ſerait bien le diable! mais cela doit faire une ſinguliere phyſionomie.

M. JÉROME.

Si vous voulez, je vous dirai ſon épitaphe, faite d'avance par un curé de Paris, homme d'eſprit, qui faiſait quelquefois des pieces fugi-

tives aſſez drôlettes. Il y eſt queſtion de l'accident qu'a éprouvé cet auteur, en tombant dans le feu; bref, cette épitaphe a quelque choſe de burleſque; & elle vous prouvera combien le *Couſin-Jacques* était eſtimé, en qualité de poëte, dès ſa plus tendre jeuneſſe, par un grand nombre d'hommes en place; puiſque l'auteur même de cette épitaphe fut obligé d'en fournir plus de quatre mille copiés à divers perſonnages, illuſtrés ou par leur rang ou par leur ſçavoir.

M. JEAN.

Voyons; dites-nous cette épitaphe; je ſerais curieux de l'entendre.

M. JÉROME.

A la bonne-heure; mais, en y réfléchiſſant, j'appréhende que vous ne la trouviez pas de votre goût; ſouvenez-vous bien toujours que c'eſt un genre de plaiſanterie tout-à-fait burleſque; il ne faut pas exiger le ton ſérieux; mais on doit excuſer les idées mêmes les plus communes, pourvu que le ſtyle comique ſe ſoutienne d'un bout à l'autre de la piece.

M. GILLE.

Voyons; nous attendons; ne vous mettez pas en peine de notre ſuffrage.

M. JÉROME.

Souvenez-vous toujours qu'il faut intituler ce morceau: *Plaiſanterie.*

Epitaphe du Couſin-Jacques.

Ce bon apôtre, fin luron,
Avec ſon œil en marmelade
Et ſa figure à la grillade,
Sçut plaire à maint joli tendron.
Il eût été fort beau garçon,
Si par plus d'une eſtafilade
Jean Vulcain, ce vilain barbon,
N'eut à ce pauvre camarade
De ſon viſage de mignon
Fait un viſage en maſcarade;
Si que le plus hardi larron,
Sur ſa face en capilotade
Appercevant maint eſtocade,
De peur fut devenu malade;
Et, n'étant plus qu'un vrai poltron,
Eût lâché dans ſon caleçon
Mainte bruyante pétarade;
Et partant ſonné la chamade,
Comme à l'aſpect d'une brigade
Sortant du manoir de Pluton.
Son eſprit, fertile en ſalade,
Par maint ſarcaſme à la poivrade,
Aux auteurs à fanfaronade,
Grands ſinges de Martin Fréron
Par leur penchant à la bravade
Et par leur méchanceté fade,
Plus d'une fois fit la leçon.
De par Phébus au toupet blond (1);

(1) *Au toupet blond.* Cette rime, qui ne paraît pas

Autrement dit maître Apollon,
Le beau courſier de l'Hélicon
Gentil Pégaſe au ventre rond (1);
Sans avoir beſoin d'éperon
Et ſans lâcher une ruade,
Sautant l'antique paliſſade
Qui borde le ſacré vallon,
Vous le mena vers la peuplade
Des auteurs au fameux renom;
Où Monſieur Virgile Maron
Joue aux quilles ſur le gazon (2)
Avec l'illuſtre poliſſon (3)
Que mainte amoureuſe incartade
Fit exiler comme un fripon,

---

bien exacte, eſt autoriſée par les regles de la verſification Françaiſe. Toutes les fois que la derniere ſyllabe d'un vers eſt diphtongue, & qu'elle finit par une conſonne qu'on ne prononce pas, elle peut s'accorder avec une autre ſyllabe qui n'eſt pas terminée par la même conſonne, pourvu que cette autre ſyllabe ſoit diphtongue & commence par la même lettre.

(1) *Au ventre rond.* Encore la même rime; voyez la note précédente.

(2) *Sur le gazon.* L'académie de N.... a propoſé un prix à celui qui dirait au juſte à quel jeu s'amuſent les habitants du ſacré vallon.

(3) *Poliſſon.* C'eſt Ovide, dont les ouvrages ſont un mêlange de beautés & d'obſcénités; un auteur Italien l'a dépeint en Français par ces deux vers:

Un poëte
Connu par ſon eſprit, connu par ſes malheurs,
Dont Apollon lui-même a conſacré les pleurs.

Effectivement ſes élégies ſont marquées au ſceau du bon goût.

Je veux dire Monſieur Naſon,
Lequel avait le nez trop long (1) ;
Comme auſſi Monſieur Cicéron
Qui, dans un tour de promenade,
Faiſait vingt diſcours, ce dit-on,
Où, ſauve quelque gaſconade (2),
Tout était d'un goût aſſez bon,
Sentant quelque peu de muſcade (3),
Le thym, le verjus, le citron,
Le poivre long, la caſſonade,
Le clou de girofle & l'oignon.

Eh bien, Meſſieurs, comment la trouvez-vous ?

M. GILLE.

C'eſt dommage que cela ſoit en vers.

M. JEROME.

C'eſt préciſément ce qui en fait le mérite. Sçavez-vous qu'il n'eſt pas aiſé de faire une cinquantaine de vers de ſuite avec deux rimes ſeulement ? Je ne prétends pas que l'on doive faire conſiſter tout le prix d'un ouvrage dans ce travail ſuperficiel ; mais cette bizarerie n'eſt pas hors de propos dans une piece fugitive, qui par elle-même n'a rien d'intéreſſant.

M. PIERRE.

Ah ! ah ! mais revenons au *Couſin-Jacques* ;

(1) *Trop long.* Encore une rime de l'eſpece de celles dont j'ai parlé plus haut.

(2) *Gaſconnade.* Le comte d'Oxenſtirn appelle Cicéron un jaſeur & un fanfaron.

(3) *La muſcade.* Ce bizarre aſſaiſonnement pour un diſcours de Cicéron paraît ſortir des bornes du bon goût. Mais c'eſt une farce.

j'avoue que je trouve plus à louer qu'a blâmer dans ſon ouvrage.

M. JÉROME.

Ce ne ſerait pourtant pas là le ſentiment d'un journaliſte ; attentif à ſaiſir les moindres défauts d'un livre, il les met ſous les yeux du public ſous le point de vue le plus propre à jetter du ridicule ſur la perſonne de l'auteur ; il ſe gardera bien de faire remarquer à ſes lecteurs les beautés qu'il reconnaîtra, malgré lui, dans un ouvrage, mais il n'oubliera pas la moindre inéxactitude ; ſouvent même, ſans examiner les alentours d'une propoſition, il la cite abſolument iſolée de tout ce qui l'environne ; & ce qui avec les acceſſoires ſerait intéreſſant, devient ennuyeux & abſurde, préſenté aux regards des critiques, ſéparé de tout le reſte.

M. GEORGE.

Quand je penſe à ces journaliſtes altiers, que la main d'un aveugle protecteur a placés dans un rang ſupérieur, à ces premiers juges de la république des lettres, qui prononcent ſans appel la condamnation d'un bon ouvrage, & qui du poſte, où l'injuſtice les a élevés, inſultent par leurs mépris à ceux qui ſont obligés de dépendre de leurs caprices ; je me figure ces riches procureurs d'abbayes, par les mains deſquels paſſent infailliblement toutes les affaires de la communauté ; dépoſitaires orgueilleux des deniers de leurs confreres, ils regardent du haut de leur grandeur quiconque n'égale pas leur magnificence. J'en connais qui, nés du ſein de la baſſeſſe &

de l'indigence, ſe ſont fait par leur prétendue économie une maiſon brillante. Grands laquais, voitures commodes, chevaux ſuperbes, meubles précieux; c'eſt bien là de quoi ſe pavaner. Tout ce qui n'eſt pas à comparer à leur train, n'attire que leur dédain, & il faut à chaque inſtant leur rappeller la fange d'où ils ſont ſortis, & les ſabots qu'ils ont portés. Rien n'eſt plus prompt à s'énorgueillir qu'un moine devenu riche par ſon emploi; rien auſſi n'eſt plus ardent à critiquer qu'un cenſeur devenu important par ſa charge. Mais laiſſons là les cenſeurs; c'eſt trop s'occuper de ce qui n'en vaut pas la peine.

M. JÉROME.

Il y en a pourtant de très-juſtes, de très-éclairés & de très-honnêtes; mais il faut les ranger dans la claſſe des animaux dont parle Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

En général il faut toujours admettre les exceptions. Les ſarcaſmes ne ſont dangereux & déplacés qu'autant qu'ils négligent d'éviter deux excès; l'un eſt de particulariſer la médiſance, comme de citer les perſonnes, ou de les peindre d'une maniere trop intelligible, l'autre eſt d'embraſſer tous les membres d'un même corps ſans diſtinction; quand le *Couſin-Jacques*, par exemple, attaque les moines, il a toujours ſoin de diſcerner d'avec ceux qu'il ſatyriſe le petit nombre de ceux qui ne méritent point l'épigramme, & qu'il a toujours deſſein d'excepter du reſte. Je veux bien qu'il ſoit porté d'inclination à dé-

teſter

teſter le froc ; mais on ne peut pas lui faire un crime des traits qu'il lance contre la nation qui le porte, tant que ces mêmes traits ſont viſiblement dirigés par l'équité ; car il n'attaque que les défauts connus de tout le monde, nuiſibles à tout le monde, critiqués de tout le monde. Il eſt permis de cenſurer un tableau que l'on expoſe en public.

M. PIERRE.

Ah ! ah ! ce ſerait bien le diable !

M. JÉROME.

Rien n'eſt plus délicat à manier, rien ne mérite plus de réſerve & de ménagement que le genre ſatyrique. Par lui-même, il eſt agréable ; avec ſes alentours, il devient difforme & rebutant. On ſe plaint beaucoup de la ſatyre, & les livres ſatyriques ſont les plus en réputation. Un peu de médiſance eſt, dit-on, le ſel d'un livre ; & l'on en veux aux auteurs médiſants. Si les écrivains, qui veulent plaire, ne ſpécifiaient pas leurs épigrammes ; s'ils ne terniſſaient pas la beauté d'un ouvrage par des perſonnalités odieuſes, ils ſeraient bien plus certains d'arriver au but qu'ils ſe propoſent. Voltaire par exemple, ce mortel ſi favoriſé de la nature, qui pouvait, s'il eût voulu, occuper le premier rang dans tous les genres de la littérature, Voltaire a dégradé ſes œuvres non-ſeulement par des peintures obſcenes, non-ſeulement par des ſophiſmes outrageants pour la religion (ces ſortes de défauts méritent une diſcuſſion ſéparée) mais encore par des ſarcaſmes envenimés contre une

infinité d'auteurs, dont la plupart ne s'attirerent ſon inimitié que par un refus raiſonnable d'encenſer ſes erreurs & ſes abſurdités philoſophiques. La haine, l'animoſité particuliere, l'eſprit de vengeance percent au travers des nuages dont il veut les couvrir. Il a beau citer *ex abrupto* le nom d'un de ſes ennemis par forme de plaiſanterie, le lecteur s'apperçoit, malgré lui, que ces épigrammes là ne ſont pas à leur place, & que l'auteur s'efforce de gliſſer par-tout quelque trait ſatyrique contre ceux à qui il en veut. Auſſi a-t-il imprimé à une grande partie de ſes ouvrages ce caractere d'averſion & de reſſentiment, qui le rendait célebre encore plus que ſes talents. Qu'arrive-t-il de-là ? que perſonne n'a partagé avec lui le fiel dont ſa plume eſt imbibée ; & que la lecture de ſes ouvrages perd beaucoup de ſon intérêt. En effet qu'importe au public la querelle de deux auteurs ? Si l'on pouvait bannir du royaume ces puérilités abſurdes qui déshonorent l'empire des lettres ! Si l'on pouvait s'accoutumer de ſang-froid à retrancher des écrits de nos jours ces ſarcaſmes ſurannés contre les auteurs rivaux, qui font dégénérer en France la bonne littérature en un galimathias d'injures & de diſputes de college ! mais on réuſſirait plutôt encore à arracher l'amour des richeſſes du cœur d'un bénédictin Flamand.

M. PIERRE.

Ah ! ah ! ce ſerait bien le diable !

M. GILLE.

Mais vous vous écartez toujours de notre

thèſe ; nous parlions du *Couſin-Jacques*, & nous ne nous accordions pas ſur le jugement qu'il faut porter de ſon ouvrage ; l'un blâme ſa proſe ; l'autre condamne ſes vers ; celui-ci cenſure ſon ſtyle en général ; celui-là n'approuve pas l'invention.

M. JEROME.

Et moi, je n'approuve pas les cenſeurs qui ſe piquent au jeu, & qui, ſouvent par ton, critiquent ce dont ils ne ſçauraient démontrer les défauts. J'ai vu un jeune auteur, dont la modeſtie égalait les talents ; il ne ſe permettait pas une ſaillie, qu'il ne conſultât là-deſſus des lumières qu'il croyait ſupérieures aux ſiennes ; il avait pour amis cinq graves perſonnages, auxquels il s'en rapportait aveuglément. Tous les cinq lui criaient : faites donc un livre, morbleu ! — Mais je crains de ne pas réuſſir. — De ne pas réuſſir ? eh ! mon cher ; appréciez un peu plus vos talents ; un amour-propre raiſonnable eſt la baſe d'une noble émulation. Comment connaîtrez-vous l'étendue de votre ſphere, ſi vous n'eſſayez pas d'en franchir les bornes ? — Mais tant d'autres ſe ſont repentis d'avoir écrit ! — Ils ne vous égalaient pas en capacité. — Mais enfin, j'appréhende un mauvais ſuccès. — Faites toujours, vous dis-je, je vous réponds de l'approbation du public. Ariſte ſéduit, gagné, entraîné par de ſi preſſantes ſollicitations, entama un ouvrage qu'il voulait diviſer par chapitres ; à peine en a-t-il fait cinq qu'il court les faire juger à ſes amis. Le premier loua beaucoup les quatre premiers chapitres, mais fut d'avis de réformer le cin-

quieme ; le ſecond les jugea dignes de la preſſe, à l'exception du quatrieme ; & ainſi du reſte juſqu'au premier chapitre, qui ne plut pas au cinquieme conſeiller ; de façon que, pour plaire aux cinq amis, il fallait ſupprimer tout l'ouvrage. Ariſte jugea par là qu'il valait mieux s'en rapporter à une tête ſolide, qu'à pluſieurs prétendus ſçavants, qui font toujours d'un jeune auteur, qui les conſulte, la victime de leurs diſſenſions particulieres, & qui blâment par caprice ce qu'un autre approuve par raiſon. Car enfin le goût ne doit pas être arbitraire, &.....

M. GEORGE.

Mais que penſez-vous du *Couſin-Jacques* ? peut-on ſenſément donner à ſon ouvrage le nom de *Poëme* ?

M. JÉROME.

A prendre cette dénomination dans le ſens primitif de ſon étymologie, elle convient à tout ce qui exige des ſoins & du travail ; l'uſage a déterminé un ſens plus particulier à cette expreſſion ; & on eſt convenu d'appeller *Poëtes* ceux qui s'adonneraient à ce genre d'ecrire, ſi brillant, ſi épuré, que nous nommons *Poéſie*. Aujourd'hui nous voulons que ce qui s'appelle *Poéſie* nous préſente de riches tableaux, des peintures brillantes ; nous voulons que l'imagination y joue le premier rôle, que les expreſſions y ſoient compaſſées, que l'harmonie en augmente l'intérêt ; enfin on a nommé *Poëmes* des ouvrages burleſques, qui n'avaient rien des qualités réquiſes dans la *Poéſie* ; il ſuffit aujourd'hui qu'une

action ſoit ſuivie, diviſée par chants, & miſe en vers, pour obtenir le nom de *Poëme*; un récit très-ſimple & très-naturel devient un *Poëme*; on eſt *Poëte*, dès-lors qu'on eſt bon verſificateur. Ce n'eſt cependant pas la même choſe. Au reſte, quelque nom que l'on donne à celui dont nous parlons, ce n'en eſt pas moins un ouvrage intéreſſant par ſon ſujet, amuſant par ſa variété, & agréable par ſon ſtyle.

M. PIERRE.

Ce ſerait bien le diable ! mais M. Jérôme; il me ſemble que le *Couſin-Jacques* aurait dû garder l'anonyme, du moins pour ſon premier ouvrage.

M. JÉROME.

Quel motif empêcherait un auteur d'avouer ſa production, quand il a quelque préſomption bien fondée en ſa faveur ? Un pere doit-il nier ſes enfants ? Pourquoi riſquer de mettre ſes ouvrages ſur le compte d'autrui ? Pourquoi autoriſer les propos déplacés, les ſoupçons injuſtes ? S'il n'a pas réuſſi; eh bien, c'eſt ſur lui-même & non pas ſur ſon voiſin que doit tomber le blâme; ſi ſon livre eſt bon, il eſt juſte qu'il en recueille le fruit plutôt qu'un étranger, qui n'a aucun droit d'y prétendre.

TOUS LES INTERLOCUTEURS.

Adieu, M. Jérôme; vous raiſonnez comme un pape; portez-vous bien.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

(1) DU TRADUCTEUR.

A très-haute & très-puiſſante princeſſe Madame LA FORTUNE, *Ducheſſe des Haſards, Marquiſe des Caprices, Baronne du Deſtin, &c. &c. &c.*

MADAME,

Voulez-vous être un grand littérateur ?
Me diſait-on ; cherchez pour protecteur
Quelque marquis à fringant équipage ;
De vos talents adreſſez lui l'hommage ;
Un nom fameux de vos moindres écrits,

(1) *Du Traducteur ;* juſqu'à préſent le lecteur n'a eu ſous les yeux que les productions du *Couſin-Jacques ;* il eſt temps de lui préſenter auſſi quelque choſe du traducteur. On trouvera beaucoup d'analogie entre les vers de M. de Reigny & les vers que contient tout le reſte de l'ouvrage. Cela n'eſt pas étonnant, puiſque tout ce qui eſt vers dans ce poëme eſt traduit par la même perſonne, & qu'une traduction en vers Français d'un ouvrage quelconque vaut toujours un original ; c'eſt pour cela que le traducteur dédie ſon travail à la Fortune, en qualité d'auteur. Traduire du Latin en Français, ce n'eſt que demi-mal ; mais traduire un manuſcrit Arabe en vers de toute meſure, le traveſtir, le métamorphoſer, pour ainſi dire, en un poëme Français, auſſi aiſé, auſſi coulant que l'original, c'eſt ce qui mérite l'attention des appréciateurs.

N'en doutez point, relevera le prix.
Combien d'auteurs, aſſis ſur le Parnaſſe,
Seraient debout ſans une dédicace !
Pour que des vers puiſſent s'éterniſer,
Il faut d'abord les *grand-ſeigneuriſer ;*
Et ce docteur (1) qu'on appellait Horace,
Qui des Romains ſe fit canoniſer
Par le talent de les ſatyriſer,
Ne ſerait pas ſi voiſin d'Hyppocrêne ;
Sans le crédit du miniſtre Mécene,
Qu'avec tant d'art il ſçut préconiſer.
Maint vieux régent, maint préfet en fourrure
De ce lardon va ſe formaliſer,
Et lourdement m'anathématiſer ;
Mais ma raiſon eſt ma littérature ;
C'eſt de mon goût la regle la plus ſûre.
Je nomme bleu ce qui me paraît bleu ;

(1) *Et ce docteur.* Ne heurtons pas les préjugés de front ; ſi je mettais Horace au rang des auteurs médiocres, j'attirerais ſur moi la haine, les mépris & l'indignation des partiſans outrés de la ſçavante antiquité. Trouver Horace médiocre, dirait-on ! quelle ignorance ! quelle ineptie ! — A la bonne-heure ; mais je ne ſçaurais avouer des beautés là où je n'apperçois que des défauts. Horace a du bon, quelquefois du ſublime. Mais combien de morceaux faibles, peu ſoignés & deſtitués d'intérêt dans la totalité de ſes productions ! Il dut beaucoup à ſes talents, encore plus à la faveur. Il eut plutôt de l'eſprit que du génie, malgré tout le mérite de quelques-unes de ſes odes. Au reſte, l'auteur, dans le cours de ce livre, entre ſur Horace dans des détails qu'il traite mieux que moi.

Si l'on s'en choque, il m'importe fort peu.
Cette raiſon, jointe à l'expérience,
M'avait réduit à garder le ſilence.
Faire des vers, mais inutilement !
Sans protecteur ! où ſerait l'agrément ?
D'après cela, vous concevez, Madame,
Qu'avec mon lot de perſonne à talent
J'avais ſujet de n'être pas content ;
J'avoue auſſi que j'enrageais dans l'ame.
Ne connaiſſant ni comte ni marquis,
Pouvais-je voir proſpérer mes écrits ?
Vous me direz : il fallait en connaître ;
Seulement un ; c'eſt de quoi proſpérer.
Un coup du ſort pouvait vous procurer...
Ce coup du ſort, s'il eſt encore à naître ?...
M'appartient-il de diſpoſer en maître
Des volontés d'un aveugle haſard ?
Que peut le ſort, ſinon de votre part ?
Il fallait donc chercher quelque Génie
Qui protégeât ma chere frénéſie ;
Je vous entends : mais pourquoi rimez-vous ?
J'aime à rimer, moi ; c'eſt là ma folie ;
Pourquoi vouloir contrarier mes goûts ?
En vérité je vous trouve admirable ;
Si l'on s'en moque à la cour d'Apollon,
Les contrôleurs peuvent aller au diable.
Tant que des vers on connaîtra le nom,
Un métromane au riſque de ſe taire
Préférera le riſque de déplaire.
Vous avez beau vouloir lui mettre un frein ;
Il dit : *c'eſt juſte*, & va toujours ſon train.

Eſpérez-vous le rendre raiſonnable ?
Eh! mes amis! vous perdez votre temps;
C'eſt l'animal le plus indécrotable!
Il rimera morbleu! malgré vos dents;
Malgré Le Pinde & La Harpe & le Diable;
Il rimera. Je veux rimer auſſi,
Moi; je le veux, jarni! quoi qu'on en diſe,
Je veux rimer, & rimer à ma guiſe.
Eh! les bons vers ne ſe font pas ainſi,
Me dira-t-on! — d'accord; mais les ſuffrages
Sont-ils toujours le prix des bons ouvrages?
Et, ſans quelqu'un de vos heureux accès,
Oſera-t-on ſe flatter du ſuccès?
Je ſçais très-bien, trop volage déeſſe,
Que tout auteur dépend de votre alteſſe;
Et qu'en dépit de Meſſire Apollon
Vous dominez dans le ſacré vallon.
Auſſi, ſoumis à ce pouvoir ſuprême,
Ai-je voulu m'adreſſer à vous-même;
Car il vaut mieux pour les pauvres humains
Avoir affaire au bon Dieu qu'à ſes ſaints.
C'eſt le proverbe; & tel eut été ſage
Qui dans maint cas en eût ſçu faire uſage.
Ces gros ſeigneurs, vos premiers favoris,
Tout bien peſé ne ſont que vos commis.
Vous ſurpaſſez marquiſes & ducheſſes;
Vous prévalez ſur ces demi-déeſſes
Dont le haut rang protege les auteurs;
C'eſt vous enfin qui créez les alteſſes;
C'eſt de vos mains que partent les faveurs
Que les mortels appellent des richeſſes,

Qui tout-à-coup les menent aux grandeurs
Par les haſards, ſouvent par les baſſeſſes.
Enfin, Madame, il n'eſt point de renom
Qu'à mes écrits ne donne votre nom;
Et je m'aſſigne un rang ſur le Parnaſſe,
Dès qu'à vos yeux mes vers trouvent grace.
Sans votre appui, dans le plus juſte oubli
Plus d'un rimeur ſerait enſeveli;
Et le talent, obſcur dans ſa retraite,
Avec honneur pourrait lever la tête,
Si, par caprice ou par mauvaiſe humeur,
Vous..., mais je crains qu'un mouvement d'aigreur
Me puniſſant de mon effronterie
Ne rende enfin ma plume moins hardie.
Depuis long-temps par mainte raillerie
J'ai dans mes vers bravé votre courroux (1);
Et je ſuis fait à ſupporter vos coups;
Mais il ſurvient des moments dans la vie
Où l'on ſe voit forcé de filer doux
Avec des gens tout-puiſſants comme vous.
Il faut pourtant que je vous le confeſſe;
Un point ſans plus; c'eſt tout ce qui me bleſſe,
Ou, pour mieux dire, eſt ce qui m'intéreſſe.

(1) *Votre courroux.* Si j'en crois les bruits publics, il a paru dans les dernieres années diverſes pieces anonymes en vers libres ſur *l'inconſtance du ſort* & *la viciſſitude des choſes humaines.* C'eſt probablement là ce que veut dire le traducteur, en avouant qu'il doit avoir excité la mauvaiſe humeur de la Fortune, en ſatyriſant ſon inconſtance. Effectivement le moyen de faire ſa cour aux gens n'eſt pas de décrier publiquement leurs défauts.

Ingénument ma muſe à vos regards
Va l'expoſer; &, quoiqu'à votre alteſſe
Dans ce bas monde on doive des égards,
Puiſque j'y ſuis, j'en courtai les haſards.
Meſſieurs les grands, quoi qu'un flatteur en diſe,
Très-rarement pardonnent la franchiſe.
Qu'ai-je à riſquer après tout? & quel bien
Peut-on ravir à quiconque n'a rien?
Quand je dis *rien*, ceci veut une gloſe,
J'entends un bien mince au ſuperlatif,
Car *rien du tout* ſerait trop peu de choſe;
Il faut toujours y mettre un correctif.
Bref, rien en vers s'explique comme en proſe,
Et vaut ſouvent un autre ſubſtantif.
Venons au fait; tout ce qui s'appelle homme,
D'Alger à Breſt, de Québec juſqu'à Rome,
Se plaint de vous; &, du petit au grand,
De vos façons perſonne n'eſt content.
Ceux avec qui vous agiſſez en mere (1),
A qui ſur-tout vous devez être chere,
Sont les premiers à vous jetter la pierre.
Eh! pourquoi diable obliger des ingrats,
Des fainéants, qui dans un bon repas

(1) *En mere.* Obſervez un peu que ceux qui ſe plaignent le plus amérement de la Fortune, ſont toujours ceux qu'elle a traités le mieux. Nous la faiſons de tous écots, dit La Fontaine; & il faut toujours qu'elle porte les coups. Ahalam-Sedech dit dans ſon Traité des caſſeroles, tome 4me., chapitre 6me:

» Le bien, nous le faiſons; le mal, c'eſt la Fortune;
» On a toujours raiſon, le Deſtin toujours tort.

Pour *grand-merci* (1) vous font une ſatyre?
Pourquoi vous plaire à combler de bienfaits
Ceux que vos dons ne ſatisfont jamais?
Et pourquoi moi, qui ne ſuis point coupable,
Suis-je à vos yeux un objet haïſſable?
Car voyons, là; parlons raiſon nous deux;
Ne vaux-je pas ces honorables gueux,
Que votre main, par un caprice étrange,
Pour les choyer, a tirés de la fange?
Pourquoi vexer un pauvre rimailleur,
Qui n'eſt en tout qu'un très-petit Monſieur?
Pourquoi chérir l'engeance mépriſable
Des tapageurs, des ruſtres, des faquins,
De vos faveurs canaille inſatiable,
Dont vos bontés font autant de coquins?
Ce ton hardi va vous mettre en colere;
Je crois vous voir prête à m'envoyer faire.....
Faire lanlere; eh bien, Madame, eh bien,
Fâchez-vous fort; c'eſt le meilleur moyen;
Une heure après il n'y paraît plus rien.
Il faut pourtant encor qu'à votre alteſſe
En quatre vers je donne une leçon.
Votre amour-propre eſt choqué de ce ton;
Mais il n'importe; un *gas* de ma façon
Fait rarement ſon cours de politeſſe;

(1) Pour *grand-merci*; un moine, un financie vingt-cinq mille livres de rente, ſera fécond en caſme contre ſa deſtinée, quand ſur la fin d'un repas, l'ivreſſe de Bacchus échauffe ſon génie é On l'entend à une table bien garnie s'écrier : mon Dieu! que l'on eſt miſérable dans ce mo

Il aime mieux crûment parler raiſon.
De vos bienfaits ſoyez un peu plus chiche ;
Favoriſez un peu moins les méchants,
Et ne dôtez que les honnêtes gens ;
Vous n'en ſerez déſormais que plus riche.
Que de forfaits vous en ſont les garants !
Vous penſerez qu'en cette dédicace
On voit régner trop d'ingénuité,
Qu'il eſt plaiſant qu'un grimaud du Parnaſſe
Oſe manquer à votre dignité,
Qu'un hobereau parlant aux gens en place
Ne doit pas prendre un ton de liberté
Qui ne convient qu'aux gens de qualité,
Et qu'on punit l'inexcuſable audace
D'un avorton qui dit la vérité.
Soit ; ſi j'ai pû par ma témérité
De votre alteſſe encourir la diſgrace,
Souvenez-vous que de votre bonté,
Malgré mes torts, j'oſe attendre ma grace,
Que pardonner eſt acte qui ſurpaſſe
Les plus beaux traits de généroſité,
Et qu'il n'eſt pas conforme à l'équité
De s'acharner ſur la faible carcaſſe
D'un traducteur, à demi-décrotté.
Si cependant vous me cherchez querelle,
Sçachez, Madame, & retenez le bien,
Qu'en vous vengeant de cette bagatelle
Votre courroux ne retranchera rien
Aux ſentiments pleins de délicateſſe
Avec leſquels je ſuis de votre alteſſe
L'obéiſſant & l'humble ſerviteur
Sieur de Reigny, garçon littérateur.

PRÉFACE.

Le premier libraire à qui je portai le premier ouvrage anonyme que je m'aviſai de compoſer, me dit : je ne me charge pas du genre comique ; portez ce manuſcrit à mon voiſin : c'eſt ſa partie. Je ſuivis ce conſeil, mais le voiſin me dit : ſi cet ouvrage était plus volumineux, je m'en chargerais volontiers. Un troiſieme ſe donna la peine de lire ma production, & me dit : ce livre là ferait fortune, ſi vous y faiſiez quelques petits changements. — Et quels ſont ces changements ? — Oh ! c'eſt peu de choſe. — Mais encore quoi ? — Il faut laiſſer l'Ouvrage en entier comme il eſt, à l'exception des penſées, des phraſes & du ſujet, auxquels il faudrait ſubſtituer quelque choſe de mieux. — Je dis en moi-même : mon ami, tu reſſembles à ce bon eccléſiaſtique, qui prétendait n'être plus chanoine, parce qu'il avait reſigné ſon canonicat à ſon neveu, à condition que celui-ci ne jouirait ni des revenus, ni des prérogatives de chanoine, qu'il n'irait point à l'office, qu'il ne porterait point l'habit long, & qu'il ne prendrait point le titre de chanoine. Aſſurément ces ſortes de reſignations ſont fort avantageuſes à celui qui en eſt l'objet.

J'allai chez un quatrieme libraire qui me dit : votre manuſcrit reuſſirait en public, s'il n'était pas ſi long, ſi étendu ; réduiſez-le à tel

point qu'il ne paſſe pas trois feuilles d'imprimerie, & vous me l'apporterez. Un cinquieme, qui faiſait l'homme entendu, s'écria : Dieux ! quel langage choquant ! Les penſées en ſont agréables, mais les vers ſont trop durs. Un ſixieme me dit : ces vers là ſont très-coulants, très-faciles & très-gracieux, mais les penſées ſont mauſſades & déteſtables.

Pour le coup, m'écriai-je, c'en eſt trop ! Il faudra valeter comme le dernier des eſclaves pour trouver quelqu'un qui veuille agréer un préſent ? Car c'eſt donner que de confier à un libraire pour ſon compte un ouvrage intéreſſant, dont la nouveauté & le ſtyle lui aſſurent le débit. Eh ! comment peut-on bien ou mal augurer du ſuccès d'un livre, qu'on n'a point lu, & dont on ne connait point l'auteur ? Ham ! je ſuis d'une humeur de chien ; ces gens-là ſe moquent de moi.

Plein d'un juſte dépit, je m'aviſai de jetter mon manuſcrit dans la riviere. Je n'eus pas plutôt commis cette eſpece de parricide, que le repentir me tourmenta d'une étrange maniere. Je me mis en devoir de retirer de l'eau ce pauvre manuſcrit, victime innocente de mon déſeſpoir trop précipité. Comme je deſcendais le quai, j'apperçus un homme aſſez bien mis, qui ſortant d'une barque, s'avança ſur une planche pour ramaſſer mon livre. Il en parcourut quelques pages : Monſieur, lui dis-je, ce livre eſt à moi ; je vous prie de me le rendre. Non pardié pas, me répondit-il en le ſerrant dans ſa poche ; l'acquiſition en eſt trop heureuſe pour moi pour que je veuille m'en

défaire. Voulez-vous que cet ouvrage ſoit imprimé ? — C'eſt là tout mon deſſein. — Eh bien, laiſſez-le moi ; & donnez-vous la peine de me ſuivre. Je le ſuivis juſqu'à ſa maiſon, qui me parut être celle d'un imprimeur ou d'un libraire. Monſieur, me dit-il, je vais le lire avec une attention auſſi ſcrupuleuſe qu'impartiale ; vous vous doutez bien que, ne vous connaiſſant pas, je ne ſçaurais être ſuſceptible de prévention pour ou cóntre vous. Donnez-vous la peine de repaſſer demain. Le lendemain matin je repaſſai chez lui ; il me dit que l'ouvrage allait bientôt être ſous la preſſe. — Quoi ! ſi-tôt ? — Oui dà ; en êtes vous fâché ? — Mais n'y aurait-il rien à changer ſelon vous ? — Non, les corrections le défigureraient. Effectivement l'ouvrage vit le jour ; & le ſuccès dont il fut couronné me fit juger que ſur neuf ou dix perſonnes qui ſe mêlent de littérature, il s'en trouve à peine une ou deux qui ſoient en état de s'en méler dignement. Depuis ce temps-là, j'ai ſouvent recommencé de me produire ſous l'anonyme, & toujours avec le même ſuccès. Il ne faut pas cependant porter le même jugement de tous ceux qui jouent un rôle dans la librairie ; j'y connais & j'y pourrais citer des gens fort inſtruits, de véritables connaiſſeurs, dont les talents & l'inſtruction ſont analogues à leur profeſſion.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai jugé que mon goût pour les belles-lettres ſerait également ſatisfait & ma réputation moins expoſée, ſi abandonnant le métier d'auteur, je me bornais aux fonctions de traducteur. Le grand, le ſeul vrai mérite

mérite d'un homme qui s'attache à traduire une langue, c'eſt de rendre fidelement le ſens du texte original. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit une choſe très-aiſée que de bien traduire, & ſur-tout de bien traduire en Français. Notre langue n'eſt pas ſuſceptible d'une infinité de délicateſſes qui ſe rencontrent dans les autres. Elle n'eſt pas riche; c'eſt ce que prouve bien la prodigieuſe quantité d'expreſſions très-uſitées, qui ont chacune trois ou quatre ſignifications abſolument différentes; elle manque ſouvent d'énergie, parce qu'une ridicule bienſéance oblige un Français d'aller au loin chercher des périphraſes incommodes & ſouvent obſcures pour exprimer ce qu'une autre langue, moins ſuſceptible, ne craint pas de faire bien ſentir en un ſeul mot. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on ſe plaint des bizarreries ſans nombre de la langue Françaiſe, & que l'on s'en plaint inutilement. S'il y a des tribunaux établis dans leur primitive inſtitution pour en réformer les abus trop révoltants, on ne s'y occupe pas tant de la corriger par des ſuppreſſions utiles, que de l'embellir par des innovations ſingulieres. Chacun y travaille à ſa gloire perſonnelle, & néglige l'intérêt public; après tout je ne crois pas qu'on puiſſe cenſurer bien fort cette conduite.

Je crois que pour traduire paſſablement une langue quelconque, non-ſeulement il faut poſſéder à fond les principes & les fineſſes de cette même langue, mais encore ſçavoir imperturbablement celle dans laquelle on veut la traduire; on devrait même, pour mieux s'aſſurer de la force des expreſſions, étudier les lan-

gues analogues à celles que l'on traduit. Par exemple, je me ſerais fort mal tiré de ma traduction, ſi, outre les ſept langues que j'ai traduites, je n'avais pas une légere teinture de pluſieurs autres. On me dira : mais d'où vient l'auteur va-t-il s'aviſer d'écrire en ſept langues différentes ? J'avoue de bonne foi que cette entrepriſe a quelque choſe de bizarre, & que le Couſin-Jacques aurait pu tout auſſi bien écrire en Français ; car il a beau dire, ſa modeſtie apparente ne nous perſuadera pas que le Français fut de toutes les langues celle qu'il ſçavait le moins. Pluſieurs perſonnes l'ont vu à Paris paſſer pour un Français, inſtruit & cultivé, tant il parlait la langue du pays avec nobleſſe & avec facilité ! Au reſte, un Français aurait mauvaiſe grace de demander à voir l'original, d'après l'aveu que je lui fais des ſoins que je me ſuis donnés pour rendre ma traduction fidelle. Il peut y avoir des traductions qui ſurpaſſent l'original ; aſſurément aucun manuſcrit Eſpagnol ne vaut les romans ingénieux de M. le Sage. Je défie les amateurs les plus curieux de m'en montrer un qui vaille la traduction.

J'ai choiſi cet ouvrage de préference à bien d'autres, que l'on me propoſait, à cauſe de la naïveté du ſtyle, de la nouveauté du ſujet & de la grande quantité de plaiſantes ſaillies qu'il renferme. J'aurais pu également m'attacher à quelque poëme comique ; j'en avais pluſieurs ſous les yeux ; mais il s'en faut bien qu'ils ſoient diverſifiés avec autant d'art que celui-ci, & que les variétés en ſoient auſſi ſolidement intéreſ-

ſantes. D'ailleurs ce ſont des détails trop minutieux, trop circonſtanciés; & il faut, comme La Fontaine, avoir reçu de la nature une trempe d'eſprit toute particuliere, pour mettre beaucoup d'intérêt à des récits très-peu conſéquents par eux-mêmes; une infinité d'auteurs s'y trompent aiſément; on croit que l'on parviendra à plaire comme tel *ou* tel, *en adoptant le même genre d'écrire, & l'on ne ſonge pas qu'il faudrait pour cela avoir préciſément le même goût que* tel *ou* tel. *Les détails minutieux, quand le ſtyle n'en fait pas l'agrément, ſont un obſtacle invincible à la gloire d'un ouvrage; je me rebute bientôt, quand je me vois embarraſſé dans un tas d'alentours inutiles; il faut, malgré moi, examiner d'un œil curieux tous les recoins de chaque habitation,*

Et je me ſauve à peine au travers du jardin.

Ce que je trouve de plus extraordinaire dans le texte, c'eſt que le Couſin-Jacques *n'y a point du tout le ton national; je veux dire qu'il eſt bien éloigné d'adopter ce ſtyle oriental, toujours guindé, toujours allégorique, qui ôte preſque tout le naturel à un ouvrage.*

J'eſpere que l'on n'oubliera pas d'obſerver qu'une traduction en vers exige bien d'autres ſoins que ſi elle n'était qu'en proſe. La néceſſité de faire accorder une rime à ſoi avec l'idée d'un autre, ſans avoir le ſtyle gêné, n'eſt pas un mérite peu conſidérable. Si le lecteur approuve ce premier eſſai de mes faibles talents pour traduire, j'eſpere être ſouvent dans le cas de lui

mettre ſous les yeux quelques ouvrages du même auteur ; car je connais le Couſin-Jacques *très-particuliérement ; nous ſommes grands amis nous deux, & jamais d'autres que moi ne traduiront ſeulement une phraſe ſortie de ſa plume*

LES PETITES MAISONS DU PARNASSE.

CHANT I.

D'autres que nous chanteront la victoire
Et la Fayette (1) & les Américains.

(1) *Et la Fayette.* Ce nom, déjà ſi connu dans l'Europe, donne à entendre que *le Couſin-Jacques* ſe regardait comme Français. Il ſemble ſe compter parmi les auteurs intéreſſés à la gloire des Français ; franchement, je ne ſçais que croire du *Couſin-Jacques* ; on dit ici, à Quimper-Corentin & dans toute la Baſſe-Bretagne, qu'il va paraître un livre traduit de l'Arabe par un homme qui ne ſçait point l'Arabe. Je crois que le Nœud Gordien, c'eſt que l'auteur de cet ouvrage n'eſt autre que celui qui ſe donne pour le traducteur. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'auteur de ce livre eſt *le Couſin-Jacques*, nous ſçavons bon gré au

Aux grands auteurs, aux nobles écrivains
Abandonnons cette ſorte de gloire.
Politiquez, célébrez des combats,
Rimeurs altiers, dont la muſe guerriere
Force les camps, envahit les états.
Ma verve à moi, plus timide & moins fiere ;

Couſin-Jacques de nous égayer par ſes ſaillies, ſi c'eſt M. B. de Reigny, nous lui avons une égale obligation. Cependant je ne puis m'empêcher d'avouer que ce *Couſin-Jacques* me paraît un homme étonnant avec ſon nez à l'envers. Voici l'extrait d'une lettre qu'on m'écrit de Laon à ce ſujet, du 2 Avril 1782.

» Je me ſuis tranſporté dans le pays Laonnois, » après la lecture du manuſcrit, auquel vous devez » ajouter des notes ; ne pouvant maîtriſer mon extrê- » me curioſité, je me ſuis informé du *Couſin-Jacques* » qui avoit le nez à l'envers ; on m'a pris pour un » viſionnaire, & on m'a tourné le dos en me riant » au nez. Cette impoliteſſe ne m'a point découragé. » J'ai voulu voir M. B. de Reigny ; j'ai vu un homme » brûlé du côté gauche de la figure, avec un œil un » peu éraillé, mais cette diſgrace ne le défigure pas » beaucoup ; il avait le nez placé tout comme le mien ; » je le priai de me faire voir le *Couſin-Jacques*, qu'il » appelloit ſon ami inſéparable. Vous êtes, me dit-il, » dans ſon domicile ; c'eſt ici l'hermitage que nous » habitons, lui, mon frere & moi. Or cet hermitage » était une jolie maiſon de campagne ſituée au vil- » lage de Giré, à deux lieues de Laon ; je lui de- » mandai où étoit ſon ami ; il eſt à préſent, me dit- » il, à Conſtantinople, pour des affaires de littéra- » ture ; tout cela me parut ſuſpect ; cependant on me » fit voir la chambre du *Couſin-Jacques*, où j'obſer- » vai, non ſans rire, un portrait qui avoit effec- » tivement le nez du haut en bas. Je priai mon hôte » de m'apprendre pourquoi il n'y avoit ni chaiſe, ni » lit, ni table, ni armoire dans cette chambre. Nous

N'aſpire point à de ſi hauts exploits.
Tranquille au ſein d'un obſcur hermitage,
Mon Apollon, ami du badinage,
S'aſſujettir à de plus douces loix.
Mars & Bellone ont pour lui peu de charmes;
Et, confiné dans ſon paiſible coin,

» ſommes ſi grands amis nous deux, me dit-il, que » tout eſt commun entre nous; nous nous aſſeyons » ſur la même chaiſe, la même armoire ſerre ſes har- » des & les miennes; nous travaillons au même bu- » reau, & jamais l'un ſans l'autre; & le lit, repris- » je alors, ſçachant bien que le traducteur étoit ma- » rié; là-deſſus mon homme fit une pirouette, & me » parla d'autres choſes. Ce traducteur demeure ac- » tuellement avec un frere aîné, qui eſt officier d'in- » fanterie; j'ai tâché de ſurprendre quelque manuſ- » crit; mais tout était ſous la clef. Voilà, Monſieur, » tous les éclairciſſements que je puis vous donner » ſur le *Couſin-Jacques*. Je ne crois pas qu'il faille en » exiger d'autres. Qu'importe, après tout, le nom » de l'auteur, pourvu que l'ouvrage ait du ſuccès? » J'aurais déſiré, il eſt vrai, voir de mes deux yeux » ce nez ſi extraordinaire; mais, pour ſuppléer à ce » qui manque à ma ſatisfaction, je me figure en eſ- » prit ce que doit être un homme, dont les narines » ſont entre les yeux & l'os naſal près de la bouche. » Je ne ſoupçonne pourtant pas l'auteur d'en impoſer » au public; au reſte, il n'oblige perſonne à le croire. » Faites déſormais les recherches qui vous paraîtront » convenables. Pour moi, j'y renonce, & je crois » que le plus ſûr parti, c'eſt de m'imiter.

» J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c. «.

D'après cette lettre, que m'écrit un eccléſiaſtique très-connu, membre de pluſieurs académies, j'ai cru ne devoir plus entrer dans aucune diſſertation au ſujet du *Couſin-Jacques*; que ce ſoit un être réel ou imaginaire, l'ouvrage n'a pas beſoin de cet éclairciſſement.

Il veut ne voir, n'admirer que de loin
Les gens fameux dans le métier des armes.
Je veux, lecteur, pour m'immortaliſer,
Bien moins encor que pour vous amuſer,
Tirer des ſons de ma joyeuſe lyre.
Faiſons des vers, imprimons nos écrits ;
Mais voulons-nous leur donner plus de prix ?
En les faiſant, n'oublions pas de rire.
Vive un ouvrage où regne la gaieté !
Propos joyeux, agréable folie,
Ne fait rien perdre à ſa célébrité.
D'un grave auteur la froide dignité
N'excite en moi que la mélancolie.
Banniſſez l'art de la plaiſanterie ;
Tout n'eſt qu'ennui, que dégoût dans la vie.
Pour moi la joie eſt une volupté,
D'où me provient la force & la ſanté.
Rions, morbleu ! Je veux, quoi qu'on en diſe ;
Quoi qu'il arrive, égayer mes lecteurs ;
Plaiſante idée, aimable gaillardiſe,
Contes faillants, ſonges vains, mais flatteurs,
Valent bien mieux que ces peintures triſtes ;
Fruit des travaux de ſombres moraliſtes,
Qui pour charmer nous arrachent des pleurs.
Quand nous avons déploré les malheurs
Semés par-tout ſur notre deſtinée,
Qu'en revient-il au bout de la journée ?
Un tome entier de ſoupirs & d'*hélas !*
Aigrit nos maux & ne les guérit pas.
Mais tout ce préliminaire
Par ſa longueur va déplaire

A force mauſſades gens ;
Eſſayons de ſatisfaire
Ces critiques mécontents ;
Muſe, hâtons les inſtants,
Et, ſans perdre plus de temps ;
Entrons bien vîte en matiere.
Meſſer Phébus un jour à ſon réveil,
Fit tout-à-coup aſſembler ſon conſeil.
Certain projet lui paſſait par la tête
Dont il voulait que, ſans perdre un moment,
Fuſſent inſtruits Meſſieurs du parlement.
Quoi ? ſi matin ? ſans avoir fait toilette ?
Toilette ou non ; conſeiller, préſident,
Tout ſe leva ; chacun fut diligent.
Les gens du roi de la cour du Permeſſe ;
Gens quelque peu ſujets à la pareſſe,
(Je ſais qu'ailleurs on eſt plus vigilant)
Jurant, peſtant, enrageant, murmurant,
Et regrettant la plume enchantereſſe,
Diſaient tout bas : je ne vois rien qui preſſe ;
Moi, pour venir troubler notre ſommeil,
Une heure avant le lever du ſoleil.
Sa majeſté nous la vient donner belle ;
Que nous veut-elle ?.... On en dit tant & plus ;
Murmures vains, juremens ſuperflus,
Il faut marcher, quand un roi nous appelle.
Bâillant encore & ſe frottant les yeux,
Tout en déſordre on ſe rend ſur les lieux.
Muſes ſur-tout furent très-mécontentes ;
Elles ſont là, comme on ſçait, préſidentes.
Rien ne s'y fait ſans leur conſentement ;

Sans leur avis rien ne s'y délibere ;
Et leur préſence eſt choſe néceſſaire.
A peine encore à midi d'ordinaire
Faiſoit-il jour dans leur appartement.
Comment donc faire ? hélas ! quel parti prendre ?
Sortant du lit, ira-t-on de ce pas
Offrir aux yeux ſes nocturnes appas ?
Dans un conſeil faut il ainſi ſe rendre,
Sans ſe donner un peu de coloris ?
Quelques préſents que faſſe la nature,
A femme belle il faut de la parure.
Muſes de rage en jettent les hauts cris.
Cher Apollon en toute diligence
Bon gré malgré chacune ſe rendit,
Et s'y rendit même en bonnet de nuit.
En cet état leur minois, m'a-t-on dit,
Des aſſiſtants reclamoit l'indulgence.
Apprenez donc, vous, mortelles beautés,
Combien le ſexe a beſoin d'élégance,
S'il en faut même à des divinités !
Quand du ſénat la ſçavante aſſemblée
En rechignant fut au Louvre arrivée,
Sire Apollon, s'aſſeyant ſur ſon lit,
(Les ſouverains ſont ſans cérémonie)
Dit tout crûment : bonjour, la compagnie ;
Et puis voici le diſcours qu'il leur fit :

Dans mon dernier voyage de Paris, une choſe ſur-tout excita mon attentive curioſité. En y réfléchiſſant bien, je me ſuis reproché l'eſpece de nonchalance dont je me croyois coupable ; avoir ſi ſouvent été à Paris, & n'avoir pas ſongé à y

faire la plus ſérieuſe, la plus intéreſſante des obſervations ! C'eſt un oubli que je ne me pardonne pas ; je veux le réparer dès aujourd'hui. Vous n'ignorez pas (car où ſçaura-t-on l'hiſtoire, ſi on ne la ſçait pas au Parnaſſe) ? que les anciens légiſlateurs allaient puiſer chez les nations voiſines des maximes, des conſeils, des exemples ſalutaires & avantageux pour leur patrie. Ils ont mérité par-là l'approbation de leurs contemporains & l'eſtime de toute la poſtérité. Je rougis en honneur, quand je conſidere l'inutilité de mes occupations depuis près d'un ſiecle. Que fais-je ici ? J'écoute ſoir & matin mille auteurs futiles, dont une très-petite partie mérite mon ſuffrage ; le reſte m'étourdit par des récits frivoles & ridicules. Si quelquefois un bon poëte m'occupe agréablement, je fais une étude de ce qui ne devrait être pour moi qu'une récréation. Ceſſons, Meſſieurs, de nous repaître de chimeres ; travaillons au ſolide, à l'eſſentiel ; &, par des actes de bienfaiſance, méritons une gloire véritable. Créons-nous un nouveau genre de réputation ; ajoutons à nos anciens lauriers des palmes conſacrées par l'amour de l'humanité ; le ſuccès juſtifiera cette louable entrepriſe.

Ce début d'un maître ſuprême
Leur donna beaucoup à penſer ;
Chacun ſe diſait à ſoi-même :
Que va-t-il donc nous annoncer ?

Vous voilà tous réveillés par la curioſité, continua le Dieu, bien mieux encore que par le ſignal imprévu que je vous ai fait donner. Chacun de

vous ouvre de grands yeux ; on s'impatiente de mes préambules. Voici donc mon projet ; j'ai visité les hôpitaux de Paris avec un juste sentiment d'admiration ; c'est un tribut qu'on ne sçaurait raisonnablement refuser à ces établissements publics, qui perpétuent la bienfaisance de leurs fondateurs & la tranquillité de ceux qui en sont les objets. De tous les hospices que renferme la capitale, devinez un peu, Messieurs, lequel m'a plu davantage ; vous allez rire, je gage ; eh bien, riez-en tant qu'il vous plaira, mais mon projet est digne d'un souverain, digne d'un Dieu. J'ai sur-tout remarqué d'un œil curieux les *Petites-Maisons* ; oui, Messieurs, les *Petites-Maisons*. Elles m'ont paru la chose du monde la mieux vue, l'invention la plus noble & la plus sage. Fondez des hôtels-dieu, des hôpitaux pour les pauvres ; à la bonne heure ; c'est agir en bienfaiteur, en ami des hommes. Mais fondez des *Petites-Maisons*, c'est le comble de la prudence ; c'est le chef-d'œuvre de l'humanité. Il y a sur la terre tant de maladies, tant de misere, qu'on ne sçaurait trop multiplier les moyens de soulager ces terribles maux ; mais s'il y a parmi les hommes bien des malades & bien des pauvres, il y a encore plus de foux. Notre cher Erasme, de plaisante mémoire, en a peut-être trop étendu le nombre, en y comprenant toute l'espece humaine ; mais enfin il ne s'est pas beaucoup éloigné du vraisemblable.

Je vois des foux dans la rôture,
Des foux parmi les grands seigneurs ;
Des foux dans la magistrature,

Et des foux parmi les auteurs.
De cette antique épidémie
Le clergé ne s'exempte pas ;
Le militaire a ſa folie ;
Les fous ſont de tous les états.
Le traitant par ſon arrogance,
Conſacre ſon extravagance ;
Le cloître a des fous à foiſon ;
Et chacun met de l'importance
A s'écarter de la raiſon.

Ceux mêmes qui ſont les plus prompts à nous taxer de folie, ont leur bonne part de cette maſſe générale, pour ainſi dire, que le ſort a diviſé entre un ſi grand nombre d'individus.

Tous ces railleurs au front ſévere,
Tous ces ſophiſtes loups garoux,
Ces gens qu'affl'ge & deſeſpere
Notre humeur badine & légere,
Ces ſauvages & fiers jaloux,
Dont la philoſophie altiere
N'apperçoit chez nous que des foux,
Dont le farouche caractere
Et l'air ſuperbement auſtere,
Eſt un compoſé d'aigre-doux,
Sont avec leur morale amere
Et leur ſageſſe atrabilaire,
Quatre fois moins ſenſés que nous.

Depuis mon retour au Parnaſſe, ces fatales *Petites-Maiſons* ne me ſortent point de l'eſprit. Vous direz là-deſſus que l'eſprit d'Apollon eſt aux *Pe-*

tites-Maiſons ; dites ce qu'il vous plaira ; mais j'exécuterai mon deſſein. Il m'a trotté dans l'imagination, ſur-tout pendant cette nuit, & je m'en ſuis voulu à moi-même d'avoir tardé ſi long-temps à le mettre en œuvre. Si tous les chefs d'état, de ſociété, de communauté, fondaient chez eux un hoſpice pour les fous de leur diſtrict, que de graces à leur rendre ! Au reſte, peu m'importe ce que feront les autres ; je ſuis maître chez moi.

Notre orateur porte-couronne
N'avait-il pas raiſon d'agir
En tout ſelon ſon bon plaiſir ?
Chacun s'empreſſe d'obéir,
Et l'on n'entend ſouffler perſonne ;
Quand c'eſt le maître qui l'ordonne.

Nous choiſirons donc un terrein ſpacieux dans le ſacré vallon, & nous y bâtirons un hoſpice pour les fous de mon domaine. Du moins nous ſçaurons où les loger, & nous ne ſerons plus étourdis, ſoir & matin, par leurs ſollicitations importunes. Il eſt d'uſage que tous ceux qui ſe mêlent de poéſie & de vers, avec ſuccès ou non, ſoient reconnus pour mes ſujets, quoique dans l'exacte vérité j'en déſavoue au moins les trois quarts & demi. On renferme encore dans mes états les orateurs, les philoſophes, les hiſtoriens, & généralement tous ceux qui ſe mêlent de littérature ; nous n'excepterons pas non plus les gens d'étude qui s'adonnent à l'exercice des beaux-arts, les mathématiciens, les aſtronomes, les naturaliſtes, &c., &c., &c. ; enfin toutes les perſon-

nes qui ont quelque prétention à la célébrité ; tout ce qui eſt relatif à l'eſprit & aux ſciences. Cela doit être de mon diſtrict, & vous concevez déjà quelle multitude innombrable de citoyens de tous les rangs nous aurons à loger. Pour que tous ces prétendus bourgeois de mon empire ne ſoient pas confondus ſans ordre, il y aura trois claſſes de fous dans notre hôpital, dont chacune aura une habitation ſéparée. La premiere comprendra

Ces écrivains, dignes d'envie,
A qui le plus brillant génie
Aſſure l'immortalité ;
Ces gens que, malgré leur folie,
Admire, reſpecte & copie
La ſçavante poſtérité.

La ſeconde renfermera

Tous ces médiocres ſçavants,
Qui, malgré leur étroite ſphere,
Briguent ici les premiers rangs,
Et dont la gloire paſſagere,
Sans cependant être éphémere,
Ne dure jamais bien long-tems.

La troiſieme enfin, qui ſera la plus nombreuſe, ſera celle de ces pauvres miſérables, qui ſuent ſang & eau pour tirer partie d'un talent qu'ils n'ont pas ; elle comprendra ſur-tout

Ces rimailleurs petits, petits,
Que maigrit l'eſpoir du ſalaire,
Qui, dans leur fougue téméraire,

Pleins d'une ivreſſe mercénaire,
Vous tapiſſent de leurs écrits
Tout le magaſin du libraire;
Qui, ſans goût, ſans art, ſans talents,
S'épuiſent en couplets galants;
Et qui, m'écorchant les oreilles,
Penſent avoir fait des merveilles,
Lorſque ſur mille tons divers
Ils ont de leur goſier lyrique,
Pouſſé d'une façon gothique
Des hurlements couleur de vers.

Quand l'hôpital ſera bâti, je nommerai trois commiſſaires qui, revêtus de mon pouvoir, dépoſitaires de toute mon autorité, iront par tout le monde choiſir ceux de mes ſujets qu'il convient de placer dans ce nouvel hôpital. On commencera par le ſacré vallon; il eſt juſte que ceux qui forment depuis long-temps la claſſe la plus intéreſſante des citoyens de mon royaume, obtiennent la préférence. C'eſt ſur ce peuple chéri qu'il faut d'abord jetter nos regards bienfaiſants; le reſte ſe fera, quand il n'y aura plus au Parnaſſe aucun ſujet qui ait des droits légitimes à ce nouveau bienfait. Que penſez-vous de ce projet? A-t-il de quoi vous ſatisfaire & nous occuper dignement?

On s'écria: ſur ma parole
Cette idée eſt tout-à-fait drôle!
Comment drôle? dit Apollon!
Vous déplaît-elle? — Eh! mon Dieu, non,
Seigneur; nous la trouvons charmante;

Votre ſeul projet nous enchante.
Il eſt vraiment digne d'un roi (1).
S'il en eſt digne! je le crois;
Et des plus dignes, je m'en vante.
Je prétends bien que cet exploi
Sera de tous ceux que je tente
Le plus honorable pour moi.
Commençons donc ce grand ouvrage;
Et, puiſqu'il eſt de votre goût,
Avec des fonds & du courage
Nous en viendrons bientôt à bout.
Ainſi parla le marquis du Permeſſe;
Autour de lui maint conſeiller s'empreſſe.
Loin de ſonger à regretter ſon lit,
On lui ſçait gré d'un réveil ſi ſubit.
De ce deſſein le public eſt inſtruit;
Chacun en parle; & bientôt un édit (2),
Signé *Phébus*, vient confirmer ce bruit.
Tout le royaume apprend avec ſurpriſe
Le nouveau plan d'une telle entrepriſe.
L'hiſtorien dit que plus d'un ſujet
Se récria contre un pareil projet.

---

(1) *D'un roi*; on dit que, quand le roi de Maroc vint à Paris, on lui demanda quel établiſſement il jugeait le plus digne de l'admiration des étrangers: tous ceux que je vois en France, dit-il, prouvent la magnificence & la généroſité des monarques Français; mais les *Petites-Maiſons* prouvent leur ſageſſe & leur bon ſens.

(2) *; un édit.* Une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que les projets du gouvernement ſont toujours éventés avant qu'un imprimé en donne avis au public.

» Quoi ? notre Roi vient à propos de botte
» Troubler ici notre félicité ?
» En bonne foi ſa majeſté radote !
» Par quel forfait avons-nous mérité
» Que l'on attente à notre liberté ?
» Hom ! tout ceci donnerait à comprendre....
Taiſez-vous donc, malheureux, taiſez-vous ;
Qu'a ce projet qui doive vous ſurprendre ?
Leur diſait-on ; l'on n'a qu'à vous entendre !...
Craignez du Roi le trop juſte courroux ;
D'ailleurs l'édit ne s'entend pas pour tous ;
Il n'eſt ici queſtion que des foux.
Des foux ? Vraiment, c'eſt là toute ma crainte ;
Vous allez voir un juge tout-puiſſant,
Au nom du Prince, employant la contrainte,
M'intimider par ſon air menaçant.
Si, par malheur, il lui prend fantaiſie
De voir en moi quelque grain de folie ;
J'aurai beau faire & toutes mes raiſons (1)
Me conduiront aux Petites-Maiſons.

(1) *Mes raiſons.* M. de La Fontaine, cet auteur inimitable, que l'on admirera tant que le bon goût ſera connu, dit en parlant de la contrainte employée par les grands envers les petits, dans une fable, où le lievre craint que quelque inquiſiteur n'interprête mal la longueur de ſes oreilles, dans un temps où le lion ne veut plus ſouffrir de cornes dans ſon domaine :

J'aurai beau proteſter ; mon dire & mes raiſons
Iront aux Petites-Maiſons.

Il dit ailleurs :

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

On ne peut ni trop citer, ni trop relire, ni trop admirer ce charmant La Fontaine ; je ne parle que de ſes fables.

Adieu, plaiſirs; adieu, doux apanage
De l'homme heureux! préſent digne du ſage!
Bien, ſans lequel les autres ne ſont rien!
Liberté chere, à qui tout rend hommage!
Je vais te perdre! un affreux eſclavage
Sera mon ſort! — Eh! c'eſt pour votre bien!
Sujet ingrat! Quoi? tant de bienfaiſance,
Loin d'exciter votre reconnaiſſance,
Ne trouve en vous que l'endurciſſement?
Cœurs dépravés! ce lâche ſentiment
Mériterait le dernier châtiment. —
Allez, flatteur; quelque beau que vous ſemble
Notre deſtin, quand vous riez, je tremble.

Voilà comme ſont les gens, avides de nouveauté, & mécontents des innovations. On a beau faire, ils ſe plaignent; & la générosité du ſouverain n'attire ſouvent que les murmures des ſujets. Perſonne n'approuva l'idée d'Apollon, parmi toute la nation ſoumiſe à ſa monarchie, excepté ceux qui ſe flattaient d'avoir aſſez de bon ſens pour ſoutenir impunément l'examen des commiſſaires. Perſonne ne voulait aller aux Petites-Maiſons; tous les avantages que l'on y promettait à ceux qui y occuperaient même les moindres places, n'étaient point aſſez attrayants pour contrebalancer dans les cœurs le plaiſir d'être libres. On aimait mieux errer, à ſon gré, dans l'empire du Parnaſſe que d'y être concentré dans un eſpace trop limité; mieux vaut, dit un auteur, cabanne ouverte que priſon dorée. Tous les ſujets d'Apollon, qui pouvaient, avec quelque fondement, préſumer que les lieutenants du prince, commis par lui à la

recherche des foux, trouveraient en eux, à force d'examiner, des raiſons plauſibles de les inſcrire ſur leur regiſtre, ne jouiſſaient plus d'un moment de tranquillité. Ils euſſent mieux aimé, dit l'hiſtoire, jeûner au pain & à l'eau dans les plaines du ſacré vallon, que de faire bonne chere au ſein du plus bel eſclavage. Mais toutes ces allarmes, toutes ces plaintes étaient inutiles. Apollon paſſait outre. Il en coûte toujours le malheur de quelques particuliers, diſait-il à ſon conſeil, quand il s'agit de la tranquillité publique.

Ce fut alors qu'on vit couler des larmes;
On éclatait en regrets ſuperflus:
» Livres, papiers, vous ne me tentez plus;
» Pour moi jadis vous eûtes trop de charmes!
» Pourquoi, tranchant du grand littérateur,
» Ai-je voulu me mêler d'être auteur?
» Fureur d'écrire! invincible manie!
» J'aurais été mille fois plus heureux,
» Si j'avois eu, domptant mes premiers feux;
» Moins d'arrogance & plus de modeſtie!
» Quel diantre auſſi! peut-on être important,
» Quand on n'a rien que des airs de pédant?
» J'aurais mieux fait, ſi, près de mon village,
» Plantant des choux comme un ſimple manant,
» J'euſſe choiſi la bêche pour partage (1),
» Et laiſſé là mon titre de ſçavant.

(1) *La bêche pour partage.* Olla-Bamzeb-Haïcaca-Brand'ca, religieux Turc, qui a compoſé, malgré les loix & les uſages de ſa nation, un traité ſur les religions Européennes, dit dans ſa préface quelque choſe d'aſſez remarquable, dont voici l'équivalent:

Ces

Ces plaintes là n'étaient pas ſi mal raiſonnées. Avec un peu moins de préſomption, on eût évité la diſgrace dont on était menacé. Il ne fallait pas prétendre à la gloire des beaux-eſprits, quand on n'était pas né pour y prétendre ; & voilà préciſément ce qui nous perd ; preſque perſonne ne fait ce qu'il doit faire ; preſque perſonne ne s'attache aux travaux pour leſquels la nature l'a formé ; preſque perſonne n'eſt dans ſon état. Si Meſſieurs les citoyens, demi-bourgeois de l'empire d'Apollon, qui ſe donnaient mal-à-propos pour des gens de lettres, euſſent mis de côté leurs ridicules prétentions à cette ſorte de gloire, à laquelle très-peu de gens peuvent raiſonnablement aſpirer (1) ; ils n'auraient plus été compris dans la claſſe des habitants du Permeſſe, & par con-

» L'ardeur des peuples occidentaux pour les ſcien-
» ces, loin d'être utile à leur exiſtence, nuit preſ-
» que toujours à leur bien-être. Elle empêche les
» progrès de l'agriculture ; & bien des bras, qui ma-
» nieraient la bêche avec ſuccès, ne connaiſſent pas
» d'autre outil que la plume ».

(1) *Raiſonnablement aſpirer.* Il eſt certain que la littérature ſerait plus floriſſante, ſi le nombre de ceux qui la cultivent était plus reſtreint ; il n'en eſt pas de cette ſorte d'étude comme de la plupart des arts ; plus ils ont de partiſans & d'amateurs, plus ils ſont en vigueur ; au lieu qu'un citoyen qui n'a pas reçu de la nature ces diſpoſitions, cette capacité néceſſaire pour briller dans la carriere des lettres, ſerait beaucoup mieux d'adopter un autre genre d'occupation, plus analogue à ſon tempérament. Ce n'eſt pas qu'un peu d'inſtruction ne ſied à tout le monde ; mais en faire ſon étude particuliere & ſon état de vie, c'eſt une choſe qui exige une capacité qu'on ne ſe donne pas à ſoi-même.

séquent, ils auraient été à l'abri des poursuites de la cour. Mais on se soucia très-peu de leurs gémissements. Tout cela n'empêcha pas que l'on ne se mît à l'ouvrage.

De par le dieu de l'Hélicon,
Un ordre scellé des notaires
Fait venir au sacré vallon
Tous les ouvriers nécessaires.
On mande de tous les cantons
Et les couvreurs & les maçons ;
Messieurs les faiseurs de serrures
Avec les faiseurs de moulures,
Les plafonneurs, les plâtriers ;
Avec Messieurs les vitriers,
Les paveurs & les charpentiers,
Et Messieurs les tailleurs de pierres.
Chacun fut prompt & diligent ;
Tant que vous aurez de l'argent,
Les bras ne vous manqueront gueres.
On amene avec grand fracas,
De tous les coins de ses états,
Des clous, des planches & des grilles ;
Et des ardoises & des vrilles,
Et du ciment & de la chaux,
Et des maillets & des marteaux ;
Et l'attirail faisant tapage
Des instruments d'échafaudage.

Nous ne sçavons pas au juste qui posa la premiere pierre de cet hôpital ; on sçait que l'honneur de cette cérémonie est dévolu pour l'ordinaire à quelque personne d'un rang élevé. Apol-

lon, ſelon toutes les regles de l'étiquet, aurait dû ſe charger de cette fonction ſolemnelle; mais une attaque de goutte le retint dans ſon lit préciſément le jour même où l'on commença à bâtir. Quel fâcheux contre-temps ! Il fallut prier une de Meſdames les Muſes de remplacer ſa majeſté goutteuſe, & nous ne ſçavons pas laquelle eut la préférence. Voilà pourtant ce que c'eſt que de donner à corps perdu dans les plaiſirs; Apollon s'y plongeait, Dieu ſçait comme ! Il en eſt bien puni; la goutte le tracaſſe, rompt ſes projets; & puis après cela, Meſſieurs les voluptueux, fiez-vous aux parties de plaiſir.

Vite, vite, qu'on m'obéiſſe;
Et qu'on ne perde point de tems,
S'écriait à tous les inſtans
L'entrepreneur de cet hoſpice;
Bien loin d'ici les fainéants,
Et les lâches & les truands;
Et que le bon Dieu les béniſſe;
Déjà de ce vaſte édifice
On a jetté les fondements (1).

TAYLOR INST. OXFORD

(1) *Les fondements;* je ne ſçaurais m'empêcher de faire connaître au lecteur la générosité d'un abbé de conſéquence, fort riche & fort vain, qui fonda, il y a quelques années, un petit hôpital dans une province ſeptentrionale de France. Il dit ſeulement: il faudrait qu'il y eût ici un aſyle pour les pauvres. Auſſi-tôt on ſe met à l'ouvrage; les entrepreneurs & les maçons étaient perſuadés que M l'abbé payerait le tout avec une générosité conforme à ſes revenus. Point du tout; quand l'hôpital fut fait, le généreux fondateur employa ſon crédit auprès du

Bientôt les voûtes ſont fermées
Et les arcades achevées ;
Bientôt d'immenſes ſouterreins
Compoſent caves & cuiſines,
Et bientôt les celliers ſont pleins
De tonneaux, loirs, cuves & tines.
Puis l'on voit ſucceſſivement
Premier, ſecond, troiſieme étage ;
Puis s'annonce avec avantage
La façade d'un bâtiment ;
Puis les clochers porte-ſonnettes,
Et puis un large entablement,
Et puis après maint ornement,
Et puis enfin les girouettes.

On n'oublia pas les appartements des hôtes, qui, par curioſité, pourraient venir viſiter cet hôpital nombreux. On eut ſoin d'y faire un logement ſuperbe pour celui qui en ſerait nommé gouverneur. On voulait d'abord y conſtruire des ſalles d'aſſemblées pour un bureau d'adminiſtration ; mais, quand les miniſtres propoſerent à leur maître ce nouveau genre d'établiſſement, il leur dit : point de bureau, Meſſieurs, point

---

gouvernement pour faire retomber l'entretien de cette maiſon ſur les bras de la province. La ville la plus voiſine paya preſque tout ; le reſte fut tiré de la Bourſe des particuliers les moins riches de la généralité. Voilà un hôpital fondé par un homme dont la mémoire ſera long-temps en bénédiction ! M. l'abbé n'a rien débourſé ; il ne lui a pas coûté un ſou pour acheter le titre & la gloire de fondateur.

de bureau. Je ſçais ce qu'en vaut l'aune; j'avoue que cette inſtitution eſt louable dans ſes motifs, qu'elle ſe maintient avec ſuccès dans pluſieurs maiſons publiques; mais je n'ignore pas combien de diſſenſions occaſionne ſouvent un bureau; de combien d'altercations & de diſputes il devient ſouvent le théatre; pour éviter ces guerres inteſtines, un ſeul gouverneur, prépoſé à pluſieurs officiers ſubalternes, aura la police & la direction générale de mes Petites-Maiſons. Je n'aime pas qu'on s'étrangle les uns les autres pour le bien des hôpitaux, ni qu'on ſe prenne aux cheveux pour mieux exprimer ſon zele pour les intérêts publics. En un mot, point de bureau, Meſſieurs, point de bureau. On penſa auſſi à loger les directeurs, ſous-directeurs, pourvoyeurs, économes, intendants, ſecrétaires, &c., &c., qui devaient contribuer au maintien du bon ordre ou bien à la conſervation du temporel.

On poſta dans tous les quartiers
De véritables geoliers (1),
Qui, par leurs aigres caracteres,
Leurs rébarbatives manieres,
Et leurs voix rauques & ſéveres,
Sous le ſimple nom de portiers,
Euſſent des ames de Cerbere.

(1) *Geoliers.* A propos de portiers, les ſupérieurs des maiſons publiques devraient bien apporter plus de ſoin au choix de leurs portiers. La plupart de ces *loups-garoux* font juger, ſouvent mal-à-propos, par leur ton rébarbatif & leurs manieres impolies de l'humeur de leurs maîtres.

Mais ce qui attira l'attention particuliere des fondateurs, ce fut les cuiſines & les réfectoires ; on ſçait très-bien que c'eſt là le point eſſentiel d'où partent les membres d'une communauté, pour apprécier leur ſort. On eut ſoin d'y pourvoir abondamment, & il fut réglé à perpétuité qu'on ferait faire bonne chere à tous les habitants des Petites-Maiſons. Bref, ce nouvel hoſpice eut à cet égard & à bien d'autres, comme par exemple du côté de la fainéantiſe, tout l'air d'une abbaye bien rentée.

On ſçait que le premier talent
Des gens qui peuplent le couvent
Eſt de ſçavoir manger & boire,
Et que, ſelon leur jugement,
Il n'eſt aucun appartement
Plus commode qu'un réfectoire.
Bons moines aiment les bons plats ;
Voulez-vous que le ſcapulaire
Ait à leurs yeux quelques appas ?
N'épargnez point dans leurs repas
Les mets exquis & délicats.
Eh ! qu'eſt-ce qu'ils auraient à faire,
Si vous ne les régaliez pas ?
Interrogez ce bon gros moine,
Ou bien cet énorme chanoine
S'il eſt ſincere, il vous dira :
Je ne ſuis jamais plus aimable
Que lorſque je ſuis de gala ;
J'étale mon eſprit à table,
Quand elle eſt couverte de mets ;
Et je me trouve du mérite

Depuis l'inſtant où je m'y mets
Juſqu'à l'inſtant où je la quitte (1).

Voilà donc l'hôpital fini ; les chambres y ſont biens diſtribuées, bien meublées, toutes prêtes à recevoir leurs hôtes. Il ne s'agit plus que de les choiſir. Apollon nomma donc trois commiſſaires, qu'il prit parmi les gens de ſon conſeil. Je ne les nommerai point ; il ſuffit de ſçavoir que ces trois commiſſaires étaient des hommes integres, éclairés & ſçavants ; capables par conſéquent de s'acquitter de leurs fonctions avec honneur : comme ils entreprenaient un long voyage, on leur donna toutes les reſſources néceſſaires en campagne ; munis de lettres-patentes du prince, eſcortés d'un grand nombre de gens à leur ſuite, ils n'avaient rien à craindre des ſujets rebelles, qui oſeraient tenter de leur faire réſiſtance. Par-tout où ils paſſeront, ils ſont ſûrs d'être bien reçus, ſinon par bonne amitié, du moins par politique. Ils inſpirent la terreur aux citoyens qui ont à redouter leur ſentence, & on fuit à leur aſpect comme un moine, qui ſe ſent coupable, s'eſquive à la vue d'un ſupérieur.

Le premier Français qui aurait vu paſſer ces illuſtres voyageurs, les aurait pris pour des viſiteurs de bénédictins. On ne ſçaurait croire avec quel faſte voyage celui de ces bons peres qui ſe

(1) *Où je la quitte.* Benſerade dit que les trois quarts des perſonnes aimables qu'il a connues, n'avaient qu'une amabilité de table ; c'eſt autour des bons plats que l'humeur d'un ſçavant farouche & d'un fat ignorant devient plus traitable & moins fiere ;

trouve revêtu de cette honorable charge. Un viſiteur eſt fêté par-tout où il paſſe; attendu comme le Meſſie, il met ſon plaiſir à retarder de jour en jour ſa glorieuſe arrivée. Ce n'eſt pas par un nombreux domeſtique qu'il veut ſe diſtinguer; ce n'eſt pas même à ſes dépens qu'il veut briller; mais d'autres prérogatives lui attirent, à lui ou à ſa place, l'envie de ſes confreres.

Du velours le plus vanté (1),
La richeſſe monaſtique
Soutient avec dignité
De ſon dos philoſophique
La ſainte rotondité.
Une banquette élaſtique
Gémit ſous l'énorme poids
De ſa vénérable panſe;
Il voyage ainſi, je crois,
Par eſprit de pénitence.
A ſes côtés, comme un ſot,
Son très-humble ſecrétaire,

(1) *Le plus vanté.* Cette deſcription du voyage d'un viſiteur n'eſt pas outrée, il faut en convenir; elle eſt exacte & conforme à la vérité. Cependant il y a des viſiteurs très-ſçavants & très-ſpirituels dans tous les ordres, & particuliérement dans la congrégation de St. Maur. Ceux-là voyagent comme les autres, pour ne pas faire crier leurs prédéceſſeurs. Quoique l'auteur raille beaucoup les bénédictins, il faut pourtant convenir qu'à certains égards c'eſt l'ordre le moins faſtueux; nous lui devons la conſervation de la plupart des tréſors de la littérature pendant une longue ſuite de ſiecles d'ignorance.

Craignant toujours de déplaire,
Sans ſouffler le moindre mot,
Fait des châteaux en Eſpagne,
Ou regarde à la campagne
S'il pleut ou s'il fait beau temps;
Si, fatigué de ſe taire,
Il hazarde en téméraire
Quelques mots à contre-temps;
Dom viſiteur ſur le champs,
Lui ſçait impoſer ſilence
Par eſprit de pénitence.
Quelqu'honnête voyageur
Vient-il s'offrir à ſa vue?
S'il ſe découvre & ſalue
Ce burleſque Monſeigneur;
Auſſi-tôt ſon excellence,
Baiſſant la tête à demi,
Répond: bon jour, mon ami.
Il lui parle ainſi, je penſe,
Par eſprit de pénitence.
Un courrier prend le devant;
Et, galopant leſtement,
Auſſi fier que ſa monture,
Il annonce inſolemment
Cette auguſte créature,
Et vous met en mouvement
La nobleſſe & la roture
Et les laquis du couvent.
Au ſeul bruit de ſa voiture,
Tous de leur appartement
Sortent précipitamment.
Leur très-grave préſident

Vient avec poids & meſure
Nafiller un compliment.
Charmé de voir qu'on l'encenſe,
Il croit l'avoir mérité,
Et nourrit ſa vanité
Par eſprit de pénitence.
Pour mieux charmer ſon ennui,
On le fête, on le careſſe;
Et ce n'eſt autour de lui
Que plaiſir & qu'allégreſſe;
Les épines ſous ſes pas
Se changent en fleurs nouvelles.
Ses voluptés éternelles
Sont de ſomptueux repas.
Il ſe griſe & fait bombance
Par eſprit de pénitence.

Tous les viſiteurs ne ſont pourtant pas de même; j'en ai connus de très-reſpectables par leur modeſtie, leur ſcience & leurs vertus. Il faut rendre juſtice au véritable mérite. Mais les viſiteurs, tels que je les dépeins, ſont les plus nombreux; il eſt aiſé de s'en convaincre par l'expérience de ce qui ſe paſſe à leur arrivée chez leurs religieux; j'y ai vu commettre des baſſeſſes ridicules & même des farces indécentes. Tout ſemble joyeux autour d'eux, & tout y eſt diſſimulation & politique; tel qui les embraſſe & les complimente, leur porte envie & les déteſte dans le fond de ſon ame; ainſi va le monde; ainſi ſe réjouiſſait-on à l'arrivée des lieutenants d'Apollon; leur morgue en impoſait; il falloit bien rire & ſe divertir, du moins par bienſéance.

Fin du premier Chant.

CHANT II.

Le premier citoyen qui s'offrit à leurs yeux
Fut un philoſophe fameux,
Dont la figure étéroclite,
Et l'extravagante conduite
Chez les anciens paſſait pour du mérite.
(1) Diogene, ce Grec, qui, vivant en hermite;

---

(1) *Diogene.* C'eſt ici l'occaſion de parler de la prévention qui aveugle beaucoup de gens en faveur de l'antiquité. Que ſont tous ces philoſophes anciens, que l'on vante tant, ſi on les compare à ceux des ſiecles modernes? A Dieu ne plaiſe que j'entende par philoſophes ces gens à ſyſtêmes, qui s'imaginent éclairer les hommes par des prétendues découvertes, dont les ſuites ſont également dangereuſes pour les mœurs & la religion! Mais je parle de ces hommes ſolides & conſéquents, qui, par des recherches vraiment utiles à l'humanité, par des exemples de vertu peu commune, ſe ſont acquis à juſte titre le nom de philoſophes. Si on va chercher la valeur, que de héros inconnus dans nos armées, dont la bravoure n'eſt pas, comme celle des Romains, une fureur & une cruauté, mais un courage reglé par la prudence & le zele pour leur roi! Si je parle des arts, à quel degré de ſupériorité ne les a-t-on pas portés dans le dernier ſiecle & dans celui-ci! Si nous allons chercher la littérature, peut-on raiſonnablement comprendre dans la même claſſe tous ces auteurs Français, Latins, Grecs, anciens & modernes, &c. ſi différents les uns des autres par leur talent & leur ſçavoir? Il faut avouer que quelques anciens ſe ſont, pour ainſi dire, ſurpaſſé dans leur genre de travail; Virgile & Cicéron, de

Se fit par d'étranges moyens
Autant d'admirateurs que de concitoyens.
Il promenait ſon importance
Seul à l'écart, ſur les bords d'un ruiſſeau.
Non loin de là, paroiſſait ſon tonneau,
Garant le plus certain de ſon extravagance.
Il apperçut ſans perdre contenance
Les voyageurs envoyés d'Apollon,

---

l'avis de tous les connoiſſeurs impartiaux, ont effacé la gloire de tous ceux qui ont adopté leur genre d'étude avant eux dans la Grece, & depuis eux dans l'Europe lettrée. Mais Horace eſt-il comparable à Boileau? Les poëtes Grecs & Latins qui ont fait des poéſies légeres, méritent-ils d'entrer en parallele avec pluſieurs de nos poëtes fugitifs, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion?..... Mais un auteur eſt Latin! cela ſuffit; on l'eſtime, on le cite; on admire des choſes très-ordinaires, qui, ſi elles euſſent paru dans le ſiecle où nous vivons, n'auraient pas été jugées dignes de l'impreſſion. Les commentateurs de college ſe mettent l'eſprit à la torture pour deviner des paſſages ſouvent très-obſcurs, ſouvent tout-à-fait dénués d'intérêt. Que d'établiſſements utiles dans notre ſiecle, inconnus chez les anciens; on ne dira pas de même que les anciens en avaient beaucoup que nous ne connaiſſons pas. L'eſprit, l'eſprit même délicat & orné eſt aujourd'hui à la mode; il eſt vrai qu'on en abuſe; mais la choſe même, indépendamment des abus, ne mérite-t-elle aucune conſidération? Tout cela ne veut pas dire que le grand nombre de brochures, qui ſortent aujourd'hui des bureaux de nos demi littérateurs, ſoit digne d'admiration, le bon goût décline ſenſiblement; mais je ne parle que des auteurs diſtingués de tous les ſiecles & dans tous les genres. J'oſerais preſque aſſurer que la plupart des auteurs les plus connus de l'antiquité ont été conſervés dans les ſiecles

Pour juger le ſacré vallon ;
Il leur fit un ſalut tout plein de ſuffiſance,
Dès qu'il ſe vit au milieu d'eux ;
Ceux-ci jettaient ſur lui des regards curieux ;
Ils admiraient du cynique orgueilleux
La philoſophique aſſurance.

Le gaillard philoſophe ſçavoit très-bien que ces Meſſieurs-là étaient députés pour juger les foux ;

---

de guerre & d'ignorance, & parmi toutes les révolutions dont l'univers a été le théatre, ont été, dis-je, conſervés plutôt par une eſpece de haſard & de vogue que par leur mérite perſonnel. Il y en a auſſi quelques-uns parmi nous qui ſurvivront à d'autres plus dignes qu'eux de l'immortalité. On peut aſſurer que les ſiecles modernes floriſſants ſont à peu-près les mêmes que les ſiecles floriſſants de l'antiquité, c'eſt-à-dire, que, ſi nous avons acquis des connaiſſances que les anciens n'avaient pas, ils en avaient auſſi qui ſe ſont perdues, & que nous n'avons pas retrouvées. Les ſiecles ſe ſuccedent dans le même ordre, dans le même état de capacité. S'ils ne ſe reſſemblent pas tous, c'eſt que les mêmes cauſes ne peuvent plus produire les mêmes effets, parce que des événements étrangers les en empêchent ; nous avons quelques ſiecles d'ignorance, après leſquels vient un ſiecle fortuné pour les arts & les ſciences ; nous profitons de quelques lumieres des anciens ; & le ſiecle floriſſant qui renaîtra encore après les ſiecles qui, probablement ſuivront celui-ci, profitera de nos acquiſitions, c'eſt-à-dire, de celles qui s'échapperont à la rigueur des temps ; en un mot, je crois que nous avons eu dans pluſieurs genres des hommes ſupérieurs à ceux que l'on nous cite dans l'antiquité ſçavante, mais je crois auſſi que les anciens ont eu dans leurs ſiecles floriſſants des hommes égaux à nos grands hommes, mais que le ſort a enſévelis dans l'oubli.

mais il ſe croyait à l'abri de leur examen; les moins ſenſés des hommes ſont toujours ceux qui ſe croient les plus raiſonnables; pauvre Diogene! la vanité t'avait tourné la tête; tu ne te doutais pas qu'on en voulût à ton merveilleux perſonnage!

Hé, bonjour, Monſieur du Tonneau,
Lui dit d'un ton railleur un des trois commiſſaires;
Vous contemplez ſans doute au cryſtal de cette eau
Vos appas ſeptuagénaires.
Vous croyez donc être bien beau!
Bien ſage! bien ſçavant! un prodige nouveau!
Car, pour errer ainſi dans ces prés ſolitaires,
Fuyant toute ſociété;
Il faut que d'un amour extrême,
N'en déplaiſe à votre fierté,
Vous ſoyez épris pour vous-même.
Paſſez votre chemin, lui répond d'un ton ſec
Le révérendiſſime Grec.
Vraiment! ſi Monſieur Diogene
N'eſt pas pour vous un phénomene,
Il l'eſt pour d'autres, grace aux dieux;
Toute la Grece rend hommage
A ſes ſentimens vertueux.
Sans contredit c'eſt le plus ſage
Des modernes & des anciens.
Philoſophe avorton, que je plains ta miſere!
Et quels préjugés ſont les tiens!
De ton farouche caractere
Tu te faiſais un ridicule honneur;
Tes principes ne ſont qu'aigreur;
Et ta vertu n'eſt que chimere,

Eh ! quoi ? tu croyais tout de bon
Qu'à tant de ſottiſes étranges
Nous accorderions des louanges ?
Tu rêves, mon pauvre garçon !
Nul plus que toi dans tout le monde
Ne s'éloigna de la raiſon.
Mais jugeons ſans prévention
Cette ſageſſe ſi profonde ;
Vivre toujours en loup-garou,
Méconnaître les loix, braver tous les uſages,
Et ſe mettre au nombre des ſages,
C'eſt être fou, double fou, triple fou ;
Ce tonneau, qui t'immortaliſe,
Qui par ſa ſeule nouveauté
A fait vivre ton nom dans la poſtérité,
Qu'eſt-ce autre choſe aux yeux de l'équité ;
Sinon l'aſyle heureux de ta fainéantiſe ?
Tu déployais avec ta vanité,
Dans ce ridicule hermitage,
Ta pompeuſe inutilité.
C'eſt-là que repoſait, ennemi de l'ouvrage,
Ton dédaigneux individu ;
Comme ſi l'on n'avait pas pu
Sous un toît ordinaire avoir de la vertu ;
Et poſſéder un vrai mérite,
Tout comme au fond d'une guérite.

Tu regarderas peut-être comme un ſujet de triomphe ce trait fameux, que les hiſtoriens t'attribuent, où ils te peignent cherchant un homme en plein midi, une lanterne à la main. Mais ce n'eſt là que l'action d'un homme d'eſprit, qu'une

ſaillie originale, qu'un bon mot put & ſimple. En bonne foi, peut-on accorder à quelqu'un le titre de philoſophe pour de pareilles minuties ? Si un de nos modernes avait été l'auteur d'une ſemblable démarche, on aurait pu rire un inſtant de cette invention plaiſante, mais on n'en aurait pas moins regardé cette action comme un trait de folie, comme une marque d'arrogance & de mépris pour les hommes, qui déſigne un caractere porté à la miſantropie. D'ailleurs, il eſt très-vrai qu'on n'aurait pas ſeulement ſongé à lui donner le nom de philoſophe, encore moins celui de grand-homme. Mal à propos accorde-t-on tant d'éloges à un tas d'originaux tels que toi, qui, parce qu'ils ſont éloignés du temps où nous vivons, nous paraiſſent des prodiges ou de vertu ou de prudence, & qui, s'ils vivaient aujourd'hui, ſeraient avec raiſon ignorés dans la foule des eſprits vulgaires. Allons, mon ami, tu n'es qu'un extravagant, & rien ne ſçauroit t'exempter de notre condamnation.

Le premier juge, ayant mis ſur ſa tête
Ce bonnet noir, ce terrible bonnet,
Faute duquel Thémis ſerait muette,
Très-gravement prononça cet arrêt:
Comme il appert que le ſieur Diogene
Parmi les foux peut bien être titré,
Nous ordonnons qu'il ſoit enrégiſtré
Sur notre état; qu'auſſi-tôt on le mene
Au grand dépôt des foux de ce domaine;
Et que, de ſon charmant tonneau,
Sçachant tirer plus d'avantage,

On

On y mette pour notre uſage,
Au lieu d'un fou, du vin nouveau.
Ce nonobſtant, au ſuſdit faiſant grace,
Voulons qu'il ſoit humainement traité,
Et, qu'en faveur de ſa célébrité,
Il ſoit admis à la premiere claſſe.
Quoi? s'écria le cynique étonné!
D'être inſenſé c'eſt moi que l'on accuſe!
Ces juges là ſont ſots; je les récuſe;
Déclarant nul ce qu'ils ont ordonné;
Moi! fou! qui, moi? traiter un Diogene
D'extravagant! on radote, je croi;
Poſtérité! l'on condamne, on enchaîne
Un philoſophe, un homme tel que moi!

L'indignation du nouveau criminel ne ſervit qu'à accélérer ſon eſclavage. Un régiment de ſatellites ſuivait nos commiſſaires pour les garantir de la fureur des accuſés, & pour eſcorter les priſonniers juſqu'à ce qu'ils fuſſent en lieu de ſûreté.

Un archer prend au collet
Notre philoſophinet;
On vous lie, on vous garotte
Le précepteur des humains;
Mainte effroyable menotte
Serre ſes ſuperbes mains.
Il menace, il crie, il jure,
Fougueux autant qu'indiſcret;
En pareille conjoncture,
Un fidele & bon ſujet
Suit la route la plus ſûre;
Il obéit & ſe tait.

Mais Diogene ſe plait
A décocher trait pour trait
Aux auteurs de ce décret ;
Bien loin de reſter muet,
Il leur prodigue l'injure ;
En vain, car chaque murmure
Eſt payé d'un bon ſoufflet.

On ne gagne rien à ſe plaindre, quand une fois on eſt entre les mains de la juſtice. Le plus ſûr parti, c'eſt de garder le ſilence. Diogene était naturellement un peu babillard, à ce que dit la chronique ; ſon amour-propre était offenſé grièvement ; comment ſa langue ſerait-elle reſtée immobile ? Il eſt vrai qu'il ne ſavait pas encore la maniere de ſe conduire dans un procès criminel.

Quel eſt ce larmoyeur à gage ;
Dont un torrent de pleurs inonde le viſage ?
Dit un juge, en voyant venir
Un autre philoſophe ;... Ah ! grands Dieux ! quel ſoupir !
Hélas ! comment ne pas gémir ?
Répond en ſanglottant le ſombre perſonnage ;
En réfléchiſſant mûrement !..
Euh ! ... ſur l'étrange aveuglement ! ..
Du pauvre genre-humain ! hélas ! lorſque j'y penſe ; ..
Euh ! euh ! ... Je ſuis dans une tranſe !...
Qui ne ſe conçoit pas ;... & malheureuſement !...
Euh ! euh !... J'y penſe à tout moment !
Je pleure jour & nuit ! euh ! euh !... — la belle avance !
Eh ! mon ami ; vos pleurs & vos ſanglots
Peuvent-ils de l'humaine engeance

Guérir les incurables maux ?
Si les gémiſſements ont pour vous tant de charmes ;
Gémiſſez ; mais du moins ne vous attendez pas
Que jamais chez les Dieux, que jamais ici-bas
L'on vous ſçaura gré de vos larmes.
Pleurer un parent, un ami,
Eſt pardonnable ; & l'on peut même
Les pleurer en public ; mais s'affliger ainſi
Sur l'endurciſſement & les fautes d'autrui,
C'eſt, à mon ſens, une ſottiſe extrême.
Eh ! comment vous appelle t-on ?
Hélas ! Héraclite eſt mon nom.
Héraclite ? Et bien, ſoit ; mais, puiſqu'en cette affaire
Il faut juger, tel eſt mon ſentiment :
Héraclite eſt un fou, ſoit dit ſans lui déplaire,
Mais un fou des plus foux ; il eſt donc néceſſaire
De lui choiſir, & promptement,
Aux Petites-Maiſons un vaſte appartement,
(Soit dit encor ſans lui déplaire,)
Où, pleurant à ſon aiſe, il puiſſe en liberté
Promener ſa chere triſteſſe ;
Et ſe plonger avec tranquillité
Dans la mélancolique ivreſſe
De ſa lugubre volupté.
Cet arrêt, qu'Héraclite écouta ſans ſe plaindre ;
Ne redoubla point ſon chagrin ;
Ne ſçachant eſpérer, ni craindre,
Toujours égal, il ſuivit ſon deſtin.
Maître paſſé dans l'art de braire,
Il s'écriait à l'ordinaire :
Ah ! ah ! le pauvre genre-humain !

Non loin de-là paraiſſait Démocrite, le voiſin & l'antipode d'Héraclite; quand il vit condamner ſon antagoniſte, il ſauta de joie : quel bonheur, dit-il en lui-même ! me voilà ſûr d'être à l'abri des pourſuites des juges; du moins, ſi je ſubis l'examen, j'en ſortirai avec avantage; puiſqu'ils ont trouvé ridicule & déraiſonnable l'affliction de mon voiſin, ils trouveront ma gaieté ſage & raiſonnée. Car enfin, bien loin de gémir, comme ce triſte philoſophe, je paſſe ma vie à m'égayer aux dépens des ridicules d'autrui; au reſte, comme dit le proverbe, il vaut mieux rire que pleurer. Pauvre ſot ! l'amour propre te troublait la cervelle ! tu te flattais d'échapper à la ſévérité des juges ! tu vas voir combien tu te trompais dans tes conjectures ! A peine Meſſieurs les députés l'eurent-ils apperçu, qu'ils le devinerent à ſon accoutrement bizarre, & à la grimace qu'il faiſait en riant.

Tu crois donc, dirent-ils, bien employer ta vie,
Quand tu fais conſiſter, j'ignore à quel ſujet,
L'eſprit de ta philoſophie
A rire comme un grand benêt !
Meuble inutile à la patrie,
Faut-il te dire clair & net
Que ta raiſon n'eſt que folie ?
Ha ! ha ! le beau début, s'écria le rieur !
Mauvais plaiſant, quitte ce ton railleur;
Il te ſied mal de critiquer les autres;
Tes yeux ſont-ils plus perçants que les nôtres ?
Le monde voit en toi plus de défauts cent fois
Que chez lui tu n'en apperçois.

Regardant en pitié l'humanité coupable,
Avec dédain du haut de ta grandeur
Tu conſidéres ton ſemblable;
Et ce rire inſultant, dont tu te fais honneur,
Qui n'a pour cauſe véritable
Qu'une fade cauſticité,
Prouve ton arrogance & ta fatuité.
Ha! ha! ha! ce diſcours eſt plein de gentilleſſe;
Vous pérorez, Meſſieurs, comme des Cicérons.
Quel docteur éclairé vous donna des leçons
Et d'uſage & de politeſſe?
Ha! ha! ha! ha! Meſſieurs, vos charitables ſoins
Partent d'un zele qui m'enchante.
Vos procédés (je n'en rirai pas moins,)
Sont d'une honnêteté charmante.
Ha! ha! ha! ha! — Quoi? c'eſt de nous qu'il rit?
C'eſt porter loin l'impertinence!
Eclater en notre préſence!
Rire de nous! & rire à toute outrance!
C'eſt le trait d'un ſimple d'eſprit.
Vite, ſoldats, qu'on s'en ſaiſiſſe;
Qu'on le mene au nouvel hoſpice
Fait pour les gens de pareil acabit.
Auſſi-tôt fait, auſſi-tôt dit.

On vous happe mon rieur, qui prend, en jettant toujours de grands éclats de rire, le chemin des Petites-Maiſons. Combien de philoſophes anciens ſubirent le même ſort. Il faudrait, pour raconter leur condamnation, entrer dans des détails ſuperflus. Platon fut traité de viſionnaire avec ſon ſyſtême républicain; Socrate fut regardé com-

me un hypocrite avec ſon cher Alcibiade. Epictête fut ſeul excepté du nombre des foux parmi tous les philoſophes de la Grece. Et les ſept ſages? Et bien, les ſept ſages occuperont ſept loges aux Petites-Maiſons. Quoi? leurs vertus n'en impoſerent point aux juges? Point du tout. Les juges étaient des hommes éclairés qui ne confondaient pas la vertu réelle avec la vertu apparente, & qui ſçavaient diſtinguer l'homme de bien de celui qui n'en a que l'écorce. On trouva dans tous ces philoſophes ſi renommés, beaucoup plus d'orgueil que de ſageſſe, de l'adreſſe, de l'eſprit & des ſaillies priſes dans ce temps-là pour du mérite. M. Pythagore fut mis dans un cul de baſſe foſſe, qu'on aurait appellé en France le *Gabbanum*, où il eut tout le loiſir de ſonger à ſa métempſycoſe.

Au coin d'un bois, un poignard à la main,
Se promenait cet illuſtre Romain,
Connu par ſa fierté ſtoïque,
Qui, par goût pour la république,
Se perça le ventre, dit-on;
Autrement dit Monſieur Caton.
Il conſervait ſur ſon viſage
L'air rébarbaratif & ſauvage,
Et la farouche dureté,
Qui, chez la belle antiquité,
Lui valut le titre de ſage.
Convenez, mon ami, qu'il n'eſt point de pédant,
Lui dirent-ils en l'abordant,
Dont la morgue égale la vôtre.
Meſſieurs, leur repliqua d'un ton fier & hautain

L'inflexible républicain,
Ma ſageſſe en vaut bien une autre :
Quel Romain s'eſt jamais flatté
De retracer dans ſa conduite
Mon zele pour la liberté ?
Mon trépas même en fut la ſuite.
Dit plutôt que ta vanité
Entre Céſar & toi fit naître
Une injuſte rivalité.
Plutôt que d'avouer un maître ;
Tu fis ſévir contre ton propre ſein
Ta féroce & barbare main.
Tes partiſans ont avec indulgence
Loué ton intrépidité ;
Nous, qui ne jugeons rien ſur la ſimple apparence,
Dans cet acte de cruauté,
Qu'ils nomment magnanimité ;
Nous ne voyons que baſſe lâcheté,
Qu'abſurdité, qu'extravagance.
En conſéquence

nous avons cru pouvoir, ſans bleſſer les loix de l'équité, te regarder comme un des membres de notre hoſpice. Quand ton exceſſive ſévérité ne ſerait pas un motif ſuffiſant pour te mériter chez nous le titre de fou, la fin de ta vie ſerait capable de nous déterminer à te condamner. L'orgueil indomptable, dont tu faiſais, pour ainſi dire, une profeſſion publique, a cauſé ce ſuicide infâme, dont le détail répugne, dont tous les caracteres ſont révoltants. Quoi ? ſe réſoudre à périr plutôt que de ſubir le joug du plus fort ? S'arracher les entrailles plutôt que de ſe ſoumet-

tre aux loix du deſtin ? Ce n'eſt pas grandeur d'ame, c'eſt dépit, c'eſt déſeſpoir, c'eſt folie. Aux Petites-Maiſons, mon ami, aux Petites-Maiſons. Caton fut étonné de ce jugement ; il ſe ſerait volontiers percé le cœur, pour ne pas paraître obéir ; il eût mieux aimé mourir mille fois que de reconnaître des ordres ſupérieurs ; ce qui le révoltait n'était point la néceſſité de paſſer ſa vie dans une priſon, mais celle d'obéir. Malheureuſement il n'était plus ſuſceptible de mort ; & dans la région qu'il occupait, on ne pouvait pas ſe tuer ; un Anglais y aurait mal paſſé ſon temps. Que fit Monſieur Caton ? Il jetta ſur ſes juges un regard foudroyant, & prit le chemin de l'hôpital, en gardant un ſilence plus expreſſif que tout ce qu'il auroit pû dire.

Où fuyez-vous ? ô mortel vertueux !
Ne craignez point de paraître à nos yeux ;
Des gens de bien vous méritez l'eſtime.
Raſſurez-vous ; toute erreur n'eſt pas crime.
Dans les écrits que traça votre main,
On reconnaît l'ami du genre-humain.

C'eſt ainſi que nos juges apoſtrophaient Jean-Jacques Rouſſeau, qui, les ayant apperçus de loin, ſe ſauvait à travers les champs, comme ſi leur aſpect avait dû lui faire redouter leur ſentence. La préſence des juges, dit l'hiſtoire, l'intimidait ſûrement ; il ſe ſentait coupable de tant d'inconſéquences, qu'il n'aurait oſé ſubir un examen judicieux. Il avouait les contradictions fréquentes, les ſyſtêmes outrés, les principes faux,

les propoſitions ſpécieuſes, enfin les maximes admirables dans la ſpéculation, mais abſurdes dans la pratique, qui terniſſaient la beauté de ſes ouvrages. Il s'approcha des commiſſaires en tremblant; mais ils lui firent un accueil qu'il n'avait jamais oſé eſpérer. On lui paſſa tous ſes défauts; on ne les regarda pas même comme des extravagances; il dut ce privilege à ſon bon cœur; pendant ſa vie, il avait donné des marques de généroſité, de juſtice, de modeſtie & d'humanité que ſes ſeuls antagoniſtes avoient trouvées équivoques. Ses ouvrages avaient pluſieurs fois charmé l'ennui des muſes déſœuvrées; en révoltant la raiſon par pluſieurs paradoxes inadmiſſibles, ils enchantaient l'eſprit par des ſaillies ingénieuſes, par des détails gracieux, par une naïveté précieuſe, par un ſtyle pur & orné. Tous ceux qui environnaient les juges ſe récrierent ſur leur indulgence.

Eh! quoi! Meſſieurs, vous renverrez abſous
Le préſident du chapitre des ſoux?
Quoi? ſans rougir, vous pourrez faire grace
A des défauts que perſonne ne paſſe?
Il a ſouvent critiqué des abus,
Et quelquefois enſeigné des vertus.
Mais ces diſcours, où, prêchant les extrêmes,
Il étalait tant de nouveaux ſyſtêmes?
Mais ce dédain, ce mépris affecté
Pour les tréſors qui donnent l'opulence;
Et ces leçons de médiocrité,
Dont à bon droit l'amour-propre s'offenſe;
Qui, par un ton de ſingularité,

Donnaient du prix à ſa célébrité ?
Mais ces tableaux, où, peignant la nature,
Propre jouet de ſa crédulité,
Sous les dehors d'une ardeur noble & pure,
Se permettant trop d'ingénuité,
Il ébranloit la vertu la plus ſûre,
Et nous faiſait chérir la volupté ?

Excuſez, Meſſieurs, leur répondait-on ; l'intention eſt louable, ſi les actions ſont blâmables. Il eſt probable que ſi cet auteur fameux avait connu quelque moyen praticable de rendre tous les hommes heureux, il l'aurait propoſé dans ſes écrits avec la même ingénuité qui le guidait en donnant au public des principes erronés. Nous laiſſerons à ce citoyen généreux l'uſage de ſa liberté. Pourrait-il en abuſer ? Non ſans doute ; il aime les hommes ; & combien de gens, qui ſe piquent d'humanité, ne méritent point ce tribut d'éloges que nous donnons à Jean-Jacques ! Nous pourrions le placer parmi les ſupérieurs de notre hôpital ; mais ſa vanité n'eſt point ambitieuſe de ces honneurs ; d'ailleurs, peut-on raiſonnablement confier à ce philoſophe trop compatiſſant la garde & l'inſpection des fous ? S'il fallait adopter ſon ſyſtême, il faudrait auſſi rendre tous les hommes parfaitement ſages.

On donna une penſion à Jean-Jacques, avec un hermitage ſitué ſur un des côteaux du ſacré vallon, en face des Petites-Maiſons. On lui permit d'errer, à ſon gré, dans tous les environs, à condition qu'il ne s'approcherait pas trop de ce

fameux édifice. Sa curioſité, s'il tranſgreſſait ce précepte, devait être punie par un prompt eſclavage, & il s'expoſait à devenir membre d'une habitation, dont on venait de l'exempter, ce ſemble, contre toute raiſon.

Quand l'agile renommée
Eût aux peuples amateurs
Annoncé la deſtinée
Du plus ſimple des auteurs,
Cette époque littéraire
Eſt le ſujet ordinaire
De tel & tel entretien.
Quel bonheur qu'il ait ſçu plaire
A ce tribunal ſévere!...
Mais.... il le méritait bien.
Il le méritait? — Sans doute;
N'a-t-il pas ſuivi la route
Qui mene tout droit au cœur?
Eſt bien ſot qui vous écoute,
Fantôme de connaiſſeur;
Vous dites que cet auteur
A tout ce qu'il faut pour plaire;
Et moi, je dis le contraire.
Courage, diſputez-vous;
Mettez-vous bien en courroux;
Hardi, Meſſieurs, prouvez nous
Qu'en fait de littérature
On ſçait varier les goûts.
Vous errez à l'aventure
Au pays du *quant à moi*,
Où ſouvent la conjecture

Devient article de foi.
On jaſe, on crie, on babille,
On ſoutient un ſentiment,
Et toujours le moins habile
Veut être le plus ſçavant.
Qu'un auteur ait de la vogue,
Vous voyez ce luſtucru,
D'un ton de vrai pédagogue,
Quoiqu'il ne l'ait jamais lu,
Vous débiter de ſon crû
Force admirable ſentence,
Force argument ſuperflu,
Qui prouve ſon ignorance;
Et prononcer ſans appel
Ou l'arrêt du criminel
Ou le cri de la victoire,
Qui d'un éclat éternel
Doit environner ſa gloire.
De ces combats de lecteurs
Soi-diſant littérateurs,
Qui, ſans goût, ſans connaiſſance,
Jugent du ſort des auteurs,
Nous avons dans notre France
Des exemples à foiſon.
On ſe déchaîne, on s'emporte,
Et c'eſt la voix la plus forte
A qui l'on donne raiſon.

O ciel! combien de philoſophes modernes furent paſſés en revue! Combien furent déclarés foux! Les uns, pour avoir imaginé les ſyſtêmes les plus abſurdes qui ſoient au monde; les

autres, pour avoir caché ſous les fleurs d'un ſtyle agréable & brillant le poiſon dangereux d'une morale contraire à l'honnêteté; tous, pour avoir cru follement éclairer leur patrie par des ſophiſmes captieux, dont le réſultat eſt preſque toujours le doute & les ténebres de l'eſprit. Quelques-uns ſortirent avec honneur de cet examen terrible; je les nommerais bien; mais ce ſerait bleſſer leur philoſophique modeſtie; ils vivent preſque tous encore, le lecteur peut les deviner.

Cependant nos trois commiſſaires,
Ou bien nos trois parlementaires,
(Car un trio de dignitaires
Qui jugent ſouverainement
Peut bien ſe nommer parlement)
Parvinrent juſqu'à la contrée
Où repoſaient ſous un feuillage épais,
En attendant leur arrivée,
Les écrivains célebres à jamais
Qui des héros racontent les hauts faits;
Et dont la plume aux exploits conſacrée
Suit les grands hommes pas-à-pas;
Et trace au temple de Mémoire
Les plus beaux traits de leur hiſtoire;
Et quelquefois auſſi ceux qui n'exiſtent pas.

Théopompe & Tite-Live étaient aſſis au pied d'un chêne; ils converſaient enſemble ſur la nature de leurs ouvrages; pour moi, diſait Tite-Live, je dois ſçavoir bon gré à mon ſtyle du ſervice qu'il m'a rendu en éblouiſſant mes lecteurs;

on me paſſe toutes les ſornettes dont j'ai farci mon hiſtoire, en faveur de l'élégance avec laquelle je m'efforce de raconter; & moi, repliquait Théopompe, je vous avoue que je dois le ſuccès de mon hiſtoire encore moins à mon ſtyle qu'au haſard ou à la prévention des hommes. Convenons de bonne foi, reprenait Tite-Live en ſouriant, que nous ſommes tous deux de grands menteurs. Et c'eſt préciſément, leur dirent les trois juges qui les entendaient, ce qui ſera cauſe de votre condamnation. Vos impoſtures ne ſont pas excuſables. — Mais, Meſſieurs, nous avons prouvé par là notre bon ſens; celui qui poſſéde l'art de tromper ſes lecteurs, eſt ſage & prévoyant. Tant pis pour ceux qui ſe ſont aviſé de prendre pour argent comptant nos contes bleus & nos hiſtoriettes. — Eh! mes pauvres amis! vous avez donc cru de bonne foi que le public, même le moins érudit, aurait quelque croyance en vos frivoles obſervations? Perſonne ne s'y eſt trompé; il fallait être plus adroits pour trouver des dupes (1). Votre préſomption fait voir que vous avez bien peu de raiſon. Recevez le prix que mérite votre travail; allez faire des contes aux habitants des Petites-Maiſons. — Quoi? on nous condamne avec tant de rigueur! — Oui; parce qu'un hiſtorien doit être véridique; c'eſt là

(1) *Votre préſomption.* Il fallait que Tite-Live fût bien ſûr de plaire à la poſtérité par les graces de ſon ſtyle, pour haſarder dans ſon hiſtoire autant de traits abſurdes & deſtitués de vraiſemblance que l'on en voit dans ſes ouvrages. Aucun lecteur n'en a jamais rien cru, & avec raiſon.

ſa premiere qualité. — Mais vous ne ſongez donc pas à notre ſtyle fleuri, à notre diction pure & ſimple, à nos penſées délicates, à la tournure agréable de nos phraſes ? — Nous ſongeons à tout ce qu'il vous plaira; nous rendons juſtice à vos talents; auſſi vous plaçons-nous dans la premiere claſſe des foux; penſez donc que cette claſſe ne ſera compoſée que des hommes les plus célebres. — Mais, ſi vous mettez tous les hiſtoriens, qui mentent, aux Petites-Maiſons, combien d'auteurs méritent plus que nous ce châtiment ! — Auſſi ſeront-ils tous récompenſés d'une maniere proportionnée à leur délit. Vous aurez pour compagnons tant de voyageurs, tant d'écrivains accrédités, tant de faiſeurs de gazettes & de relations, dont les menſonges trouvent accès dans la république des lettres, que vous ne manquerez pas de ſociété, je vous jure.

Quel eſt cet autre ? Ah ! c'eſt Monſieur Tacite;
Quoique chargé du poids de ſon mérite,
A perdre haleine il court après l'eſprit;
Et le clinquant dont il nous éblouit
Ote du prix à tout ce qu'il nous dit.
Peu diſcoureur, ennemi de l'emphaſe,
Loin de chercher la moindre périphraſe,
Il met par-tout trop de briéveté;
Et cet excès devient obſcurité.
Oui, je l'avoue,
Répond l'auteur;
Qui trop me loue,
Eſt dans l'erreur;
Et mon ouvrage

A des défauts
Qui, chez les ſots,
Mal à propos
Sont avantage.
Je ſuis obſcur,
Même un peu dur,
Trop laconique,
Peu pathétique;
Soit; j'en conviens.
Mais ces penſées
Si bien tracées,
Sont-ce des riens?
Quoique mon ſtyle
Soit trop concis;
C'eſt être habile
Qu'être précis.
Ceux qui pérorent
Sur mes défauts,
Souvent ignorent
Ce que je vaux.
Je ſuis cauſtique,
Mais avec art;
J'aime ſans fard
Le ſel attique;
Très-véridique,
Très-énergique,
A mes héros,
En quatre mots,
Je fais la nique; (1)

(1) *Je fais la nique.* Effectivement Tacite ne peint pas ſes héros ſous des couleurs avantageuſes; la plu-

Et

Et l'on m'explique
En rhétorique.
Certains pédants,
Pour me traduire,
Ont pris long-temps;
J'oſe le dire,
Le mors aux dents.
Mais cette étude
Donne en tout ſens
Des paſſe-temps
Fort rebutants
Pour des pédants,
Qui d'habitude
Sont ignorants.
C'eſt une peine,
Se ſont-ils dit,
De longue haleine;
J'y perds l'eſprit.
Laiſſons cela;
Ce travail là
Eſt difficile;
Un plus habile
L'entreprendra.

A cette plaiſante juſtification les juges répondirent d'abord par des éclats de rire. Malgré toute la vigueur de votre défenſe, lui dirent-ils enſuite, vous irez lancer des ſarcaſmes & exercer votre génie laconique parmi les gens d'eſprit des Petites-Maiſons. Vous avez beau

part ne méritaient point de grace; auſſi ne leur en fait-il pas.

dire, cette préciſion, qui dégénère en obſcurité, dénote une envie extrême de vous ſinguliſer. Pourquoi prendre plaiſir à ſe faire deviner? Il faudrait un ſphynx pour bien rendre le ſens de certains paſſages de vos annales (1), & les traducteurs, qui prennent la peine de s'occuper de vous, ne marchent qu'à tâtons dans cette carriere ténébreuſe. Il n'en eſt aucun qui puiſſe ſe flatter de n'avoir fait à chaque page qu'un contre-ſens.

Monſieur Plutarque & Monſieur Thucydide
Vinrent s'offrir au ſénat ambulant
Avec audace, & d'un air intrépide
Lui demander le prix de leur talent.
On s'écria : Que veut ce poſtulant
Et ſon ami ? Qu'ils m'ont l'air inſolent !
Notre pouvoir, dont chacun s'intimide,
Semble enhardir leur ton prépondérant.
A rien ne tient que ces eſprits malades,
N'aillent bien vîte à l'hôpital des fous
Narguer les gens par leurs rodomontades !

(1) *Vos annales.* Il faut entendre parfaitement le Latin pour ne trouver aucune difficulté dans la traduction des annales de Tacite. Cependant, peu ſatisfait de celle qu'a donnée au public M. de la Bletterie, un procureur déſœuvré a voulu, depuis quelques années, exercer ſon talent pour la traduction, en nous donnant un Tacite François. Grand Dieu ! quelle obſcurité ! quel fatras ! A chaque page il y a au moins ſix contre-ſens ; & l'écolier le plus faible aurait mieux rendu les deux tiers de ces phraſes. — Ce procureur eſt Monſieur Boucher.

Là, là, Meſſieurs; modérez ce courroux;
Point de façons avec gens comme nous.
Je ſuis Plutarque, & voici Thucydide,
De vos bienfaits, comme moi, fort avide.
Et de quel droit, s'il vous plaît, oſez-vous
Vous meſurer avec notre excellence,
Et de Phébus exiger récompenſe ?
Votre récit contient des vérités;
Mais vos portraits ne ſont-ils pas flattés ?
De temps en temps ne pourrait-on pas même,
Sans ſe piquer d'une rigueur extrême,
Y découvrir quelques abſurdités ?
Vous peignez bien; vous narrez avec grace;
Votre pinceau quelquefois ſe ſurpaſſe;
Mais votre ton, ſi rempli d'agrément,
Se ſoutient-il toujours également ?
Peut-il toujours être pris pour modele ?
Ah! croyez-moi, retirez-vous en paix,
Plus réſervés, plus ſages déſormais;
Et convenez que vous l'échappez belle.

Ces Meſſieurs, loin d'attendre une récompenſe comme auparavant, s'éloignerent ſans dire un ſeul mot. Ils en furent quittes pour la peur.

Paraiſſez avec confiance, hiſtoriens fideles autant qu'éclairés; ne craignez rien des fonctions de notre charge; elle encourage le vrai talent, en condamnant le délire de l'eſprit. N'attendez de nous que des palmes & des éloges. Paraiſſez, célebre Rollin, dont les écrits ſuffiroient pour immortaliſer pluſieurs hommes de génie! Paraiſſez, noble & ſimple Daniel, dont l'élégante ingénuité vaut mieux qu'un récit alam-

biqué ! Paraiſſez, grand Boſſuet (1), dont la moindre hiſtoire eſt un chef-d'œuvre ! Et vous, lourd, mais ſenſible Crévier (2), ne redoutez point quelques reproches légers ; paraiſſez enfin, hiſtoriens célebres à plus d'un titre, Verrot, Xénophon, Veilly, Garnier, Gircourt (3), Proyart (4), & tant d'autres dont les défauts ne

(1) *Boſſuet.* Il paroîtra d'abord étonnant au lecteur que l'on mêle ici les auteurs ſacrés avec les profanes, les évêques avec les païens, &c. Il ſemble qu'un livre dont le ſujet eſt entiérement tiré de la fable ne devrait point faire mention de tout ce qui a le rapport même le plus indirect avec notre religion. Cependant il eſt impoſſible d'éviter cette bizarrerie & ce contraſte d'idées ; ou il faut renoncer à l'invention des Petites-Maiſons du Parnaſſe, ou il faut laiſſer de côté tous les auteurs modernes ; ce ſerait manquer le principal but de cet ouvrage. Puiſqu'on a bien permis que l'idée du Parnaſſe, des Muſes & d'Apollon ſubſiſtât toujours parmi les auteurs catholiques, on permettra bien qu'il ſoit queſtion de moines, d'abbés, de prélats & d'égliſes dans un livre où le Parnaſſe joue un rôle néceſſaire. Tout le monde ſçait que tout cela n'eſt qu'un jeu de l'imagination, & ne ſçauroit tirer à conſéquence.

(2) *Crévier.* Il me ſemble que Crévier ne devrait pas être là.

(3) *Gircourt.* M. le comte de Gircourt, gentilhomme Lorrain, a fait l'hiſtoire de la maiſon d'Autriche, ouvrage intéreſſant par la dignité du ſujet & par le ſtyle de l'auteur.

(4) *Proyart.* Mr. l'abbé Proyart, ancien ſous-principal du college de Louis-le Grand, membre de trois académies aſſez connues, a fait d'abord l'hiſtoire de l'écolier vertueux, ouvrage édifiant, qui a été très-accueilli du public chrétien, je veux dire de ce petit nombre de citoyens privilégiés, qui n'ont point en-

ſont point des égarements de la raiſon, dont les taches ne terniront jamais la gloire!

Et toi ſur-tout, ingénieux auteur,
Docte le Beau, dont le ſtyle enchanteur,
Sans déroger aux regles de l'hiſtoire,
T'aſſure un rang illuſtre au temple de Mémoire;
Imitateur ſçavant, dont le noble pinceau
Sçait rendre intéreſſant juſqu'au moindre tableau!
Viens, que nous couronnions ta lyre
Des lauriers moiſſonnés au poétique empire.
Tu ſçais embellir tes talents
Par ton aimable modeſtie;
Plus ils te ſont indifférents,
Et moins Apollon les oublie.

Venez à votre tour, vous tous dont l'objet principal eſt l'éloquence; vous qui devez votre célébrité à vos talents oratoires. Cicéron ſe préſenta avec confiance; & quel orateur aurait oſé paraître à ce tribunal, ſi celui-ci avait paru timide? On examina ſcrupuleuſement ſes ouvrages, qui parurent tous autant de chefs-d'œuvre. Cependant il ne fut pas tout-à-fait exempt de reproches. Un peu, & même beaucoup de partialité regne dans preſque tous ſes plaidoyers; mais la circonſtance l'excuſait. Il avait paru à quelques judicieux cenſeurs un peu verbeux; mais il prouva que, s'il l'avoit été moins, ſes diſcours auraient manqué ou de grace ou de pathétique, & il ſe juſtifia ſi bien de ce repro-

core ſecoué le joug de la raiſon; il a fait depuis l'hiſtoire du Loango & la vie du grand Dauphin, pere de notre roi; ſon ſtyle pur & gracieux releve par-tout le mérite de ſon ſujet.

che, qu'il fit donner des éloges, même à ſes défauts. Les juges demeurerent quelque temps immobiles & comme ſuſpendus par l'enthouſiaſme ! Voilà ce que c'eſt que d'être bon avocat ! Et qu'on s'étonne, après cela, qu'à l'audience un bon orateur captive & entraîne les ſuffrages de l'auditoire ; d'où dépend le ſuccès de ſa cauſe. Une vanité exceſſive fut le principal défaut dont Cicéron eut à ſe laver ; il le fit & le fit encore bien. Ses ouvrages étaient ſouvent entrecoupés de morceaux qui annonçaient ſa modeſtie ; ſi cette humilité raffinée n'était pas ſincere, elle n'en produiſait pas moins l'effet qu'on devait en attendre. D'ailleurs, quel homme à grands talents n'a pas une haute idée de lui-même ? Il y en a très-peu.

Où donc eſt l'orateur d'Athenes ?
Dirent les députés ? & pourquoi Démoſthenes
Semble-t-il fuir à notre aſpect ?
L'orateur arriva, comme ils parlaient encore :
Sans doute qu'à vos yeux notre éloge eſt ſuſpect !
Penſez-vous que votre art ſoit choſe qu'on ignore ?
Allez, nous en ſçavons aſſez
Pour condamner dans vos ouvrages
Les ſottiſes & les outrages,
Dont à bon droit nous ſommes offenſés.
Oui, vous avez raiſon de croire
Que maint ſarcaſme, à notre jugement,
Ternit l'éclat de votre gloire.
Nous ſçavons que, comme un torrent,
Votre fougueuſe & rapide éloquence
Entraîne les eſprits dans votre ſentiment.

Oui, diſait l'auditoire, il nous faut maintenant
Voir, ſentir, agir autrement ;
C'eſt Démoſthenes qui le penſe.
Votre ſtyle eſt mâle & nerveux ;
De vos raiſonnements j'admire la juſteſſe,
De vos comparaiſons la grace & la nobleſſe ;
Mais ces termes injurieux,
Et ces réprimandes groſſieres,
Dont vous chargez vos adverſaires ;
Tous vos lourds ſobriquets peuvent-ils à nos yeux
Etre des fautes pardonnables ?
Allez, homme vindicatif,
Groſſir le nombre des coupables ;
Les diſcours, dont l'auteur eſt ſincere & naïf,
N'en ſont ſouvent que plus inexcuſables.

Démoſthenes ne s'attendoit gueres à cette ſentence. Son antagoniſte Echine eut le même ſort ; & l'on envoya par la même occaſion aux Petites-Maiſons une colonie entiere d'orateurs célebres, qui ſatisfaiſaient dans leurs diſcours leur animoſité particuliere par des termes offenſants, qui n'avaient aucun rapport à leur theſe, & par des ſarcaſmes lancés hors de propos. Combien de parlements perdirent leurs plus célebres avocats ! Combien de prédicateurs mêmes furent enregiſtrés dans le nombre des foux ! Ceux, dont le ſtyle trop brillant déshonore la dignité des temples, ceux qui profitent de la liberté de leurs fonctions pour inſulter leurs ennemis, ceux qui s'étudient à peindre les paſſions pour les rendre moins rebutantes qu'elles ne ſont ; que ſçais-je ? une multitude innombrable d'orateurs de tous les

genres. L'inimitable d'Aguesseau fut excepté de cette foule insensée ; & il fut regardé comme le plus sage de tous les orateurs ; Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Elisée, Terrasson, Cochin, Patru, Cavillier, & plusieurs autres reçurent la palme destinée aux hommes sensés ; le reste prit le chemin des Petites-Maisons.

Vous y futes, Linguet, dont le ..... salaire
Fut un exil infortuné !
Trop séduisant pour ne pas plaire,
Et trop méchant pour être aimé
Vous y futes, brillant abbé,
Aux grands théatres destiné,
Poulle enchanteur, par la gloire animé,
Sérile ornement de la chaire
Laneuville, Fléchier, charmans prédicateurs,
Qui captivez l'esprit, sans réformer les mœurs !
Et toi, joyeux mortel, arlequin de l'église,
André, qui, pour toucher les cœurs,
En face des autels faisait mainte sottise
Digne des plus fameux farceurs !
Vous y futes enfin, célebres personnages,
Qui, pérorant vos nombreux auditeurs,
Vous embarrassiez peu de les rendre plus sages !
Il me faudrait des registres trop longs
Pour rapporter ici vos noms.

L'éloquent, le sensible Gerbier, toujours si compatissant (1) aux malheurs de ses semblables, v[illegible]

(1) *Si compatissant.* Le caractere dominant de ce avocat célebre, est l'humanité & la compassion.

partir cette troupe condamnée, ſans cependant être touché de ſon ſort. Il ſe voyait avec certitude à l'abri des reproches que méritaient tous ces criminels; & comment n'aurait-il pas été plus ſenſible à ſa propre gloire, qu'à des maux étrangers, qu'il voyait irréparables?

Notre trio de juges allait ſe rendre dans la région des poëtes, la plus nombreuſe & la plus coupable de toutes, par conſéquent la plus embarraſſante, la plus difficile à juger. Un des aſſiſtants ſuſpendit leur courſe, en leur diſant: Avant d'aller plus loin, Meſſieurs, donnez-vous la peine de détourner vos pas à un quart de lieue d'ici; là-bas, dans ces bois touffus, ſur le penchant de cette colline, habite depuis quelque temps un jeune homme, qui s'adonne à tous les genres de la littérature, & particuliérement à la verſification burleſque & plaiſante. Sa maniere de vivre eſt extraordinaire; ſeul, retiré dans une grotte paiſible, il y coule des jours, que nous ne croyons pas heureux; entouré de livres & de papiers, il ſe plaint ſouvent très-amérement à cette muette compagnie; tantôt il rit à gorge déployée, tantôt il pleure à chaudes larmes; aſſurément, ſi cet homme-là n'eſt pas fou, nous ne ſçavons quel habitant de cette contrée ſera avec raiſon taxé d'extravagance. Tous ceux qui le connaiſſent, le

---

évite également ces ſarcaſmes amers, qui n'ont point de rapport à la cauſe, & qui prouvent une envie extrême de déchirer ſes adverſaires à tort & à travers, & ces reproches odieux, quoique fondés, qui portent à la réputation d'autrui des coups dont les traces ſubſiſtent long-temps.

regardent déja comme une victime dévouée à votre condamnation.

Marchons vers ſa grotte, dirent les ſénateurs; probablement ce ſolitaire eſt un véritable fou ; & j'ai peine à croire que, d'une façon comme d'une autre, nous puiſſions faire une corvée.

Fin du ſecond Chant.

CHANT III.

e perſonnage, qui ne s'attendait pas à cette
e, était aſſis près d'un bureau, ayant ſous
eux trois ou quatre manuſcrits, qui n'étaient
auchés. Quand on lui annonça les commiſ-
s du ſacré vallon, dont il avait déjà beau-
entendu parler, il ne ſe troubla point, mais
alua, en leur diſant : j'ignore quel motif vous
ne chez moi, mais j'oſe me flatter que vous
ſortirez pas mécontents de ma perſonne. Les
miſſaires diſaient entre eux : cette préſomption
la maladie des auteurs. Voyons, lui deman-
nt-ils ; dites-nous en peu de mots le ſujet
larmes & des éclats de rire qui vous échap-
t alternativement ; apprenez-nous votre nom
le genre de vos occupations.

Meſſieurs, leur repliqua l'hermite,
Vous allez être ſatisfaits ;
Vous paraiſſez gens de mérite ;
J'eſpere tout de vos bienfaits.
Mais, pour cauſer plus à notre aiſe,
Daignez vous aſſeoir un moment ;
Je n'ai qu'un grabat, qu'une chaiſe ;
C'eſt là tout mon ameublement ;
Partagez-les également.

ous voyez bien qu'on a raiſon de dire
Que ceux qui ſe mêlent d'écrire
arement de Plutus obtiennent l'amitié.

C'eſt leur ouvrage qu'on admire;
Pour leur perſonne, elle n'inſpire
Que la pitié (1).

J'ai parcouru, quoique je ſois jeune encore, preſque tous les royaumes de l'Europe; j'ai été de preſque tous les états. J'ai compoſé à 18 ans un ouvrage burleſque, ſur lequel je fondais l'eſpoir de ma réputation, & en conſéquence celui de ma fortune. Il n'a pas eu le ſuccès que j'en attendais. Aucun libraire n'a voulu s'en charger; j'étais trop pauvre pour l'imprimer à mes frais. Meſſieurs les imprimeurs en dédaignaient la lecture, parce qu'ils jugeaient d'avance de mon mérite par mon habit. Ma jeuneſſe pouvait bien auſſi les effrayer. Au reſte, découragé par ce mauvais ſuccès, je quittai la France, où j'avais puiſé toutes les connaiſſances relatives à mon goût pour les belles-lettres. Comme je m'étais imaginé fauſſement que mon nom pouvait être préjudiciable à ma réputation, j'en pris un autre chez l'étranger; &, par-tout où j'allais, je prenais un nouveau nom, analogue à la langue du pays. — Mes amis, dit tout bas un des trois commiſſaires, cet homme-ci eſt effectivement un peu fou; &,

(2) *Que la pitié.* M. de La Fontaine a parfaitement exprimé la ſituation la plus ordinaire des poëtes, & même des auteurs en général.

Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre.

Mais il rend enſuite juſtice à leur mérite; il eſt certain qu'à égalité de fortune, il vaut mieux être un homme d'eſprit qu'un ſot.

dites moi, mon cher, quelle eſt votre patrie? — *Ubi bene, ibi patria.* — Mes amis, cet homme-ci n'eſt pas ſi fou que je le penſais; mais où êtes vous né? — A Rome; j'en ſuis ſorti à 13 ans pour venir étudier à Paris. — Et quel nom prites vous dans cette capitale de France? — On m'y appellait M. de Sainte-Ecréviſſe. — Ce nom là eſt original. — En Angleterre, je pris le nom de Sir Charle Mirliton; en Pologne, celui de Mirmidoniski; en Eſpagne, où je fus plus longtemps qu'ailleurs, je pris un nom un peu prolixe pour me conformer aux uſages; j'y compoſai quelques ouvrages didactiques, que j'intitulai ſous ce nom; je m'y nommais Don Alvarès-Lopingoz di Lapinara y de' loz Hecatombardos; la premiere fois que mon libraire me vit: effectivement, me dit-il, Monſieur Alvarès-Lopingoz di Lapinara y de' loz Hecatombardos, ſi vos ancêtres vous ont laiſſé le nom que vous portez, ils vous ont laiſſé un grand nom. — Et en Allemagne? — Oh! pour celui-là, vous ne pourriez jamais le prononcer; — n'importe; dites toujours. — Je m'appellais Jacques Roch Luc Barthélemi Yenerſt de Kahëertpwzuck-Thun-Thir-Thahërk, & il fallait, en me nommant, aſpirer toutes les *h*, ſans quoi il ne fallait pas eſpérer de réponſe. — Mes amis, il faut avouer que cet homme-ci eſt fou. — Mon véritable nom eſt Gobnichelli (1) della Tracaſſana; c'eſt à la fa-

(1) *Gobnichelli.* Le préjugé eſt ſi grand en fait de muſique, qu'un mauvais auteur de Flandres s'étant avisé de ſe donner au fond du Rouſſillon pour un des

veur de ce nom Italien que j'ai donné au public en France un tas de mauvais morceaux de muſique, qui eurent un ſuccès qu'ils ne méritaient pas. Je connaiſſais beaucoup de Français, excellents muſiciens, dont les productions lyriques n'étaient point du tout eſtimées; comme ils s'en plaignaient à moi, je leur diſais: cela n'eſt pas étonnant; votre nom eſt Français, terminez-le en *i* ou en *a*, & vos pieces réuſſiront; effectivement ils le firent; celui qui s'appellait M. Michaud, fut admiré de tous les amateurs ſous le nom du Signor Michaudini; &, tel qui ſe nommait M. Dubois, ſe ſçut très-bon gré de s'être donné pour M. Duboiſſiana. Ce n'était auſſi que lorſqu'il était queſtion de muſique que je quittais le nom de M. de St. Ecréviſſe; dès qu'il s'agiſſait de publier un air nouveau, je prenais mon véritable nom, & je compoſais même les paroles, que je chantais fort mal, il eſt vrai, mais toujours avec des applaudiſſements, que ſuivaient les largeſſes des auditeurs, quoique j'affectaſſe un mauvais accent, pour en impoſer avec plus de ſuccès. — Mes amis, cet homme-ci n'eſt pas tout-à-fait ſi fou qu'on le penſe; il entend ſes intérêts; &, dites nous un peu en maniere d'Italien franciſé une de vos chanſons. — Volontiers; en voici une qui n'eſt pas longue.

---

meilleurs acteurs de l'opéra, fut généralement applaudi; &, quand l'acteur véritable vint quelque temps après chanter ſur le théatre de Perpignan, on le ſiffla horriblement; & il eut beau proteſter contre l'erreur publique, on ne voulut jamais croire que c'était là le célebre acteur, qui faiſait tant de bruit.

AIR *nouveau.*

Avant le lever de l'auroure,
Je penſe à ma chermante Eloure;
Elle ne connait pas encoure
Juſqu'où va l'excès de mes fux;
C'eſt en vain que d'Eléonoure
Je mépriſe les tendres vux;
Je ne ſoupire qué pour Floure;
Ses procédés ſont odiux;
A pine elle jette les yux
Sur l'amant le plus malhurux,
Ah ! la pécoure !
Ah ! la pécoure !
C'eſt donc en vain qué jé l'adoure;
Hélas ! qué mes maux ſont affrux !
Ah ! la pécoure !
Ah ! la pécoure !

Eh bien, Meſſieurs; ne trouvez-vous pas, com-
: moi, cette chanſon fort platte & fort ridi-
e? Il eſt vrai; elle ne renferme que les choſes
plus communes; elle eſt conçue dans le plus
uvais goût. Eh bien, croiriez-vous qu'elle eut
s de ſuccès, grace à mon nom, que pluſieurs
ettes charmantes, pleines d'eſprit & de déli-
:eſſe, compoſées par des Français ? Des af-

:la eſt aiſé à voir, diſaient quelques connaiſſeurs
biles à la mode du pays, il n'a point ce ton de
ix enchanteur, ce goût perfectionné que nous avons
marqué dans l'acteur qui l'a précédé.

faires d'intérêt m'obligerent, après ſept ans de voyage, de retourner en France ; je me ſouvins alors de mes anciens ſtratagemes d'auteur ; & je me promis bien d'étudier le goût de la nation, afin de travailler dans le genre le plus accrédité ; j'avais toujours avec moi mon cher petit ouvrage burleſque, qui, ſelon moi, méritait un autre ſort que l'oubli ; mais je diſais : peut-être que, lorſque d'autres colifichets m'auront fait connaître, je donnerai aiſément au public cet eſſai de ma muſe. — Mais, dites-nous un peu quelque choſe de ce petit poëme qui vous tient tant au cœur. — Volontiers, Meſſieurs ; certes, il ne fut jamais une occaſion plus favorable d'éclaircir mes doutes ſur la bonté de mes productions. A qui pourrai-je mieux m'adreſſer qu'aux juges ſuprêmes de la littérature ? Mais, avant d'entendre une partie de mon poëme, daignez écouter la lecture d'un manuſcrit que j'ai commencé, & dont j'eſpere plus de ſuccès que de mon coup d'eſſai. Ce manuſcrit contient une comédie, une tragédie, un opéra & un drame. Je ne vous lirai que le commencement de chacune de ces pieces ; elles ne ſont encore qu'ébauchées ; mais d'après cet échantillon vous pourrez juger du reſte. La comédie a pour ſujet *les amours de Borée* — Les amours de Borée ? — Oui, Meſſieurs ; Borée devient amoureux d'une actrice ; comme elle réſiſte à ſes tendres feux, il ſoupire tout du long de la piece ; & chacun de ſes ſoupirs abat des maiſons, renverſe des chênes, & fait un vacarme effroyable. — Oh ! oh ! diſpenſez-nous de la lecture d'une piece ſi bruyante ; nous n'aimons pas les

ſoupirs

ſoupirs de Borée, quelques tendres qu'ils ſoient: paſſe encore pour ceux de Zéphyre; mais... mais... y penſez-vous? Les ſoupirs de Borée! Mes amis, cet homme l'a eſt fou; c'eſt une choſe décidée. — Cette comédie ſera bonne à jouer chez Audinot; il y faut du nouveau, de l'extraordinaire; combien de farces y ont été applaudies, qui ne valaient pas celle-ci! Pour ma tragédie, elle ſera dans le goût de celles qui paraiſſent à préſent; c'eſt-à-dire qu'il n'y aura rien de tragique, ni de bien intéreſſant. Encore vaudra-t-elle mieux que la plupart des pieces qui viennent de paraître ſous le titre de *Théâtre de campagne*, par l'auteur des proverbes (1). Rien au monde n'eſt ſi plat, ſi ordinaire, ſi trivial, ſi ennuyeux; mais elles n'ennuyent preſque perſonne. Le ſujet de ma piece eſt un *picnic* où les acteurs, qui comptaient ſe raſſembler pour faire bonne chere, ſont fruſtrés de leurs eſpérances bachiques & gloutonnes. D'abord ils ſont tous gens de qualité; on n'y voit pas ſeulement le demi-quart d'un roturier; le baron & le chevalier entrent ſur la ſcene,

(1) *Des proverbes.* Il eſt ſurprenant que l'auteur des proverbes dramatiques n'ait pas prévu que le public judicieux ferait peu de cas de ſon Théatre de campagne. Cet ouvrage n'a pas, à beaucoup près, l'intérêt de ſes proverbes; &, les proverbes mêmes n'ont pas tout le mérite d'un bon ouvrage. Cependant il faut convenir que ces petites pieces ne manquent ni de légéreté, ni d'eſprit. Ce qui les rend ſur-tout recommandables aux yeux des lecteurs, c'eſt un naturel, dont peu de pieces approchent.

& ſe confient leurs inclinations de la maniere du monde la plus pathétique.

LE BARON.

Il eſt vrai, chevalier ; j'adore la princeſſe.

LE CHEVALIER, *gravement.*

Et moi, baron, la vicomteſſe.

LE BARON.

Mais puis-je, en l'adorant, compter ſur ſa vertu ?

LE CHEVALIER, *avec enthouſiaſme.*

Que dis-tu, cher baron ? cher baron, que dis-tu ?
Ah ! bannis ces ſoupçons qui déchirent ton ame ;
Et reſpecte, baron, cet objet de ta flamme.
Si le plaiſir d'aimer eſt une volupté....

LE BARON, *tranſporté.*

Ah ! chevalier !... ſi c'en eſt une !
Je lui ſacrifierais mon rang & ma fortune !

LE CHEVALIER.

Cher baron, jouis-en avec tranquillité ;
Goûte en paix, cher baron, cette félicité.
Cher baron, je connais ta charmante princeſſe ;
Elle eſt digne, baron, de toute ta tendreſſe.

LE BARON.

Mais... que vois-je ? ah ! grand Dieu ! le comte & la ducheſſe !
Le duc & le marquis ! quel eſt de leur triſteſſe
Le ſujet ſi ſubit ?

LE DUC, *en pleurant.*

Ah ! mon cher chevalier !

LE COMTE, *en pleurant.*

A baron

LE MARQUIS, *en pleurant.*

Ah ! ducheſſe !

LA DUCHESSE, *en pleurant.*

Ah ! marquis ! je ſuccombe !
Ah ! comte ! ah ! duc ! ah ! ciel ! ſoutenez-moi ; .. je tombe !

LE BARON, *interdit.*

Quel malheur....

LA DUCHESSE.

Les cruels l'ont mangé tout entier !

Mais dans ce début, diſent les juges, l'on n'apperçoit aucun rapport avec ce qui va ſuivre. — Eh ! c'eſt préciſément là le mérite de la piece ; on ne s'attend pas à ce qui va arriver ; on ne ſçait pas encore de quoi il s'agit ; le ſujet change ; cela coupe le fil de la converſation ; c'eſt ce qui fait un coup de théatre. — Mes amis, ſi cet homme là n'eſt pas fou, je ne m'y connais pas. — Ecoutez encore quelque choſe ; quand la ducheſſe dit *qu'ils l'ont mangé tout entier*, le baron reprend, & dit :

Mangé quoi ?

LA DUCHESSE.

Les maraudes ! ... que dira la princeſſe ? ... Hélas ! ils devaient bien m'en laiſſer un quartier !

LE BARON.

Ducheſſe, expliquez-vous ; expliquez-vous, ducheſſe.

LE MARQUIS, *au baron.*

Ecoutez-moi, baron ; je vais vous mettre au fait ;
De ce prompt déſeſpoir apprenez le ſujet.
Vous ſçavez, cher baron, que chez la commandante
Nous devions déjeûner avec la gouvernante ;
De la ſocieté tel était le projet ;
Et la brigadiere en était.
Faut-il, baron, faut-il que cette douce attente
(Vous fremiſſez déjà d'horreur & d'épouvante)
Soit trompée ! ah ! baron ! jugez de la douleur,
Cher baron, de notre aſſemblée !
Un énorme pâté, dont l'aſpect enchanteur,
Le merveilleux fumet, l'incomparable odeur
Faiſait tout eſpérer à notre ame charmée,
D'avance adouciſſait nos peines, nos chagrins ;
On apprend tout-à-coup qu'à des bénédictins
De deux monaſteres voiſins
Cette piece était réſervée ;
Et que les drôles l'ont mangée !
Ah ! baron !... *Il pleure.*

LE BARON, *pleurant.*

Tu le vois, cher marquis ; je frémis,
Je pleure à ce récit ; marquis ! pauvre marquis !
Ce cher pâté n'eſt plus ! affreuſe deſtinée !...
Ils l'ont mangé ; marquis !.... Saint Benoît, tes enfants (1)
Seront donc toujours des gourmands !

(1) *Tes enfants ;* il ſemble que l'auteur prenne à tâche de railler les bénédictins. Il eſt vrai que ce

Jugez, Meſſieurs, par ce morceau, du reſte de la piece. — Mais votre tragédie repréſente donc l'aſſemblée de la nobleſſe? On n'y voit que marquis, ducs, chevaliers, brigadieres & commandantes. — Eh! Meſſieurs; l'auteur du *Théatre de campagne* n'en a point fait d'autres; à chaque inſtant on voit paraître des comtes, des gouverneurs, des chevaliers & des colonels, comme ſi les gens d'une claſſe ſubalterne n'étaient point capables d'intéreſſer autant les lecteurs par leurs actions, que les gens titrés; comme ſi les paſſions des ſimples bourgeois n'avaient pas autant d'activité que celles des gentilshommes! — Mes amis, cet homme n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi fou que nous le penſions; & votre opéra? — Il mérite votre attention plus que tout le reſte. Je l'intitule: *Les Dormeurs*; ce ſont des gens qui font leur principal métier de dormir; une jeune dame paraît ſur le théatre, & chante:

---

qu'il en dit, n'eſt que ce que tout le monde en dit; des plaiſanteries, qui n'attaquent ni les mœurs ni la religion d'une ſociété d'hommes, ne doivent point être regardées comme une choſe grave ou eſſentielle. Tel, qui s'en formaliſerait, prouverait qu'il les mérite ou qu'il eſt un ſot. Ce qui m'étonne, c'eſt que je ſçais de bonne part que l'auteur a pour amis des moines de toutes les eſpeces; il eſt vrai qu'il choiſit parmi eux des gens à talents; il s'en trouve donc dans les cloîtres comme ailleurs. Les bénédictins, à qui il en veut ſur-tout, ſont ceux là mêmes chez leſquels il s'eſt choiſi une petite ſociété monaſtique, avec laquelle il avoue qu'il a ſouvent goûté les plaiſirs de la littérature. Tout le monde ne ſe reſſemble pas dans un ordre; le plus grand nombre eſt toujours le moindre en mérite. Mais l'incapacité de ceux-ci ne doit point retomber ſur les autres.

AIR *nouveau Andantino.*

Dormons, dormons la nuit entiere ;
Fermez, fermez-vous ma paupiere !

On a bien fait, dirent les juges, des opéras, où les ſpectateurs s'endorment tout du long de la piece ; mais on n'en a point fait, où les acteurs jouaient le rôle des ſpectateurs, le ſujet eſt nouveau.

Notez, Meſſieurs, que cette jeune dame, autrefois maltraitée du ſort, a pris le parti de dormir, pour oublier toutes ſes peines ; contente de ſa deſtinée actuelle, elle ſe félicite de ſon inclination pour le ſommeil ; elle continue :

Allegretto.

Dormir eſt le ſouverain bien ;
Qui dort, ne s'afflige de rien.

LE CHŒUR DES NEUF MUSES.

Preſto.

De rien,
De rien ;
Je le crois bien.

Eh ! reprirent les auditeurs, à quel propos les Muſes ſe trouvent-elles là ? — Je n'en ſçais rien du tout ; mais c'eſt la mode ; il faut que les Naïades, les Nymphes & toutes les divinités arrivent là on ne ſçait ni pourquoi ni par-où ; elles ſont preſque toujours tombées des nues. Après cela, vient un homme, que poſſede la ſoif de

l'or, & qui, paſſant toutes les nuits à chercher la pierre philoſophale, éprouve dans les moments où il veut ſe livrer au ſommeil, des inſomnies épouvantables. Comme tous ſes travaux, loin de le rendre plus riche, ont épuiſé ſes finances, il veut enfin quitter cette frénéſie de l'avarice, &, tourmenté par ſes inſomnies, il cherche les moyens de pouvoir goûter tranquillement quelques heures de repos ; le chymiſte avance, & chante d'un ton paſſionné.

Gratioſo.

Laſſé d'un travail ſuperflu,
Je veux enfin couler des jours tranquilles ;
Après tant de ſoins inutiles,
Sommeil, j'implore ta vertu !
Que ne puis-je, cherchant les plus ſombres aſyles ;
Réparer dans tes bras le temps que j'ai perdu !

LE CHŒUR DES MUSES.

Forte.

Que j'ai perdu,
Que j'ai perdu ;
Tantitantarelututu.

LA JEUNE DAME.

Dormons, dormons la nuit entiere ;
Fermez, fermez-vous ma paupiere.

LE CHYMISTE.

Piano.

Vous qui, dans les bras de Morphée,
Goûtez le ſolide bonheur ;
Qui que vous ſoyez, reine ou fée,

Daignez tranquilliſer mon cœur.
Guériſſez-moi de l'affreuſe inſomnie
Qui trouble, hélas ! le repos de ma vie.

LE CHŒUR DES MUSES.

Andante.

Qui trouble, hélas !
Hélas !
Hélas !

Preſto.

Pere Colas,
Pere Colas ;

Andante.

Qui trouble, hélas !
Le repos de ſa vie,
ie, ie, ie, ie, ie, ie ;
De ſa vie,
ie, ie, ie, ie ;
Le repos de ſa vie.

Mes amis, n'en doutons plus, cet homme eſt fou dans toute la force du terme. — Tout-à-coup, Meſſieurs, il vient ſur la ſcene un oreiller (1). — Un oreiller ? allons ; il eſt fou. — Oui, Meſſieurs, un oreiller, qui eſt ſuivi de deux autres acteurs, un rideau, & un lit de plume. Ils chantent d'abord en trio ce qui ſuit.

(1) *Un oreiller.* On s'étonne de voir ſur la ſcene un acteur inanimé qui ne dit que ce qu'on lui fait dire ; on trouvera cela moins étonnant, ſi on fait attention à ce qui ſe paſſe ſur beaucoup de nos théatres de province.

Larghetto.

Mortels, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que nous avons chez vous de amis à foiſon;
De nos talents faites toujours uſage :
Nous ſommes du bonheur les charmants attributs;
Nous donnons le repos à vos individus;
Peut-on nous diſputer ce célebre avantage?
Mortels, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que nous avons chez vous des amis à foiſon.

LE CHŒUR DES MUSES.

Forte.

Des amis à foiſon,
Dondaine, dondon;
A foiſon,
A foiſon,
La faridondaine, la faridondon.

Ces vers là, Meſſieurs, ne ſont-ils pas ſuperbes, à quelques chevilles près? Si c'était un autre ouvrage, je les aurais limés, ſoignés, travaillés avec plus de ſoin; mais un opéra ſans cheville! cela n'aurait ni grace, ni bienſéance. — Mes amis, cet homme-là a une certaine raiſon. — Ecoutez maintenant chacun de mes trois nouveaux acteurs s'exprimer en particulier.

LE RIDEAU.

Adagio.

Triſte jour, va régner ſur un autre hémiſphere!
Entends la voix de ton auteur;
L'amant, pour goûter le bonheur,
N'a pas beſoin de ta lumiere!

LA JEUNE DAME & LE CHYMISTE *répetent.*

N'a pas beſoin de ta lumiere !

Et remarquez, s'il vous plaît, qu'à ce mot : *Entends la voix*, il y a une tenue qui dure dix-ſept minutes, & ſe termine par un point d'orgue des mieux conditionnés ; & qu'à ce vers : *N'a pas beſoin de ta lumiere*, il y a une roulade au mot *beſoin*, qui eſt de ſi longue haleine, que l'acteur qui aurait la meilleure poitrine du monde, ſerait obligé de s'arrêter pour reprendre ſa reſpiration, au moins trente-neuf fois. Au mot *lumiere*, c'eſt une cadence levée, qui ſe ſoutient trois bons quarts-d'heure. — Mais les cadences ne ſont jamais ſi longues ; cela eſt de mauvais goût. — Oui ; mais ſongez donc que pendant ce temps-là les actrices font des mines à leurs bons amis, les violons étudient ce qu'ils auront à jouer, le parterre crache, rie, cauſe, ſe mouche & prend du tabac ; d'ailleurs, il arrive auſſi qu'au grand opéra, les cadences ſont de très-longue durée ; un chanteur dans les chœurs en fait une fort longue ; un ſecond en commence une autre, dès que la premiere eſt finie, & ainſi de ſuite ; de façon que l'oreille des aſſiſtants eſt délicieuſement flattée par toutes ces cadences qui ſe ſuccedent ſans fin & ſans relâche. Le rideau continue ;

Pianiſſimo.

Des plaiſirs qu'on goûte à Cythere
Je ſuis le paiſible témoin ;
C'eſt par mon ſecourable ſoin

Que, dans les bras de ſa bergere,
On goûte des moments heureux;
Ma main, d'un voile ténébreux,
Couvre le myſtere amoureux;
myſtere amoureux, ou l'amoureux myſtere.

LE CHŒUR DES MUSES.

Larghetto.

Mys, mys, mys, tere, tere, tere;
Tra dé ri dé ra, lon la lan lere;
L'amoureux mys, mys, myſtere,
Tra dé ri dé ra, lon la lan la.

L'OREILLER.

Amoroſo.

Autour des appas d'une belle,
Je forme ſouvent un berceau
Que l'Amour couvre de ſon aîle.
De mainte & mainte Demoiſelle,
tête auſſi, pour moi, n'eſt pas un lourd fardeau;
C'eſt une tête ſans cervelle.

LE CHŒUR DES MUSES.

Preſtiſſimo.

Oui, ſans cervelle,
Oui, ſans cervelle;
O gué lon là, Jean de Nivelle.
Oui, ſans cervelle,
Oui, ſans cervelle.

LE LIT DE PLUME.

Lento.

Du ſaint corps d'un dévot le myſtique volume

Charge ma gémiſſante plume
De ſa molle rotondité ;
Je porte d'un épais chanoine
L'orgueilleuſe capacité,
Et je ſoutiens d'un bon gros moine
La peſante inutilité.

LE CHŒUR DES MUSES.

Allegro.

Il faut à ce peuple hébété (1),
Pour prix de ſon oiſiveté,

(1) *Hébété.* Cette plaiſanterie ne s'étend ſûrement que ſur une certaine claſſe d'hommes, diſtingués par leur ineptie dans la claſſe générale des eccléſiaſtiques fainéants. Boileau a peint la molleſſe d'un prélat, & perſonne ne s'en eſt formaliſé. Il particularisait cependant ſes deſcriptions ſatyriques, & ſes excuſes ne diminuent rien de la malignité de ſes vers. J'aime mieux ridiculiſer un moine qu'un prélat. Cette derniere ſorte de gens eſt plus reſpectable & plus utile. Les défauts d'un homme en place ſont faits pour être paſſés ſous ſilence ; au lieu que les défauts des moines ſont expoſés par leur nature même aux railleries de tout le monde. Leurs confreres s'en moquent eux-mêmes. D'ailleurs, il y a beaucoup plus de prélats vraiment eſtimables que de moines. Je pourrais en citer pluſieurs dont la naiſſance diſtinguée & le rang qu'ils occupent n'augmente point du tout l'amour-propre, qui, par leur modeſtie & leur bienfaiſance, ſe font encore plus mériter que reſpecter dans les lieux ſoumis à leur domination ſpirituelle ; j'en pourrais citer même plus qu'on ne penſe ; mais je citerais avec vérité très-peu d'abbayes qui méritent le même genre de gloire ; j'en citerais pourtant quelques-unes ; mais au grand étonnement des connaiſſeurs.

Prodiguer la paille & l'avoine;

Preſto.

L'avoine,
L'avoine,
L'avoine,
A ces amis de Saint-Antoine;
Tron, tron, tron, tire liti toine;
L'avoine,
L'avoine,
L'avoine,
Tron, tron, tron; tirelititoine,
Prodiguer la paille & l'avoine.

Mais, interrompirent les aſſiſtants; voilà beaucoup de refreins dignes de Nicolet; il n'y a rien de vraiſemblable dans tout cela. — Eh! Meſſieurs; vous ne ſçavez donc pas que l'opéra n'admet que fort peu de choſes vraiſemblables; tout doit y ſurpaſſer l'imagination; c'eſt un preſtige continuel, un enchantement qui ne s'accorde pas même avec les plus ſimples probabilités. Croyez-vous, par exemple, que, dans l'opéra comique de *la Belle Arſenne*, que l'on nommerait en Italie *opéra bouffon*, il n'y ait rien d'extravagant & d'outré? Eſt-il naturel que la préſomptueuſe Arſenne diſe *qu'elle marchera ſur le tonnerre?* Quelque fierté qu'on ſuppoſe à cette femme hautaine, dont la vanité peut embrouiller le cerveau, elle ne doit pas porter ſon caractere altier juſques-là; les licences de la fable & le goût de la chevalerie n'excuſent point du tout l'envie qu'elle a de prendre le tonnerre pour marche-pied; ne pouvait-on pas ſoutenir

auſſi bien le caractere impérieux de cette fiere héroïne, ſans la faire voyager avec la foudre & les éclairs ? C'eſt une idée qu'excuſe ſeule l'envie que le muſicien a eue de varier l'expreſſion du chant, & de faire des roulades à propos. Aſſurément le tonnerre eſt un mauvais parquet, & j'entends toujours, avec répugnance, dire qu'on marchera là-deſſus ; cela n'eſt ni beau, ni naturel. — Mes amis, cet homma-là ne déraiſonne pas encore tout-à-fait. —

LE CHYMISTE.

Dolce.

Daignez, Nymphe des cieux, daignez me ſatisfaire.

LA JEUNE DAME.

Dormir eſt le ſouverain bien.

LE CHYMISTE.

Pour en jouir, que faut-il faire ?
Je n'en ſçais rien,
Je n'en ſçais rien.

LA JEUNE DAME.

Moderato.

Voici la route la plus ſûre
Pour obtenir ce que vous deſirez ;
Des romans de Prévôt ſoutenez la lecture ;
Vous dormirez, je vous le jure ;
Vous dormirez.

LE CHŒUR DES MUSES.

Larghetto.

Vous dormirez, j'en ſuis bien ſûre,

Flon, flon, flon, turelure;
Bien ſûre,
Bien ſûre,
Bien ſûre,
Tan ti tan ture lurelure.

LA JEUNE DAME.

Si la belle littérature
Sur votre eſtime a des droits aſſurés,
Abonnez-vous pour le Mercure;
Vous dormirez, je vous le jure;
Vous dormirez.

LE CHŒUR DES MUSES.

Vous dormirez, j'en ſuis bien ſûre,
Tan ti tan ture lure lure;
Vous dormirez.

LA JEUNE DAME.

Si d'une agréable peinture
Les traits ſont par vous admirés,
Liſez Gomez, liſez l'abbé de Pure,
Vous dormirez, je vous le jure,
Vous dormirez.

LE CHŒUR DES MUSES.

Tan ti tan ture lure lure;
Vous dormirez, j'en ſuis bien ſûre;
Tan ti tan ture lure lure.

Comment donc! s'écrierent les commiſſaires, cela eſt merveilleux! — Vous vous moquez de moi, Meſſieurs; mais, ſi vous voyiez jouer cette piece au théatre, vous la trouveriez charmante.

La décoration, les illuminations, l'extérieur & les habits des acteurs, la multitude brillante des ſpectateurs, & ſur-tout la muſique des inſtruments vous enchanteraient — Et votre drame? dites-nous en quelque choſe. — Il n'eſt point encore commencé; d'ailleurs je me ferais un ſcrupule de vous lire un drame; il y a eu ſur ce genre de littérature tant de diſputes, tant de diſſertations, tant de ſentiments pour & contre, que je voudrais, avant d'en haſarder la lecture devant vous, ſçavoir ſi vous l'approuvez, ou non, & s'il faut condamner l'opinion de ſes partiſans. — Cette fameuſe queſtion a été agitée ſur le Parnaſſe par des poëtes qui pluſieurs fois avaient chauſſé le cothurne avec honneur, & que leurs talents pour le théatre rendaient recommandables; dites nous librement ce que vous penſez du drame; & nous vous apprendrons enſuite quel a été de tout temps là-deſſus le ſentiment d'Apollon & de ſon conſeil. — Puiſque vous me le permettez, Meſſieurs, je m'expliquerai avec l'honnête liberté que vos excellences m'accordent.

Le drame, tel qu'on le conçoit dans la république des lettres, n'eſt autre choſe qu'un genre tragique & comique, mêlé avec art; ou plutôt un genre tragique, dont les acceſſoires ſont ordinaires & n'ont rien de commun avec la tragédie. Qu'eſt-ce qu'une piece de théatre quelconque? C'eſt un ouvrage de vers ou de proſe, qui tend à nous retracer la mémoire d'une action. Quelqu'action que vous vouliez repréſenter, il faut copier la nature, & ne jamais vous éloigner ou de la vérité, ou de la vraiſemblance.

Or

Or il eſt certain qu'il y a très-peu d'actions dans la vie (j'entends ici par action un événement déciſif, qui conſtate l'état d'un ou de pluſieurs perſonnages intéreſſants); il y a, dis-je, très-peu d'actions dans la vie, qui ſoient entiérement tragiques ou entiérement comiques, c'eſt-à-dire, dont tous les détails ſoient ou riſibles ou triſtes depuis le commencement de l'intrigue juſqu'au dénouement. Il eſt très-rare que l'action, qui fait le ſujet d'une tragédie, ne renferme que des contre-temps & des ſujets de larmes; comme il eſt très-rare qu'une action, qui donne lieu à une comédie, ſoit plaiſante dans ſon principe, dans ſon milieu, dans ſa fin & dans ſes acceſſoires. Tout le monde convient que celui, qui préſide au ſort des hommes, a diſpoſé tous les événements de façon qu'aucun malheur n'eſt exempt de conſolation, aucun plaiſir de diſgrace, & qu'il n'y a aucune circonſtance, qui, enviſagée ſous un point de vue différent, ne cauſe auſſi des ſenſations différentes. Donc, ſi vous voulez ne pas vous écarter de la nature, il faut, quand vous repréſentez une action ſuppoſée ou véritable, en varier les caracteres, comme ils ont dû être variés auſſi, ſelon la diſpoſition de toutes choſes. Il n'eſt donc pas ridicule de voir rire & pleurer dans une repréſentation; il n'eſt donc pas ridicule, comme on l'a prétendu, de faire des drames & de les faire jouer. Si le drame était un genre bâtard, comme on l'a dit, il embaraſſerait ceux qui doivent l'exécuter par la difficulté des mouvements & le contraſte des paſſions dont il doit faire mouvoir les reſſorts. Où eſt l'acteur, qui ne joue pas

un drame avec autant de plaiſir qu'une autre piece ? Où eſt le ſpectateur qui ſoit tenté de s'écrier : cela n'eſt pas naturel ? On peut très-bien autoriſer, adopter le drame, ſans déroger aux loix de la comédie, ſans manquer à l'unité d'action, à l'unité de lieu ; & ſans oublier de ſoutenir l'égalité des caracteres ; ſi les auteurs ne le font pas, c'eſt qu'ils n'ont pas une idée juſte du drame ; comme les acteurs qui le ridiculiſent, ſont des mauvais appréciateurs, & joueraient également mal toute autre piece, tragique ou comique. On a crié contre les drames, & l'on y courait en foule ; on proſcrivait ce genre théâtral, qui commençait à paraître avec ſuccès ; & tout Paris s'arrachait mutuellement les billets d'entrée aux Français, quand on y donnait un drame. Si, pour combattre ma theſe, on me parle des mauvais drames, je dirai, moi que le genre tragique ne vaut rien, parce que je citerai de mauvaiſes trgédies, & ainſi du reſte. Qu'entend-on par un genre bâtard ? C'eſt un mot vuide de ſens, qu'un grand auteur a imaginé, & que tout le monde, pour trancher du connaiſſeur, a répété avec enthouſiaſme ? Un genre bâtard, dit-on, eſt un genre indécis ; ſoit, mais le drame eſt un genre très-décidé, & ſi décidé même, que j'oſerais preſque avancer que la tragédie ne l'eſt pas autant. En effet, plus un genre quelconque s'éloigne de la nature, plus il eſt douteux, moins il eſt décidé ; or la tragédie s'éloigne de la nature plus que tout autre genre ; le ſujet peut s'en rapprocher, mais le genre s'en écarte ; quel ſoin un bon auteur ne prend-il pas pour éloigner, pour retrancher

toutes les circonſtances relatives à l'action, qui peuvent rendre ſon ſujet moins tragique ? On eſt toujours convenu que la tragédie exigeait beaucoup plus d'art que de naturel. On dira que le drame eſt un genre bâtard, parce qu'il n'eſt ni abſolument comique, ni abſolument tragique ; mauvaiſe raiſon. Il garde donc un milieu ; tout ce qui garde un milieu, eſt-il indécis ? Le drame ne veut ni ſe rapprocher trop du comique, ni ſe rapprocher trop du tragique ; mais il s'obſtine à reſter dans une égale diſtance de l'un & l'autre genre ; il s'y fixe d'une maniere ſtable ; le voilà donc décidé ; il n'eſt donc pas *bâtard*. Il paraiſſait l'être, avant qu'on lui eût affecté une dénomination particuliere ; on ne ſçavait comment l'appeller ; on diſait ; ce n'eſt pas tragédie, puiſqu'on y rit ; ce n'eſt pas une comédie, puiſqu'on y pleure ; qu'eſt-ce donc ? De cette incertitude on concluait que c'était un genre bâtard ; mais il a plu à quelqu'un de l'appeller drame ; quoique cette expreſſion ſoit bien éloignée de ſa ſignification dans ſon étymologie ; toujours eſt-il vrai que le drame eſt un genre décidé, puiſqu'il a un nom. M. de Voltaire, qui critique le comique larmoyant, a démenti ſes ſentiments par ſes ouvrages ; Nanine n'eſt-elle pas un drame ? La Chauſſée ne s'attendait guere, en compoſant ſon théatre, qu'on lui reprocherait d'avoir donné naiſſance à des enfants bâtards ; il les croyait très-légitimes, parce qu'il ſuivait tout bonnement la nature ; & ceux, qui ſont les plus ardents à ſe déchaîner contre le drame, regardent *le préjugé à la*

mode & (1) *la gouvernante* comme des chefs-d'œuvre dramat ques, ou pour mieux dire, comme des chefs-d'œuvre indépendamment de leur genre. On n'eſt pas fâché de voir arriver ſur la ſcene un acteur moins intéreſſé que les autres dans l'action, quoiqu'auſſi néceſſaire, qui, au moment que les larmes allaient couler des yeux des auditeurs, les fait, pour ainſi dire, remonter vers leur ſource, & diſtrait les ſpectateurs, ſans les éloigner du ſujet, par des réflexions joyeuſes ou plaiſantes; & cela arrive tous les jours dans la vie. M. Mercier n'a pas cru qu'on lui ſçaurait mauvais gré de ſes drames; & il a dû être ſurpris de l'inconſéquence du public, quand il a vu le ſuccès général qu'ils ont eu dans l'exécution, quoiqu'on les blamât dans la ſpéculation. Preſque tous nos bons opéras bouffons, qui attirent aux Italiens une foule ſi prodigieuſe de ſpectateurs, ne ſont autre choſe que des drames entre-mêlés d'ariettes. Au reſte, j'en ai aſſez dit là-deſſus; paſſez moi, Meſſieurs, la longueur de mon explication & la liberté avec laquelle j'ai déclaré ma façon de penſer. — Les juges répondirent; ce ſeul diſcours, par lequel vous vous êtes efforcé de juſtifier le drame, vous rend à nos yeux toute la raiſon & tout le jugement que nous vous avions d'abord refuſé, en écoutant vos petites extravagances; pour achever de l'accréditer dans votre eſprit, nous vous ap-

(1) *La gouvernante.* Un fameux ennemi du drame, à qui l'on demandait ce qu'il penſait de *la gouvernante*, répondit : morbleu ! ſi ce n'était pas un drame, ce ſerait un chef-d'œuvre.

prenons que jamais le drame n'a été regardé parmi nous comme un genre bâtard, mais comme un genre très-décidé, très-agréable, très-intéreſſant, auquel on ne ſçaurait accorder trop de célébrité. Penſons à votre poëme burleſque; vous nous en lirez du moins une partie, pour que nous ſoyons en état de prononcer ſur votre ſort avec plus d'aſſurance. — Le ſujet, Meſſieurs, eſt tout entier de mon imagination; les vers vous paraîtront peut-être agréables; avec gens tels que vous, on n'oſe ſe flatter de rien. Je fais faire une maladie à Apollon; je le fais voyager pour rétablir ſa ſanté; & je choiſis la Flandres pour le terme de ſon voyage. — La Flandres? Eh! c'eſt un bon pays; voyons, nous vous écoutons; quand il ſera temps de vous arrêter, nous vous ferons ſigne.

Auparavant rafraîchiſſons;
C'eſt un prélude néceſſaire;
A nos eſtomacs il doit plaire
Autant & plus que vos chanſons.
Vous avez fait une lecture
Fatigante pour un goſier
Qui n'eſt point fait à ce métier.
Profitez de la conjoncture
Pour contenter votre appétit;
Il ne doit pas être petit,
Si j'en juge par votre mine;
Un bon auteur doit ſans ceſſe avoir faim;
Rarement le jaloux, l'avare & l'écrivain
Sont, dit-on, chargés de cuiſine.

Le munitionnaire de ces Meſſieurs les ſuivait

avec tout l'attirail néceſſaire à des grands ſeigneurs, accoutumés à faire bonne chere; il ſervit une collation qui fit grand plaiſir à notre ſolitaire. Quand tout le monde fut diſpoſé à l'écouter, il entama le poëme burleſque, qui va faire le ſujet du quatrieme chant de cet ouvrage.

Fin du troiſieme Chant.

CHANT IV.

Sire Appollon, ſortant de maladie,
(On eſt malade au Pinde comme ailleurs)
Les courtiſans, malins complimenteurs,
Après avoir long-temps verſé des pleurs,
Firent enfin ceſſer la comédie.
Vint auſſi-tôt le peuple des flatteurs
Féliciter le prince des auteurs.
On publia par l'ordre des neuf ſœurs,
Pour célébrer cette convaleſcence,
Maint grand repas, mainte réjouiſſance.
On donna bal dans le ſacré vallon;
Bal différent de tous ceux de nos villes,
Où trois magots raclent du violon,
Pour faire à-plomb ſauter quarante gilles.
Pour couper court, c'était le plus beau bal
De ceux qu'on donne en temps de carnaval;
Au reſte on ſçait qu'aux plaiſirs du Parnaſſe
Rien parmi nous ne ſçaurait être égal.
Tout eſt charmant; tout s'y fait avec grace;
Tout y ravit, & chacun s'y ſurpaſſe.
Nos demi-dieux Veſtris & Dauberval,
Vrais écoliers, y figureraient mal.
A ce bal là, s'il m'en ſouvient encore,
L'œil enchanté vit danſer Therpſycore.
Dieux! quel jarret! quels pas de rigodon!
Quels entrechas! du célebre Arion
La tendre voix accompagna, dit-on,

Les gens du bal de ſa douce harmonie.
Le ſieur Orphée, autre illuſtre chanteur,
Qui chez Pluton charma maint auditeur,
De ſon goſier par le peuple amateur
Fit admirer l'antique mélodie.
Euterpe enfin, ayant pris ſon hautbois ;
Des deux chanteurs ſoutint les nobles voix.
Quel nom fameux ! Euterpe !... c'eſt tout dire ;
C'eſt un phénix; on connaît ſon talent
Pour diriger les inſtruments à vent.
Phébus auſſi, bien que convaleſcent,
Tira des ſons de ſa touchante lyre.
Les muſiciens de ce royaume là,
Jeunes faquins, ſont, ne vous en déplaiſe,
Autres vraiment que ceux de l'opéra.
Jean Cupidon danſa la gigue anglaiſe ;
Dire comment il s'était trouvé là,
Je ne le puis ; pourtant il s'y trouva:
Jean Cupidon, par-tout où l'on s'amuſe,
Pour s'introduire a toujours une excuſe.
Tant qu'ici bas l'on ſe divertira,
(1) Jean Cupidon toujours s'y trouvera.
Juſqu'à midi le bal ſe prolongea;
Et ſur la fin trois ſœurs ſe préſenterent,

(1) *Jean Cupidon.* Je ne ſçais pourquoi Gobnichelli donne à l'amour le ſurnom de *Jean.* Ce ſerait peut-être bien à cauſe des infidélités qui ſe commettent en amour. Il faut convenir que cette belle dénomination eſt faite pour le mariage; & l'auteur a très-grand tort de faire un pareil larcin à l'hymen en faveur de l'amour.

Et trois ballets enſemble exécuterent.
On ſçait le nom de ces trois déités,
Rien ne ternit leurs durables beautés;
Nous appellons la cadette Euphroſyne,
Pour l'homme inſtruit le reſte ſe devine.
Le bal fini, chacun ſe retira;
Au doux ſommeil Apollon ſe livra.
Le lendemain ſa majeſté lyrique
Reçut au lit chirurgiens, médecins,
Et tous ces gens que le vulgaire inique
Mal à propos nomme des aſſaſſins;
Gens, qui ſouvent, malgré la raillerie,
Par leur ſçavoir nous conſervent la vie.
On dit au roi de par la façulté
Que, s'il voulait rétablir ſa ſanté,
Pour ſe diſtraire, il allât en campagne;
Et qu'il choisît un pays de cocagne
Où, demeurant quelques jours ſeulement,
Il donnerait par ce délaſſement
Plus de vigueur à ſon tempérammment.
Phébus goûta ce conſeil ſalutaire;
Et médecins d'exiger leur ſalaire.
Nous les voyons, eux & les avocats,
Pour maint conſeil prendre force ducats.
Eux retirés, entre l'apothicaire,
Sorte de gens au monde néceſſaire;
Tel, qui s'en moque, a ſouvent beſoin d'eux,
Et de leur art ſe trouve fort heureux.
Portez, rieurs, qui ne pouvez vous taire,
Plus de reſpect aux donneurs de clyſtere.
Meſſer Séné, d'un air majeſtueux,

Au blond Phébus tire ſa révérence,
Et, s'approchant du lit de l'excellence,
Du ton de voix le plus affectueux,
Vient s'informer de ſa convaleſcence,
Diſant qu'il fait depuis long-temps des vœux
Pour que le prince aille de mieux en mieux.
Or il venait, à ce que dit l'hiſtoire,
Au dieu du jour apporter ſon mémoire:
Avoir livré l'ippecacuana,
Tant de rhubarbe & tant de quinquina;
Tant en ptiſanne & tant en apoſême;
Tant pour le riz mis en forme de crême;
Tant en ſyrops, tant en bouillons pointus;
Et cætera; ſi bien que les écus
Pris au tréſor du poétique empire
Allaient pleuvant dans la bourſe du fire;
Maître Apollon n'avait garde d'en rire.
Après qu'il eut en bel & bon argent
Payé comptant les ſuppôts d'Eſculape:
Heureux, dit-il, qui de vos mains s'échappe
Riche & diſpos tout comme auparavant;
Peuple fâcheux, que l'on voit trop ſouvent,
Allez au diable; Apollon maintenant
N'a plus beſoin de voir vos perſonnages;
Portez ailleurs vos lugubres viſages.
Des maux paſſés, oublions le danger,
Et déſormais ſongeons à voyager.
On verra donc, grace à la médecine,
Le ſouverain de la double colline
Courir le monde en jeune extravagant!
De tous les dieux moi le plus ſédentaire,

Quitter le Pinde !... Et je m'en irai faire
Le rôle fou d'un chevalier errant !
Soit; il le faut; je ſuivrai l'ordonnance;
Tôt; que mes gens diſpoſent tout d'avance.
Il dit; ſoudain mille eſclaves actifs
De ſon départ font les préparatifs.
Maint ſoulier neuf, maint habit de voyage,
Bien emballés, compoſent l'équipage.
Gros magaſins, & de livres ſur-tout;
Livres choiſis, faits par des gens de goût.
Ce n'était pas un miſérable ouvrage
Où maint régent met ſes lecteurs à bout;
Ce n'était pas un almanach des Muſes,
Un plat journal, où, fertile en excuſes,
(1) Jean Fréronnet, hableur ſempiternel,
Pauvre héritier du talent paternel,
Condamne tout, crie & ſe déſeſpere
Pour honorer les mânes de ſon pere.
Ce n'était pas un ennuyeux fatras,
Un froid diſcours, une abſurde élégie,
Un ſot recueil de nouveaux opéras;
Ce n'était pas un inutile amas
De rêves creux, fruits d'un triſte génie,
De mots obſcurs ſçavante rapſodie,
Où plus d'un fat, qui ne ſe connaît pas,
Tout rayonnant de ſa philoſophie,

(2) *Jean Fréronnet.* Je parirais preſque que très-peu de gens ne ſeront pas du ſentiment de l'auteur au ſujet du petit Fréron. C'eſt un fort gentil garçon, mais quand il n'a pas la plume à la main.

Croit bonnement éclairer ſa patrie ;
Ce n'étoit pas un livre impertinent,
Où maint rimeur ſans grace, ſans talent,
Critique tout, quand il n'a rien à faire,
Pour le plaiſir de paſſer pour méchant ;
Ce n'était pas un ſombre commentaire,
Un long poëme, un Mercure effrayant
Qu'un amateur n'achete qu'en bâillant ;
Tous livres ſots, que l'eſpoir du ſalaire
Fait agréer d'un ignorant libraire.
Qu'était-ce donc ? — parbleu, la choſe eſt claire ;
Le choix d'un Dieu, qui préſide au talent,
N'eſt pas, je crois, celui d'un ignorant.
C'était Platon, c'était le vieil Homere,
Pindare auſſi, le tendre Anacréon ;
C'était encor l'élégant Xénophon ;
C'était Virgile, Ovide, Cicéron (1) ;
C'était Vadé, La Fontaine, Vaniere ;
C'était Boileau, Racine, Crébillon ;
C'était Dancourt, Boiſſy, Regnard, Piron ;
C'était enfin tant d'autres faits pour plaire,
Dont on ne peut citer ici le nom,
Dont la lecture avec art pût diſtraire
Le docte roi du célebre vallon ;
C'était ſur-tout.... — Qui donc ?... — C'était...
Voltaire ;

(1) *Cicéron.* M. d'Oxenſtirn, dans ſes penſées drôles, ſi plaiſantes, ſi originales, appelle Cicéron un jaſeur & un fanfaron ; cela n'eſt ni juſte ni ſpirituel ; pour ne pas mentir, j'aurais mieux aimé dire que Cicéron étoit un homme auſſi vain qu'éloquent.

Heureux mortel, dont les charmants écrits,
Par-tout pays emporteront le prix.
Voltaire, à qui la main de la nature
A prodigué tous les talents divers,
Et qui ſerait pour la littérature,
Sans contredit, le Dieu de l'univers,
Si le poiſon d'une morale impure
Ne corrompait & ſa proſe & ſes vers.
Note, critique, hiſtoire, allégorie,
Contes rimés, romans, philoſophie,
Le moindre mot, un point, même un accent;
Tout dans ſes mains devient intéreſſant.
Raiſonneur faux, ingénieux impie,
Au froid ſophiſme il mêle la ſaillie.
Chez lui ſouvent une agréable erreur
Charme l'eſprit en révoltant le cœur.
Par-tout ſon ſtyle eſt un ſtyle enchanteur.
Faut-il, hélas! que de cet avantage
Il n'ait pas ſçu faire un plus noble uſage.
Mais... laiſſons là les regrets ſuperflus;
Le temps ſe perd; retournons à Phébus.
Quand il fut prêt de quitter la contrée,
En ſon honneur par les arts conſacrée,
Il s'informa des gourmets de ſa cour
Dans quel pays il ferait ſon ſéjour.
Car il fallait que, ſuivant l'ordonnance,
Sa majeſté donnât la préférence
A tels cantons, où les mets délicats
Fuſſent communs, ainſi que les galas;
Où les humains, connaiſſeurs en bons plats,
Fiſſent entr'eux éternelle bombance;

Où l'on chérit ſeulement les répas.
Sire Phébus ne les haïſſait pas.
On fut d'avis qu'il ſe rendît en France;
(A toute choſe il faut commencement)
Et l'on jugea que le pays flamand
Etait celui qui convînt davantage.
Pour qui voudrait en adopter l'uſage,
Il faudrait être un inſigne gourmand.
Dans le traité de la gloutonnerie (1),
Fruit des travaux d'un grand bénédictin,
Fort bon enfant, qui pourtant de ſa vie
N'a ſçu ni Grec, ni Français, ni Latin;
L'auteur écrit qu'en Flandres, ſa patrie,
Nacquit jadis Margot la Goinfrerie;
Et que, brûlant de s'immortaliſer,
Elle y fonda le chef-lieu de ſon ordre;
Ordre où l'on n'a pour s'impatroniſer
Dans un feſtin qu'à bien tailler & mordre.
On conclut donc que le dieu voyageur,
Chez les Flamands (2) irait faire ripaille.

(1) *La Gloutonnerie.* Cet ouvrage eſt inconnu parmi nous; mais ceux qui en ſeront curieux, pourront s'adreſſer à l'abbaye de St. Amand, en Flandres, à Dom Faquinot, ancien bibliothécaire; c'eſt à ſes ſoins vigilants qu'eſt confiée la garde de ce précieux monument de littérature bachique.

(2) *Flamands.* Il faut avoir ſoin de ne pas prendre au pied de la lettre les petits ſarcaſmes lancés dans ce poëme contre les Flamands; la Flandres renferme une trop grande quantité de gens d'eſprit & de bon ſens; mais on fait quelques plaiſanteries ſur leur caractere, afin de ſe conformer aux uſages généraux. Toute la France rit aux dépens des Fla-

Phébus, Flamand ! Notre conteur ſe raille
De ſes lecteurs, dira quelque cenſeur ;
Allez, mon cher, vous n'êtes qu'un goſſeur.
Goſſeur ou non ; mais écoutez le reſte ;
Le jour fut pris pour le départ du roi ;
Il allait ſeul. Muſe, raconte-moi
Combien de pleurs coûta ce jour funeſte !
L'hiſtoire dit que, les larmes aux yeux,
Les courtiſans lui firent leurs adieux.
O quels ſoupirs, quels ſanglots éclaterent,
Quand, à leur tour, les neuf ſœurs le quitterent !
Phébus tâcha de calmer leur douleur ;
Soins ſuperflus ; les plaintes s'augmenterent ;
On redoublait & murmure & clameur.
Sexe entêté ! femme que l'on conſole,
Par vanité, dit un certain auteur,
De plus en plus s'attriſte & ſe déſole.
Muſes enfin, ſoit caprice ou hauteur,
Firent pleurer le Dieu conſolateur.
Leur déſeſpoir ſe changeait en fureur ;
On tomba faible ; on eut maints vapeurs.
En y penſant je pâlis de frayeur ;
N'en parlons plus ; cela me fend le cœur !

Eh bien, Meſſieurs, que dites-vous de ce début ? En êtes-vous contents ? Voulez-vous que je pourſuive plus loin ? ou bien croyez-vous que

---

mands ; leur peſanteur naturelle eſt paſſée en proverbe ; mais, à les examiner ſans préjugé, ils ſont plus ſenſés que nous. Cependant leur eſprit, en général, n'a ni la délicateſſe, ni la légereté du nôtre ;

j'en aie dit aſſez ? — Continuez, Monſieur le poëte, continuez ; cet échantillon n'eſt rien moins qu'ennuyeux ; nous vous écouterons avec plaiſir ; l'hermite pourſuivit donc en ces termes.

Le voilà donc ſorti de ſon empire,
Lui, ſon cheval, ſes livres & ſa lyre.
Il faut le voir ce divin potentat,
Se rengorgeant en miniſtre d'état,
Et ſur Pégaſe aſſis comme un prélat ;
Trottant, courant, volant de ville en ville ;
Et traverſant montagne & pays plat ;
Fendant les airs. Son guide était agile,
Fort comme un Turc, ailé comme un oiſeau.
Il ſurpaſſait le courſier le plus beau
Qui de nos rois ornerait l'écurie.
Ami conteur, trêve de raillerie,
Me direz-vous ; mieux que toi, j'en défie ;
Nul ne ſçait l'art de charger un tableau.
Je ne ments point, & Monſieur Bucéphale
N'était que roſſe au prix de celui-ci,
Qu'un vrai baudet, qu'un bâtard de cavale.
Au Mont-Permeſſe on le reſpecte auſſi
Comme un courſier que nul autre n'égale.
Déjà Phébus en France s'eſt rendu ;
Il va d'abord droit à la capitale ;
Où logea-t-il ? Je ne l'ai jamais ſçu.
Chacun trouva ſa bête originale ;
Chevaux ailés ſont rares par-ici,
Diſaient les gens ; eh ! dans nos écuries
En eſt-il un ſemblable à celui-ci ?

Pardon ;

Pardon, Meſſieurs; mais dans vos Tuileries
Sont deux portraits du cheval que voici.
Quoi ? ſe diſait le marquis d'Hyppocrême,
Tout ſtupéfait, ſur les bords de la Seine,
Avec ſurpriſe on lorgne mon cheval ?
Dans une ville, à qui rien n'eſt égal
Pour le renom dans la littérature,
Les habitants ignorent ma monture ?
Eux, qui jamais n'ont vu cet animal,
Devraient du moins le connaître en peinture.
Fort peu de gens diſperſés dans Paris,
Qui pour les arts ſe diſputent le prix,
Vinrent au Dieu préſenter leurs hommages.
Il accueillit ces doctes perſonnages,
Gens à talent, dont la plupart ſont mis
Dieu ſçait comment ! qui n'ont ni ſou ni maille,
Mangent du pain & couchent ſur la paille ;
Tant l'infortune écarte les amis !
Quoi ! s'écria leur maître tout ſurpris,
On laiſſera périr dans la miſere
Des gens fameux par leurs doctes écrits ?
Seigneur, lui dit un de ces beaux eſprits,
Chacun ici nous lit & nous révere,
Mais cet honneur, magnifique chimere,
N'empêche pas que nous mourrions de faim.
C'eſt à nos vœux un haſard favorable,
Quand un ſeigneur auſſi ſçavant qu'humain
Daigne nous tendre une main ſecourable.
Conſolez-vous, leur dit le Dieu du jour ;
Un temps viendra que des deſtins contraires
Couronneront vos travaux littéraires.

Vous quitterez ce lugubre ſéjour ;
Conſolez-vous, mes illuſtres confreres ;
Pauvres ici, mais riches à ma cour,
Vous menerez une toute autre vie ;
Les grands-ſeigneurs vous porteront envie ;
Pour l'Hélicon votre fidele amour
Sera payé par un juſte retour.
Là vous pourrez à votre fantaiſie
Boire à longs traits de l'eau de Caſtalie ;
Il faut par-tout que chacun ait ſon tour.
Prêt de partir, il leur emplit la bourſe
De gros ducats ; les vers ſont une ſource
D'où quelquefois proviennent des écus.
Animez-vous, partiſans de Phébus ;
Si maintenant vos ſoins ſont ſuperflus,
Continuez vos travaux aſſidus ;
Un coup du ſort fera votre reſſource.
Votre héros, direz-vous, dans ſa courſe
N'avance guere. — Allons ; le lendemain
Sire Apollon ſe remit en chemin.
A Saint-Denys il viſita les moines,
Moines plus gros que les plus gros chanoines.
Fortune immenſe & ſuperbe maiſon
De ces béats compoſent le domaine.
Ils font feſtin ſept jours de la ſemaine ;
Gobbant, grugeant ; eh ! nont-ils pas raiſon ?
Quand on eſt riche & qu'on n'a rien à faire,
On les imite ; on ribotte comme eux ;
On fait de riens ſa principale affaire.
Phébus reçut chez ces bons pareſſeux,
Sans l'eſperer, un accueil gracieux.

Connaiſſaient-ils le poétique empire ?
Redoutaient-ils les traits de la ſatyre ?
Je n'en ſçais rien. Phébus en les quittant
Leur fit, dit-on, ce diſcours mémorable :
» Chacun de vous eſt gras & bien portant ;
» A mes lauriers vous préférez la table ;
» L'étude au fait eſt bien moins agréable,
» Un bon repas ne fatigue pas tant.
» Des gens inſtruits ?.... vous en avez ſans doute ;
» Des gens d'eſprit, même d'aimables gens ;
» Mais... je l'avoue ; & cet aveu me coûte,
» Il faut chez vous, Meſſieurs les fainéants,
» Pour un ſçavant compter vingt ignorants ;
» Mettons-en quinze, & ſoyons indulgents ;
» Adieu, Meſſieurs. Puis il reprit ſa route «.
Bientôt il voit ces cantons ennuyeux (1)
Où le lointain fixe & laſſe les yeux.
C'eſt de l'état la plus riche province ;
Après le roi, Plutus en eſt le prince.
Avec raiſon ce pays eſt vanté
Pour ſon commerce & ſa fertilité.
Mais rien de plus, c'eſt une plaine nue,
Qui, déployant ſa mortelle étendue,

(1) *Ces cantons ennuyeux.* Il faut être bien aveuglé par le préjugé pour s'imaginer que la Flandres eſt un beau pays ; il n'y a que les Flamands qui ſoient aſſez portés d'inclination pour leur patrie, pour en préférer les agréments à ceux des autres pays. La Flandres eſt un pays plat, fort riche, très-fertile, mais très-monotone & très-déſagréable à la vue. Les villes y ſont ſuperbes ; c'eſt là toute ſa beauté.

Eſt d'agréments tout-à-fait dépourvue.
Peu de boſquets ; point de variété ;
Pas un côteau ; rien qui flatte la vue.
Tu n'y crois point, ô doux préſent des Dieux !
Arbre, d'où coule un jus délicieux !
Tu n'y viens point, liqueur enchantereſſe !
Toi que chérit avec tant de tendreſſe
Un cordelier ! Toi qui, d'un jacobin
Adouciſſant le nocturne chagrin,
Tiens dans ſon cœur le rang d'une maîtreſſe !
Tu n'y viens point, ineffable tréſor !
Et le bourgeois t'y paie au poids de l'or !
Tu fais pourtant ſes plus nobles délices !
Tu le conduis au gré de tes caprices !
Chez les Flamands rien ne s'y fait ſans toi !
Seul, en tyran, Bacchus leur fait la loi.
Moines ſur-tout l'ont voulu reconnaître
En ce pays pour leur ſeigneur & maître.
Soir & matin ces ſtupides mortels,
Zélés buveurs, & mangeurs éternels,
Pour le ſervir aſſiégent ſes autels.
A voir l'ardeur dont ce Dieu les enflamme
Je le croirais bénédictin dans l'ame.

Courage, s'écrierent les juges en éclatant de rire ; courage ; ſi vous ſoutenez long-temps le même ton, nous ne nous laſſerons pas de ſi-tôt. Ecoutez, Meſſieurs, repliqua très-gravement le poëte lecteur, un morceau qui ne ſera pas celui de cet ouvrage qui vous plaira le moins. A propos des moines, j'entre ici dans un ſaint en-

thouſiaſme ; le zele de la bouteille échauffe ma verve, & je m'exprime ainſi :

Vin délectable ! ami du genre-humain !
Pour te louer, je prends le verre en main.
Au diable ſoit le cenſeur qui s'arroge
Le triſte droit de te rendre odieux !
Le colqris qui brille dans ſes yeux,
Quand par haſard ce mortel orgueilleux
Vuide en cachette une bouteille ou deux,
De tes bienfaits eſt le plus digne éloge !
En t'avalant, je ſens naître en mon cœur
Un feu divin, une héroïque ardeur
Qui ſçait tirer de mon faible génie
Maint vers joli, mainte heureuſe faillie,
Et me fait voir qu'au cerveau d'un auteur
Tu fais bien plus que l'eau de Caſtalie !
Dieu de la treille, excellent précepteur !
Prodigue-nous cette liqueur chérie,
Symbole heureux de la philoſophie,
De l'affligé charmant conſolateur ;
Viens alléger le poids de ſon malheur !
Par ton ſecours il ſupporte, il oublie
Tous les chagrins qui traverſent ſa vie !
Vive Noë ! la ſainte bible dit
Que le premier il ſçut planter la vigne ;
C'eſt là vraiment être un garçon d'eſprit !
Par tous les pots, ce ſeul exploit eſt digne
D'être élevé juſqu'au plus haut des cieux !
Planter la vigne ! ô talent merveilleux !...
Et même, rien que pour ce trait inſigne,

Incomparable ! il doit, à mon avis,
Bien & dûment s'aſſeoir en paradis ;
Quoique d'ailleurs il fût un galant homme ;
Un honnête homme, un brave homme en tout point,
Et que ſans doute il ne lui fallût point,
Pour être ſaint, de diſpenſe de Rome.
Il ſe ſoûla, dit-on. — Mais voici comme ;
Le premier jour qu'il but du vin nouveau,
Si l'on en croit un ſçavant perſonnage,
Il en gobba ſix fois plein ſon chapeau (1),

(1) *Plein ſon chapeau.* C'eſt Olibrius, qui, dans ſon traité Latin ſur le vin d'Alicante, dit au 5e. chapitre, ſection XIe :

» Ille, quem, ſicut patriarcham, memoriâ colunt
» Honorantque Chriſtiades, Noë celeberrimus,
» Propter novitatem vineæ, quam plantaverat ;
» Die quâdam ejus plantæ naturam
» Experiri voluit. Abiit ergò pater
» Ille reverendiſſimus in cellarium,
» Quod, neſcio quâ providentiâ neceſſarii,
» Sub cubili ſuo effoderat. Vix à paucis
» Diebus novus fructus vineæ vaſa
» Grandia imbuerat. Nullus autem
» Filiorum filiarum-ve ejus tunc horæ
» Domi aderat ; & quiſque procul
» Vacatum rebus agreſtibus iverat.
» Voluptas illa erat igitur jam tunc
» Primùm ſuaviſſima, quâ deliniuntur
» Magnopere illi homines ebrioſi, quorum
» Deus eſt Bacchus, id eſt, bibendi in ſecreto,
» Procul remotis teſtibus. Oblitus erat
» Noë vaſculum aliquod officio iſti,
» Quo fungi volebat, idoneum. Quid
» Faciet ? an domûs ſuæ loca alta
» Repetet ? moræ tantæ non erat potis

(Taſſes alors n'étaient point en uſage)
Il en gobba même encor davantage,
Tant que cela lui troubla le cerveau.
Or cet excès, direz-vous, pour un ſage
N'eſt, à mon ſens, ni louable, ni beau.
Mais ſongez donc que dans cette occurrence
Son péché fut un péché d'ignorance.
Connaiſſait-il tout le pouvoir du vin?
Toute l'ardeur de ce nectar divin?
Encore un coup, vive Noë, vous dis-je!
Planter la vigne!... Après un tel prodige,
En traces d'or il faut ſur ſon tombeau
Graver Siléne aſſis ſur un tonneau
Et tous les arts, armés d'une bouteille,
Auprès de lui meſurant un cuveau.
Vive Noë! crevent les buveurs d'eau!
Vous, qui jamais n'entrez dans un caveau,
Qui mépriſez le doux jus de la treille,
Je vous le dis, craignez pour votre peau.
Bacchus pourrait avec ſon grand coûteau,
Pour vous punir, vous couper une oreille.

» Patriarcha; & citò, citò, citiùſque tentare
» Volens an aquâ diluvii melius eſſet vinum,
» Fructûs illius jucundiſſimi vim neſciens,
» Ex eo bibit circà plenitudinem petaſi, nimis
» Impatiens deguſtandi vini quàm ut aliud
» Vas extraneum quæreret; ſextièsque eumdem
» Petaſum vacuum effecit.

Il eſt fâcheux qu'Olibrius ne ſoit pas plus connu qu'il l'eſt; on explique ſes ouvrages Latins dans les colleges de Flandres.

Vous me direz qu'une oreille n'eſt rien;
Peſte ! ce rien vaut bien qu'on le regrette;
Ami lecteur, réfléchiſſez-y bien.
Mais ce lambin de ſornette en ſornette,
Comme un enfant, promene notre eſprit,
Dit mon lecteur; dans tout ce qu'il écrit
Trente incidents partagent ſon récit.
Eh ! mon gaillard ! la moindre négligence
Paraît un crime à votre impatience.
Ayez, de grace, un peu plus d'indulgence.
Vous voudriez d'un vif & prompt élan
Sauter d'un bout à l'autre du roman;
Eh ! ventrebleu ! galopper de la ſorte
N'eſt pas prudent de la part d'un auteur
Ni bien ſenſé de celle d'un lecteur;
D'autre façon ma muſe ſe comporte.
Il faut ſur-tout varier un ſujet,
Si l'on y veut mettre quelqu'intérêt.
Une action trop nue & trop ſuivie
A, ſelon moi, de la monotonie.
Quelques bons mots lâchés comme en paſſant
Vous diſtrairont en vous divertiſſant.
Cela doit être; &, ſi je vous ennuie,
Oubliez-moi comme je vous oublie;
Si je vous laſſe, un autre me lira.
Pour peu qu'il ait de goût & de génie,
Sans contredit mon ſtyle lui plaira.
Monſieur l'auteur, recevez, je vous prie,
Mon compliment pour tant de modeſtie.
Vous plaiſantez ? Et bien, je vous parie
Cent mille écus contre un ſeul, s'il le faut,

Contre un gros ſol, un denier, une obole,
Que mes écrits, malgré certain défaut,
Chez Apollon plairont à plus d'un drôle
Que l'on y voit faire un aſſez grand rôle.
Chez Apollon, diſais-je ? Ah ! le voilà,
Ce dieu coureur que j'avais laiſſé-là !
Je le revois, & pendant notre abſence
Il a ma foi ! galoppé d'importance.
Vous voyez bien, vous qui me blâmez tant,
Que ſans raiſon votre grandeur s'offenſe.
Faut-il toujours être le récitant ?
Ne faut-il pas quelquefois que l'on penſe ?
Notre héros, qui faiſait diligence,
Prend ce moment pour avancer d'autant.
Il a déjà dans ſa courſe légere
Du Cambreſis traverſé l'hémiſphere.
D'une autre ville il apperçoit les tours ;
Ville fameuſe, où les excès du vice
Sont par la loi réprimés tous les jours,
Où d'un ſénat vigilant & propice
Sont prodigués les vertueux ſecours
Aux malheureux qu'opprime l'injuſtice,
Où, neuf encor, plus d'un bel édifice
Fait admirer ſa fraîche majeſté ;
Ville, où végete, a toujours végété,
Végétera pendant l'éternité,
Si quelque jour Dieu ne fait qu'il périſſe,
Le corps nombreux d'une ſociété
Vulgairement dite univerſité.
Mais en Latin c'eſt une académie ;
Si par haſard il s'y trouve un génie,

Conſervez-le ; c'eſt une rareté ?
Avec cela, n'allez pourtant pas croire
Que ce ſéjour, aux muſes inconnu,
De tout talent ſoit aſſez dépourvu
Pour n'acquérir nulle ſorte de gloire.
Le droit, dit-on, s'y fait paſſablement ;
Plus d'un ſujet y montre du talent.
Vous y verrez ſur la théologie
A corps perdu tomber un lourd Flamand ;
Triſte étranger, qui s'en vient plattement,
Fumant encor de bierre & d'eau-de-vie,
Balbutier un affreux argument.
Qui pour l'amour de dame Ergoterie,
Digne ſoutien du pays flamingant,
A déſerté les murs de ſa patrie.
Sur le Latin fondant tout ſon appui,
Dans une theſe au viſage il vous jette
Quarante *ergos* auſſi peſants que lui.
Vous ſentirez tomber ſur votre tête
L'énorme poids d'un gras & gros *atqui*.
Ce que je dis ſur la théologie
En tous les ſens peut avec vérité
S'entendre encor de la philoſophie.
C'eſt, nous dit-on, dans cette faculté
Que le public vient par cérémonie
Entendre en foule un hableur qui l'ennuie,
Et s'endormir, comme il fait au ſermon.
C'eſt là qu'aſſis ſur les bancs de l'école
Cent Logiciens à la tête un peu folle,
Admirateurs d'un riſible jargon,
Se font honneur d'une étude frivole,

Un profeſſeur, antique biberon,
A qui Bacchus en troublant la raiſon
Par contre-coup a troublé la parole,
En bégayant leur dicte la leçon.
C'eſt là ſouvent qu'un docte barbariſme,
Affaiſonnant un diſcours apprêté,
Par l'auditeur ſe voit accrédité;
Enfin c'eſt là que, plein de vanité,
Ariſte court de ſophiſme en ſophiſme,
Dès qu'il a pu *braſſer* un ſyllogiſme.

Ha ! ha ! ha ! ha ! la plaiſante expreſſion, s'écrierent les commiſſaires ; mais continuez ; nous vous dirons plus tard ce que nous penſons de tous vos ſarcaſmes.

Or, cette ville, où notre cavalier
Tout en chantant conduiſait ſon courſier,
C'était Douay, qu'une immenſe étendue
Par-tout pays diſtinguera long-temps;
Mais les maiſons y manquent d'habitants;
A cela près, elle a des agréments.
Rencontrez-y trois ou quatre régents;
C'eſt tout au plus. L'œil y cherche les gens
Au téleſcope; & dans toute une rue
Pas ſeulement (a-t-il donc la berlue ?)
Un quart d'humain ne vient frapper ſa vue.
Ce mot pourtant, il le faut modérer;
Un quart d'humain ! ce n'eſt pas beaucoup dire;
Et l'on ſent bien que c'eſt exagérer.
Mon cher lecteur dût-il crier, jurer
Et contre moi bien fort en murmurer;

Pour le calmer, je le prierai de lire
Tous les romans admis sur l'Hélicon;
Et, foi d'auteur, je veux perdre mon nom,
S'il n'y rencontre au moins à chaque page
L'heureux défaut qu'il blâme en cet ouvrage.
Outrer un peu, c'eſt avoir le bon ton.
Ne rimez-vous que des contes frivoles?
N'oubliez pas d'y lâcher en paſſant,
Jeune écrivain, deux ou trois hyperboles;
Vous n'en ſerez que plus intéreſſant.
Vous ſçaurez donc que le fils de Latone,
Lorſqu'à Douay Pégaſe l'eut rendu,
Alla loger ſon auguſte perſonne
Chez un obſcur & mince individu,
Dont cette ville était la réſidence;
Littérateur, poëte ingénieux,
Il était pauvre autant que ſtudieux.
Né dans la ville ou dans ſa dépendance;
Paiſiblement, loin des profanes yeux,
(Muſes ſur-tout chériſſent le ſilence;)
Des ignorants évitant la préſence,
Il préparait le ſuccès glorieux
Dont Apollon couronna ſa conſtance;
Et ſes travaux l'avaient rendu fameux
Dans ſon pays bien moins que dans la Franc
Un pere actif, un naturel heureux
Avait chez lui cultivé dès l'enfance
Ces rares dons, ces talents précieux
D'un écrivain favoriſé des cieux.
Qui l'engageait à vivre dans ces lieux?
Probablement l'eſprit de pénitence,

De temps en temps avec quelques amis,
Gens, comme lui, pourvus par la nature
De vrais talents pour la littérature,
(Vous ſçavez bien que, dans tous les pays,
Parmi les ſots on voit de beaux eſprits)
Il diſſertait ſur les plus beaux ouvrages
Sortis des mains de quelques perſonnages,
A qui Phébus, content de leurs écrits,
Sur leurs rivaux ſçut adjuger le prix.
Phébus parut dans cette humble demeure,
Préciſément dans le même quart-d'heure
Que maître *Ego*, c'eſt le nom du quidam,
Environné de Meſſer *Quoniam* (1),
Du Sieur *Cujus* & des autres confreres,
S'entretenait de ſujets littéraires.
Il écouta pendant quelques inſtants,
Sans être vû, ce grouppe de ſçavants.
Mais il s'avance, il ſe fait reconnaître;
On s'écrie : ah! c'eſt notre auguſte maître!
Chacun ſe leve avec un grand fracas:
Meſſieurs, dit-il, ne vous dérangez pas;
Je ſuis ſans gêne, & je ſors de ce pas

(1) *Quoniam.* Ce nom eſt plus connu en théologie qu'en poéſie. Je me douterais bien du véritable nom du poëte dont il eſt ici queſtion; mais je n'oſe haſarder une aſſertion dont je ne ſuis pas abſolument certain. Il y a à Douay un jeune poëte, dont les ouvrages paraîtront bientôt. Je crois pouvoir affirmer d'avance que ces ouvrages-là donneront un démenti formel à ceux qui prétendent que la Flandres ne produit point de génies verſificateurs. Ce poëte eſt de Douay.

Si je vous puis cauſer quelqu'embarras.
Point de façons.— Seigneur!..— Meſſieurs, de grace
Et que chacun ſe remette à ſa place.
Vous vous moquez, ſeigneur! reprit l'un d'eux;
Lequel, ayant fait pendant ſon jeune âge
Dans le beau monde un certain perſonnage,
Ne laiſſait pas que d'avoir de l'uſage;
Aſſurément nous ſommes trop heureux....
Eh! mes amis; pas tant de politeſſe;
Raſſeoyez-vous; allons, tôt; le temps preſſe.
A cette voix le ſénat obéit;
Le Dieu du jour au milieu d'eux s'aſſit.
Vîte, on ſe place autour de ſa perſonne;
Lors il reprit: il eſt aiſé de voir
» Que ma préſence en ces lieux vous étonne;
» Mais un ſujet, exact à ſon devoir,
» D'un juſte roi, loin d'être ſans eſpoir,
» Doit fermement attendre une couronne.
» Raſſurez-vous, je viens vous annoncer
» Qu'un Dieu puiſſant, content de votre zele,
» De vos travaux veut vous récompenſer.
» Ne cherchez point comment ce Dieu s'appelle
» Vous le voyez. Il dit; &, de ſa main
Frappant la table, il fait venir ſoudain
Dans ce réduit la joyeuſe opulence
Pour remplacer la plaintive indigence.
De celle-là le brillant coloris
Eſt le ſymbole & des jeux & des ris.
De celle-ci le teint livide & blême
Prêche en tout temps l'avant & le car ême
On voit au liard ſuccéder le ducat,

Un lit ſuperbe au bois d'un vieux grabat ;
Au plâtre nud le marbre & la dorure ;
Glaces, trumeaux, plafonds, parquets, peinture ;
Rien n'y manquait ; équipages, valets ;
Bref, Apollon d'une étroite maſure,
En un clin-d'œil, fait un vaſte palais.
L'or, le velours, la ſoie & la fourrure
De maître *Ego* compoſent la parure.
Ce n'eſt pas tout ; même choſe arriva
Aux autres Sieurs qui ſe rencontraient là ;
Et chacun d'eux, fortuné miſérable,
Milliers d'écus dans ſa bourſe trouva,
Bourſe, où n'aguere avait logé le Diable.
O ! qui pourrait exprimer les tranſports
Que leur cauſa cette métamorphoſe !
Eh ! qui t'a fait ces abſurdes rapports ? —
Je veux mourir, ſi je vous en impoſe ;
Soyez, lecteur, crédule ſur ce cas.
D'ailleurs, croyez-le ou ne le croyez pas ;
Vos ſentiments ne font rien à la choſe.
Mais pourſuivons. Le roi de l'Hélicon
N'oublia point l'attirail de la table,
Maître-d'hôtel, intendant, marmiton,
Cuiſtre, archi-cuiſtre, & Meſſer Cucendron ;
Et des frippons la canaille innombrable,
Tous gens doués d'un appétit glouton,
Qu'il faut avoir pour être du bon ton.
Fourneaux, buffets, baſſe-cour, fruiterie,
Gardes-manger, offices bien garnis,
Greniers à comble & celliers bien fournis ;
Tout s'y trouva juſqu'à l'orangerie.

Même il eſt dit au journal des gourmands,
(Je crois pourtant l'anecdote peu ſûre)
Que pour chacun de ces doctes friands
Le Dieu joignit à ſes autres préſents
Force paniers pleins de dons excellents,
De maſſe-pins, chocolat, confiture,
Mets qu'inventa la gent porte-tonſure,
De vins exquis, Frontignan, Malaga,
Maraſquino, fleur-d'orange, Eſcuba;
Qu'en tout pays chérit outre meſure
Le peuple moine & celui des auteurs,
Mauvais payeurs autant que bons buveurs.
Peindre l'excès de la reconnaiſſance
Qui pénétra ces avides ſçavants,
Eſt au-deſſus de mes faibles talents.
Pour célébrer tant de magnificence,
Le même ſoir on donna grand gala;
Qu'eut-on beſoin de ſe mettre en dépenſe,
Ayant tout prêt ce qu'il faut pour cela?
Et pour donner un peu plus d'importance,
Un nouveau prix à la réjouiſſance,
On invita les notables Flamands
D'y vouloir bien venir prendre ſéance;
Eux, tout ſurpris de ces prompts changements
» D'où provient donc cette étrange abondance,
» Se diſaient-ils? Le maître de céans
» Etait ſi pauvre avant quelques inſtants.
Ego prenant depuis quelques moments (1)

(1) *Quelques moments.* Cette répétition eſt faſtidieuſe; elle a l'air même un peu cheville. Il faut

A fort bon droit des airs de conſéquence,
Ils l'écraſaient de leurs lourds compliments;
Tant les écus nous donnent d'importance!
» Monſieur *Ego*, vraiment je ſuis ravi
» Qu'en un moment ſur votre ſeigneurie
» Pleuvent à flots tous les biens de la vie.
» Voyez-en moi votre meilleur ami.
Ami d'un jour, que la vertu remie,
Fidele hier & volage aujourd'hui!
Ayez de l'or; vous en ſerez chéri.
N'en ayez plus; *bernique*, il vous oublie.
Ami? non pas; mais mortel ennemi!
Traître! maraud! contre qui ma colere
Jamais, lecteur, ne s'échauffe à demi!
Encore un peu je les enverrais faire
Et cætera; mais il vaut mieux ſe taire.
Les étrangers admis à ce repas,
Lorgnant Phébus qu'ils ne connaiſſaient pas;
S'entrediſaient: quel eſt ce beau jeune homme?
» Voyez! quel port! & quel air gracieux!
» Apprenez-moi de ce blond aux yeux bleus
» Quel eſt ſon titre & comment on le nomme.
A ce ſouper Martin ſe ſignala;
Et qui, Martin? quel eſt ce Monſieur-là?
Eſt-ce un auteur? un grand homme? un génie?
Eh! mon Dieu, non; c'eſt plus que tout cela.

être bien attentif pour ne jamais laiſſer échapper de ces ſortes de fautes dans un poëme de cette nature. Les chevilles ſont rares dans celui-ci; mais de temps en temps il s'en offre quelques-unes.

Or, ce Martin, Meſſieurs, était un excellent cuiſinier. C'eſt, je crois, l'homme le plus intéreſſant dans un feſtin; il y joue le premier rôle; celui des convives n'eſt que ſubalterne. — Eh! que devient Apollon, après cette belle réjouiſſance? — Il ſort de Douay, accompagné des perſonnes les plus célebres de la ville, après s'être fait reconnaître de tous les ſçavants; il va juſqu'à Pont-à-Mark avec tout ce cortege; le recteur magnifique lui fait en le quittant un compliment qui n'eſt pas trop magnifique; Apollon congédie ſa magnificence, en riant ſous cappe de ſon ton pédanteſque. Il va à Lille, où le clergé & tous les gens de plume ne le connaiſſent pas; aucun poëte, aucun régent de cette grande ville ne ſe doute ſeulement de ſon arrivée. Deux ou trois libraires, gens d'eſprit, viennent le ſaluer; mais en général il eſt fort ſurpris de ſe voir accueilli ſur-tout par la garniſon. L'état militaire eſt celui de tous où l'on trouve le plus d'honnêteté, le plus d'agrément, & ſouvent le plus d'eſprit. Apollon quitte Lille & va à Tournai, où il trouve plus d'amis qu'il ne comptait en trouver. La muſique ſur-tout lui paraît digne de lui; comme il en eſt le dieu, on donne un concert public en ſon honneur; il en paraît très-content, à quelques défauts près. De-là il va à Louvain; il quitte cette grande ville trois heures après y avoir fait ſon entrée: eh! mes amis! s'écrie-t-il en partant, ſi je m'ennuyais déjà mortellement ici, pour y être reſté quelques heures, que deviendrais je, s'il fallait y paſſer des jours entiers? Cherchons quelqu'autre ſéjour, où la vraie littérature ſoit moins ignorée, le vrai ta-

lent moins rare & plus accrédité. Bruxelles lui offre un peu plus de reſſources, il y trouve des gens à talent, ſur-tout des peintres & d'autres grands artiſtes. On le fête dans cette ville à la flamande. Il y paſſe pluſieurs jours à faire bonne chere & à ſe divertir. Un bon Flamand le complimente au nom de toute la ville avant ſon départ, &, déployant avec toute la grace flamingande ſa maſſive éloquence, il l'endort ſi bien qu'il faut toutes les peines du monde à le réveiller. Phébus va à Mons, où il ne s'arrête qu'autant de temps qu'il en faut pour rafraîchir. De-là il vient à Valenciennes (1). De toutes les villes qu'il a déjà parcourues, celle-ci eſt à ſes yeux la plus

(1) *Valenciennes.* Ceux qui connaîtront bien cette capitale du Haynaut Français, avoueront ingénûment & ſans partialité que de toutes les villes ſeptentrionales de France, c'eſt la plus agréable. On y eſt moins groſſier parmi la populace & plus ſpirituel en général que dans les autres ville de Flandres. C'eſt le lieu du Haynaut où les manieres Eſpagnoles ſoient plutôt oubliées, & où l'on y ait ſubſtitué avec plus de promptitude le ton Français, je veux dire, ces manieres aiſées, cette démarche noble, cette élocution agréable & facile, en un mot cette politeſſe extérieure & cette élégance du maintien, qui prévient l'étranger en faveur des Français. Valenciennes eſt la ville du royaume qui a fourni au théatre le plus d'acteurs renommés, à la muſique le plus de partiſans diſtingués par leur talent. L'auteur ajoute qu'à Lille quelques libraires & la garniſon furent tout ce qui put engager Apollon à y trouver quelque ſatisfaction. Qu'on obſerve que dans tous les états imaginables, on ne trouvera jamais autant de politeſſe & de généroſité que parmi les militaires; c'eſt une vérité conſtatée par l'expérience.

belle, parce qu'il y rencontre plus d'agréments que par-tout ailleurs. Il y trouve des gens d'eſprit, des artiſtes, des muſiciens, des femmes ſur-tout, dont la ſociété l'enchante. Il y ſerait reſté plus qu'ailleurs, ſi ſon abſence n'avait déja commencé à devenir un peu trop longue. Il fallait retourner au Parnaſſe. Il prend la route de St. Amand, où la curioſité l'emmene. Le premier citoyen qu'il rencontre, était un des magiſtrats & des plus gros ſeigneurs de la ville; cela ne l'empêchait pas de vendre des bas & d'être cabaretier, comme preſque tous ſes concitoyens: quelle rue mene à l'abbaye, demandé t il à cet animal amphibie? — Voulez-vous venir boire chopine enſemble, répond brûſquement ce lourd complimenteur? A ce terme de *chopine*, Apollon ſourit & ſe doute bien que le peuple de cette ville eſt un peuple un peu buveur; il accepte la partie; & le magiſtrat, ſans le connaître, *paye canette* au dieu du Parnaſſe. S'il l'avait connu, il ſe ſerait ſans doute bien gardé de l'acueillir; mais heureuſement il le prit pour un marchand, ou pour un buveur de profeſſion. Apollon va à l'abbaye; la magnificence de cette maiſon l'étonne. On introduit cependant le dieu de l'Hélicon chez le ſupérieur: Monſieur, lui dit-on, j'ai l'honneur de vous préſenter Apollon. — Eh! qui? Apollon, demande en balbutiant le ſupérieur, à demi-ivre? — C'eſt un dieu; le dieu des gens d'eſprit. — Nous ne connaiſſons que le dieu des buveurs. Mais voyons ſi c'eſt un dieu d'eſprit, qu'il réponde à ma queſtion: *quid ſunt aſinus?* Apollon penſa éclater de rire; il ne repliqua rien; le ſupérieur le prit ſûrement pour un ſot. On le

mene pourtant dans une ſalle baſſe, où Jérôme Framboiſe, moine de conſéquence, faiſait des phraſes très-obſcures & très ampoulées pour prouver à ſon confrere, le verre en main, qu'il était le plus ſpirituel des religieux de l'abbaye. Bacchus était aſſis au coin du feu. Ces deux dieux ſont proches parents, quoique d'un état différent. Eh bon jour, mon frere, dit le dieu de la treille. Quand on ſçut que ce nouvel hôte était frere de Bacchus, on l'accueillit avec tout l'empreſſement des courtiſans, zélés pour les amis du prince. Avant de partir, les moines voulurent eſſayer ſa monture par partie de plaiſir; ce cheval-là leur paraiſſait curieux. Les vieux & les jeunes, le novice rampant & l'orgueilleux ſupérieur, tous veulent monter ſur Pégaſe, qu'aucun d'eux ne connaiſſent. Mais le courſier trop faible pour ſupporter ces maſſes de chair humaine, vous fait des bonds & des cabrioles, vous lâche des ruades, & vous jette à bas tous ces lourds écuyers. Aucun d'eux n'eſt exempt de ce ſort; l'un a les épaules froiſſées, l'autre le bras démis; celui-ci ſe fracaſſe la jambe; celui-là ſe briſe les côtes; plus d'un moine en charge plus d'un deſpote à cheveux gris, fier de l'emploi dont la cabale l'a honoré, ſe meurtrit gravement le corps; on voit ſur le gazon tous ces riſibles individus déplorer leur chûte & maudire leur témérité. Bacchus, qui protége toujours ſes zélés ſerviteurs, vient à leur ſecours; & le dieu voyageur, feignant de compatir à leurs maux, pique des deux, traverſe les plaines de Perwez, & regagne l'Hélicon. Eh bien, Meſſieurs, croyez-vous qu'un poëme de cette nature ne mérite pas l'approbation du pu-

blic ? — Du public partial, repliquerent les juges, il ne doit rien attendre de favorable ; mais les lecteurs judicieux, ſans préjugé, qui ſçavent apprécier le bon goût, ſeront de notre avis. Nous ne blâmons chez vous que trop d'animoſité contre les moines. — Eh ! Meſſieurs ! pouvez-vous me faire un crime de ce qui n'eſt l'effet que d'un noble enthouſiaſme, de mon amour pour l'humanité ? N'eſt-ce pas me déclarer le partiſan des humains que de faire éclater de temps en temps dans un ouvrage mon indignation contre le peuple religieux ? Je conviens qu'il y a des exceptions à cette regle générale, d'après laquelle je laiſſe au lecteur à juger des moines ; tous ne ſont pas également ſujets aux traits de la ſatyre, & il s'en trouve qui méritent mon eſtime & mes éloges. Mais les défauts, que je leur reproche, ne ſont-ils pas univerſellement reconnus ? Ne les leur a-t-on pas reprochés mille & mille fois avant moi ? D'ailleurs, je ne parle jamais d'eux qu'en général ; & je n'entre point là-deſſus dans des matieres ſérieuſes ; c'eſt une ſimple raillerie ; eh ! Meſſieurs ! peut-on ſe diſpenſer de jetter du ridicule ſur ce qui mérite à tant de titres nos plaiſanteries & notre pitié ? — Suivez-nous, reprirent les juges ; nous agiterons plus tard cette queſtion ; votre cauſe mérite diſcuſſion, & votre droit eſt litigieux. Nous avons beſoin de votre avis dans les divers jugements que nous aurons à prononcer.

Le ſolitaire fut contraint de quitter ſa cellule pour les ſuivre ; il diſait en lui-même : cet ordre eſt d'un bon augure ; nous verrons ce qu'ils déci-

deront ſur mon ſort. Les commiſſaires le prirent à leurs gages pendant leurs courſes, & entrerent dans la région des poëtes.

Fin du quatrieme Chant.

CHANT V.

Meſſieurs du ſénat apperçurent dans une vaſte plaine une foule innombrable d'auteurs bons, médiocres & mauvais, qui prétendaient tous avoir le même droit aux prérogatives dont jouiſſent les citoyens du Parnaſſe. Il y avait des poëtes, des verſificateurs, des rimailleurs, des faiſeurs de contes & de romans, dont le travail, fruit de l'imagination, était toujours relatif à la nature de la poéſie. Il y avoit auſſi des écrivains épiſtolaires, des moraliſtes, des commentateurs, &c, &c. Un peu ſurpris d'abord de cette prodigieuſe multitude d'auteurs, ils s'arrêtent un inſtant, comme interdits; puis ils s'avancent d'un air impoſant, comme doivent s'avancer des magiſtrats, qui diſpoſent à leur gré du ſort des humains.

Du célebre Homere
La muſe ſubit
L'examen ſévere
De nos gens d'eſprit.
Tous trois le jugerent
Sans prévention;
Tous trois lui trouverent
De l'invention.
Son ſtyle avec grace
Coule par inſtants,
Et fait qu'on lui paſſe

Les lieux rebutants
Dont l'accuſe Horace (1).
Notez que chez lui
Souvent on admire
Ce qui chez autrui
Au lecteur n'inſpire
Qu'un mortel ennui.
Il a le mérite
D'être bon chanteur (2) ;
Bref ; il en fut quitte
Pour un peu de peur.

Virgile vint après ; il s'avançait d'un air timide, comme s'il eût dû redouter le jugement des commiſſaires, & ſemblait dire en lui-même : pourquoi n'ai-je pas brûlé de mes propres mains cette Enéide, où j'ai toujours trouvé tant d'imperfections ? Raſſurez-vous, lui dit-on ; perſonne n'eſt plus que vous dans le cas d'eſpérer. Jouiſſez de votre liberté ; jouiſſez du plaiſir de ſervir de modele à tous ceux qui veulent parcourir avec honneur la carriere de l'épopée. Vous avez ſuivi le poëte Grec ; Homere eſt votre modele ; eh ! la copie ſurpaſſe bien l'original.

---

(1) *Horace. Quandòque bonus dormitat Homerus.* Horace l'a bien apprécié ; c'eſt ce qu'il ne fait pas toujours.

(2) *Chanteur.* Ceci s'entend de l'harmonie de ſes vers. La langue Grecque eſt déjà très-harmonieuſe ; &, quand le poëte fait des vers bien cadencés, on peut dire que c'eſt un bon chanteur, puiſqu'un poëme ſe diviſe par chants.

Viens à ton tour, auteur préſomptueux,
Qui, te berçant d'un eſpoir chimérique;
Ne rougis pas de t'égaler aux dieux,
Mortel heureux! dont la plume bachique,
Flattant les grands, déprimant les petits,
Fit moins de bons que de mauvais écrits!
Un ſtyle aiſé, d'agréables ſaillies,
Moins de raiſons que de plaiſanteries;
Beaucoup d'audace & de méchanceté,
Voilà l'appui de ta célébrité!
Va chez les fous préconiſer ta lyre;
Et contre nous faire quelque ſatyre.

Tout le monde fut interdit de cette condamnation; quelques-uns en furent outrés. Mettre Horace aux Petites-Maiſons! quelle infamie! que dira-t-on dans les colleges d'un arrêt ſi foudroyant? Horace! ah! le pauvre cher Horace qui a fait de ſi belles odes! Horace qui rit avec tant d'eſprit! Horace, reprenaient les juges, qui ſe croit ſupérieur à tout le genre-humain! Horace! qui croit intéreſſer ſes lecteurs par un tas de minuties, extrêmement triviales! ah! quel dommage! Milton, ſoutenu par une de ſes filles, dont l'appui ſervait de guide à ſes pas chancelants, s'amuſait à ſe conſoler de ſon aveuglement, en déclamant les plus beaux endroits de ſon *Paradis perdu*. Il reçut des juges quelques éloges ſur ſes idées ſublimes, ſur ſon ſtyle noble & brillant; mais, après les premiers compliments, il fut envoyé aux Petites-Maiſons pour s'être perdu trop ſouvent dans les eſpaces imaginaires. Adiſſon fut jugé encore plus coupable,

pour avoir donné libre carriere à ſon génie méchant & vindicatif. Il crut mal-à-propos avoir vengé ſa nation de la ſupériorité Françaiſe, en invectivant nos goûts & nos uſages de la maniere du monde la plus abſurde (1).

Quoique nés au Parnaſſe,
L'Arioſte & le Taſſe
Marcherent ſur leurs pas;
Les brillantes images
Qui parent leurs ouvrages
Ne les ſauverent pas.

On trouva qu'il n'eſt pas ſenſé de laiſſer prendre trop d'eſſor à ſon imagination, & qu'un auteur qui ne ſçait pas reſſerrer ſon génie impétueux dans de juſtes bornes, ne mérite pas d'être mis au nombre des ſages. Boileau ſe promenait avec Régnier; ils furent tous deux pris au dépourvu. Celui-ci fut envoyé de plein ſaut aux Petites-Maiſons, pour avoir médit ſans réſerve & ſans ménagement. On jugea Boileau avec plus d'attention; l'un voulait, qu'en faveur de ſa verſification, que nulle autre n'égale, on lui laiſſât

(1) *Abſurde;* il faut être furieuſement jaloux du mérite d'une nation pour lancer contre elle autant de ſarcaſmes groſſiers & d'invectives atroces qu'Adiſſon en a prodigués à la nation Françaiſe. Pour une victoire gagnée, voilà bien du bruit! bien de l'enthouſiaſme! Si nous nous prévalions de nos avantages ſur les Anglais avec autant de vanité, nous aurions une matiere plus ample de ſatyres à renvoyer à nos ennemis; une carriere plus étendue à parcourir pour notre orgueil.

ſa liberté ; l'autre prétendait que ſon acharnement contre Quinault & pluſieurs auteurs, que le public eſtime avec raiſon, fût puni ſelon toute la rigueur des loix Apollinaires. Comment ? repréſentait un troiſieme juge ! vous enverriez Boileau à l'hôpital des foux ? Ah ! rendez plus de juſtice à ſon bon ſens ; liſez *le Lutrin*, & voyez s'il eſt un poëme épique qui ſoit mieux ſoutenu que celui-là ; liſez l'*Art poétique*, & voyez ſi ce n'eſt pas un chef-d'œuvre de littérature ; parcourez tous ſes ouvrages, & voyez s'il n'a pas ſurpaſſé de beaucoup tous ſes modeles ; voyez ſi, pour les compoſer, il n'a pas fallu autant de judiciaire que d'eſprit ! On céda à ces repréſentations, & Boileau fut renvoyé abſous. Du Bartas parut enſuite, fort incertain de ſon ſort. Le ſiecle où il vécut excuſa ſon ſtyle gauche & vicieux, mais il n'excuſa point ſes idées giganteſques, confuſes & extravagantes. Du Bartas fut déclaré fou. Tous ces Meſſieurs, comme gens d'eſprit, occuperent la premiere claſſe de l'hôpital ; c'était bien la moindre choſe.

Et toi plaiſant cul-de-jatte,
Trop agréable Scarron !
Dont la main peu délicate
Traça d'un ſtyle bouffon
Mainte hiſtoire haſardée
Et mainte lubrique idée !
Intrépide poliſſon !
Tes groſſieres facéties
Paſſerent pour du jargon ;
On les traita de folies.

Piron ne fut pas plus épargné que toi. Il eut beau citer ſa Métromanie ; on convint que cette piece était charmante ; mais elle n'excuſa point les obſcénités répandues ſur le reſte de ſes ouvrages ; tout ce qu'il put gagner, ce fut d'être traité avec diſtinction parmi les foux de ſa claſſe.

Aſſez loin d'eux paraiſſait un grand homme ;
Jadis l'honneur du théatre Français ;
Qu'avec raiſon Melpomene renomme ;
Elle lui doit ſes plus brillants ſuccès.
Racine enfin, cet écrivain ſublime,
Qui de ſon roi ſçut mériter l'eſtime
Par des talents que l'on admirera,
Tant que le goût chez nous ſubſiſtera.
A ſes côtés marchait d'un air ſévere
L'auteur chrétien, qui par de nobles traits,
Peignit d'un Dieu la gloire & les bienfaits ;
Modeſte fils du plus modeſte pere.

Ils furent l'un & l'autre comblés d'éloges ; on trouva qu'il y avait peu d'auteurs auſſi purs dans leur diction, auſſi nobles dans leurs idées, auſſi ſenſés dans leurs moyens. Les deux Corneilles furent généralement admirés, ſur-tout l'auteur du *Cid* ; mais ils n'en furent pas moins renfermés aux Petites-Maiſons ; l'un pour s'être écarté du vraiſemblable par des idées giganteſques, l'autre pour s'être imaginé qu'un ſtyle totalement négligé ſerait aſſez bon pour le public, que ſon talent devait ſuffire pour l'immortaliſer ; une pareille vanité fut traitée d'extravagance. Les juges, en les quittant, furent néanmoins pénétrés d'ad-

miration ; &, pénétrés d'admiration, ils les envoyerent chez les foux.

Va chez les foux étaler des horreurs,
Dur Crébillon, dont le pinceau tragique
Trace à nos yeux des crimes, des fureurs,
Qui, dans le fond des déſerts de l'Afrique,
Feraient frémir les plus barbares cœurs !

La Chauſſée ſubit avec honneur l'examen des cenſeurs ; il connaiſſait les hommes ; & la maniere dont il les a peints prouve combien ſon jugement était ſain. Malherbe n'échappa qu'avec peine au châtiment ; on lui faiſait un crime des défauts les plus connus dans ſes odes ; mais la beauté de quelques-unes, le mérite d'avoir introduit, pour ainſi dire, en France le genre lyrique, l'énergie de ſes penſées, tout cela lui ſauva la liberté. La Foſſe, trop ignoré des amateurs, fut par bonheur laiſſé de côté ; peut-être que ſa tragédie de *Manlius* lui eût valu ſa grace. Le doux & ſage La Mothe fut pleinement vengé de la jalouſie de ſes rivaux par des éloges dûs ſinon à ſes talents, du moins à ſa modeſtie. L'auteur des odes ſacrées, dont les célebres productions ſont ſur-tout recommandables par une reliure en veau, dorée ſur tranche & enrichie d'eſtampes, fut long-temps l'objet de l'indéciſion des juges. La haine d'un fameux auteur, ſon contemporain, ne parut pas un titre ſuffiſant pour mériter condamnation ; ſes poéſies, quoique médiocres à plus d'un endroit, offraient ſouvent des beautés que la jalouſie faiſait oublier. Bref, il fut ſeulement admoneſté par la cour ; on enjoignit

à ſa muſe d'être plus modérée dans ſes élans poétiques, & à ſa plume d'être un peu moins féconde. Pindare penſa être condamné comme *fou* ; quand on conſidérait combien ſon ſtyle était guindé, ſouvent obſcur, on était bien tenté de le loger à l'hôpital ; mais il eut ſa grace en faveur de ſes beautés, qui ne ſont pas rares, peut-être auſſi en faveur de la célébrité que la vogue lui avait acquiſe.

Toi, qui ſur les bords de la Somme
Fis régner le goût des beaux-arts !
Greſſet, qui mérites la pomme
Sur tous les Apollons Picards !
La gloire que tu t'es acquiſe
De tes admirables écrits
N'eſt pas encor le digne prix !
Une couronne t'eſt promiſe
Par les ſçavants de ton pays ;
Gage de la reconnaiſſance
Du joyeux Parnaſſe d'Amiens ;
De nos mains reçois là d'avance ;
Au nom de tes concitoyens !

Térence ſe préſenta aux juges avec la même aſſurance qu'il faiſait paraître autrefois, lorſqu'il était sûr des applaudiſſements du peuple Romain, même avant la repréſentation d'une de ſes pieces. On blâma chez lui beaucoup d'expreſſions haſardées, des ſcenes entieres ſans intérêt, une monotomie de ſujets qui dégoûte ſes lecteurs. Il ne répondit jamais rien, ſinon que tel était le goût du temps ; on convint qu'il était bien loin

d'inſpirer le même intérêt que nos comiques Français; mais on ne le jugea pas pour cela indigne d'éloges. D'ailleurs les juges craignaient, s'ils eussent l'avaient point aſſez ménagé, de maltraiter dans ſa perſonne un général d'armée, digne d'une réputation immortelle par ſes brillants exploits. Sophocle, Echile, Simonide, Ariſtophane, Euripide, & pluſieurs autres Grecs, regardés par leurs contemporains comme des divinités terreſtres, furent aggrégés au nombre des hommes, à qui la vanité a tourné la tête; vous avez des talents, leur diſait-on; mais votre prévention en faveur de votre eſprit met obſtacle à la bonté de ſes productions; elles euſſent été meilleures, ſi vous les euſſiez crues moindres; l'orgueil eſt la premiere folie.

(1) Anacréon fut regardé comme un extravagant, qui *s'érigeait pour rimer en amour en tranſi*; on ne lui diſputa point un ſtyle gracieux, délicat & tendre; mais on l'accuſa d'inſpirer du dégoût & de la ſéchereſſe aux lecteurs qui ne ſont pas pétrifiés d'amour, c'eſt-à-dire preſqu'à tout le monde; car il eſt rare de trouver des gens qui partagent, en le liſant, l'enthouſiaſme & le délire qui regne dans ſes ouvrages. Il dit aux juges: eſt-ce donc une folie, Meſſieurs, de célébrer vîtement une paſſion que

(1) *Anacréon.* Je ſuis fâché de voir ce pauvre Anacréon relégué parmi les fous. Il ſoupire ſi joliment, ſi délicatement! Il a un feu ſi noble, un enthouſiaſme ſi beau, que, pour le condamner, il faudrait auſſi condamner tout ce qui parle d'amour en vers.

l'on

l'on reſſent vivement ? Non, lui dit-on ; l'amour n'eſt point une folie, quand il eſt modéré, ſincere, & qu'il part du cœur ; mais le vôtre eſt une extravagance. Toujours exagéré, toujours également vif, ſouvent trop licentieux, il partait de l'imagination. Ce n'était pas votre cœur, c'était votre eſprit qui jouait le rôle d'amoureux. Puiſſent les lecteurs, qui aiment à ſe morfondre en ſoupirs inutiles, goûter auprès de vous les délices qu'ils en attendent !

Quelques jéſuites à la tête exaltée ſe faiſaient alternativement des compliments à perte de vue ; aſſis ſur le gazon fleuri, ils ſe regardaient mutuellement avec des yeux admirateurs, qui marquaient aſſez la haute idée qu'ils avaient conçue les uns des autres. Buffier même, orgueilleux de ſes diſtiques géographiques, ſe regardait comme un poëte, & comme un poëte diſtingué ; cette vanité fut punie d'une prompte condamnation. Rapin, malgré ſes deſcriptions pompeuſes, Porée, malgré ſes antitheſes & ſes jolies penſées, Lamy, malgré l'harmonie de ſes vers, & les in-folio de commentaires par leſquels il a obſcurci ſes originaux, en voulant les rendre plus clairs, pluſieurs autres écrivains du même ordre, malgré leurs demi beautés, furent envoyés aux Petites-Maiſons. Ils ſe conſolaient encore en chemin par des louanges réciproques, proportionnées à l'excès de leur ſuffiſance. Tant la prévention nous aveugle !

Tu n'étais point avec eux,
Humble & modeſte Vaniere,
Dont la muſe printanniere

En ſtyle digne des dieux
A célébré la nature !
Plus d'une riche peinture
Chez toi préſente à nos yeux
Mille objets délicieux ;
Les champêtres héritages,
Que tu nous peins traits pour traits,
Par eux-mêmes n'ont jamais
Tant de graces & d'attraits
Que dans tes charmants ouvrages ;
Que l'auteur de notre temps
Sçut unir plus de talents
Avec plus de modeſtie ?
Des chantres de l'Auſonie
Tu ſurpaſſes les travaux,
Sans retracer leurs défauts !
Ta ſéduiſante harmonie,
Ta noble vivacité,
Ton invincible génie (1) ;
Ta douce légéreté,

(1) *Ton invincible génie.* Cette expreſſion n'eſt-elle point haſardée ? Un génie invincible s'entend aſſez ; c'eſt-à-dire, un génie qui ſçait vaincre les plus grands obſtacles, que les difficultés n'effraient point ; mais tout ce qui eſt intelligible n'en eſt pas plus légitime pour cela, ſur-tout en fait de langage, ſur-tout en Français. Notre langue eſt une précieuſe ridicule, très-difficile à contenter ; une prude, qui ſe choque d'un rien, qui eſt ſuſceptible à l'excès ; enfin c'eſt une petite maîtreſſe, dont la délicateſſe ſe formaliſe de fort peu de choſe, & qui a des caprices très-bizarres.

Eut de l'antique Italie
Jadis excité l'envie !

Sannazar, Coffin, Desbillon & Vida, quoique célebres par un genre de travail différent, parurent néanmoins enſemble ſur les rangs. Ils avaient exercé leur plume ſur des ſujets amuſants autant qu'intéreſſants & curieux; tous les quatre avaient atteint le but qu'ils ſe propoſaient; il eſt permis de s'occuper à des études agréables, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours eſſentielles; & ce n'eſt jamais un mal de tirer parti du talent qu'on a reçu de la nature, quand on ſçait borner ce talent, & le régler, pour ainſi dire, par les conſeils de la raiſon; le grand défaut de prudence en fait d'étude, c'eſt de ne ſçavoir pas modérer la vivacité de ſon génie; c'eſt de laiſſer trop d'eſſor à une imagination fougueuſe; c'eſt ſur-tout de ne pas diſtinguer aſſez l'eſpece de capacité qu'on a reçu du ciel; tel, qui n'eſt propre qu'à la poéſie héroïque, embraſſe mal-à-propos le genre badin; & tel autre, qui n'a qu'une ſorte de talent, croit les poſſéder tous. Sannazar l'échappa belle; on penſa lui faire ſon procès, pour avoir mêlé le ſacré & le profane avec trop de hardieſſe. Ce défaut n'eſt excuſable que, quand on s'en rend coupable avec beaucoup de réſerve. Coffin eut encore l'avantage ſur eux tous.

Où va ce moine à l'œil ſombre & hâgard,
Qui par les champs court, ce ſemble, au haſard?
Quel noir chagrin ſe lit ſur ſon viſage?
Cet air abſtrait eſt de mauvais préſage;
S'eſt-il ſauvé d'une maiſon de fous?

Ou ſonge-t-il à quelques mauvais coups?
Comme il ſe frappe! & comme il ſe démene!
C'eſt un forçat ſous l'habit d'un reclus;
Oui, c'en eſt un! Il a briſé ſa chaîne....
Courez, archers; que les plus réſolus
Suivent les pas de cet énergumene.
Voyez quel air! quels yeux! Aſſurément
Cet homme là n'eſt autre qu'un brigand.
Allons, Meſſieurs; vîte, qu'on s'en ſaiſiſſe;
Et qu'on le rende au bras de la juſtice.
Or ce brigand, qu'on dénigrait ainſi,
C'était Santeuil, cet écrivain comique;
Qui, dans l'accès d'une fureur lyrique,
Allait, venait, trépignait Dieu merci!
Geſticulait ainſi qu'un empyrique
Ou comme un Diable échappé des enfers;
Et tout cela pour attraper un vers.
Il ſe trouva tout près des commiſſaires;
Sans ſeulement les avoir apperçus;
Diſtractions, comme on ſçait, ordinaires
A ce plaiſant écolier de Phébus.
Il fut bientôt convaincu de folie;
Tout en rendant hommage à ſon talent,
On envoya ce burleſque ſçavant
A l'hôpital exercer ſon génie.

Le poëte canoniſé, qui compoſa, entr'autres belles odes ſacrées, l'hymne des innocents, reçut les compliments dus à ſes efforts lyriques; mais on ne lui en fit pas trop, de peur de choquer ſa modeſtie; il faut épargner l'amour-propre d'un ſaint. Pluſieurs autres faiſeurs d'odes de

toute nation furent logés à la derniere claſſe des fous. On convint que ce genre de littérature était digne par lui-même de l'admiration des connaiſſeurs & du travail d'un génie ſublime; mais on convint auſſi qu'il fallait, pour s'en mêler, pouvoir ſe flatter d'y réuſſir, &, pour y réuſſir, poſſéder un talent ſupérieur; talent qui n'eſt pas commun. Combien de petits auteurs oſent porter juſque-là leurs prétentions à la célébrité? Il faut ſe rendre juſtice, & convenir qu'en fait d'*odes*

Peu de gens que le ciel chérit & gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.

Tout le monde fait des odes. Survient-il une fête, une réjouiſſance publique? chacun ſe ſignale; les odes inondent le public; & celui qui croit s'en être tiré avec le plus d'honneur, eſt préciſément celui-là même qui n'aurait jamais dû y ſonger.

Viens à ton tour, trop célebre Rouſſeau!
Et ſois témoin d'un ſpectacle nouveau.
Dis nous quelle fut ta ſupriſe,
Lorſque d'un air plein de courroux
On te relégua chez les fous!
On dit qu'en cet inſtant de criſe
Cet arrêt te ſembla l'effet d'une mépriſe!
Mais il ne nous paraît, à nous,
Qu'un acte juſte, dont perſonne
Ne s'afflige, ni ne s'étonne.

Pour quelques odes tout au plus (1
Auxquelles l'eſprit rend hommage,
Combien d'inſipides *rébus*
Tiennent place dans ton ouvrage.
Eh ! comment te laveras-tu
De ton criminel artifice ;
Le matin louant la vertu,
Le ſoir préconiſant le vice?
Oſes-tu croire en vérité
Que tu dois ta célébrité
A ce ſtyle gauche & ruſtique,
A ce langage marotique,
Avec raiſon décrédité,
Dont la burleſque antiquité
Et la groſſiere obſcurité,
Sans te rendre plus énergique,
Prouve ta ſingularité?

Rouſſeau fut conſterné de cette ſentence ; il s'attendoit à recevoir un déluge de félicitations. Dans le premier accès de ſon dépit, il accuſa la Fortune de ſa diſgrace ; tu te venges, diſait-il, aveugle déeſſe ! tu te venges de mes ſarcaſmes ! Mais ton courroux ne diminuera point le prix des invectives énergiques & brillantes que je t'adreſſe. On admirera mon ode, tant que le goût du beau ſera encore en vigueur. Il avait

(1) *Tout au plus.* L'auteur n'eſt pas ſeul de ce ſentiment ; retranchez des odes de Rouſſeau ſept ou huit de celles qu'on admire le plus ; que reſtera-t-il de ſi parfait, de ſi magnifique?

raiſon ; mais en revanche admire-t-on ces obſcénités qui font rougir le libertin même le plus déterminé ? Admire-t-on ces calomnies atroces, qui furent la juſte cauſe de ſon infortune (1) ?

Phedre, Faërne & quelques autres faiſeurs de fables ſe promenaient ſous une allée de noyers. Le premier, homme délicat & agréable, fut traité de fou à cauſe de ſa vanité ; le ſecond, plus modeſte, mais ſans talent, ſuivit ſes pas. Eſope fut couronné des juges, non pas préciſément comme inventeur de la fable, non pas même comme homme d'eſprit, mais comme homme de bon ſens, dont toutes les actions prouvent une prudence conſommée & une connaiſſance parfaite du cœur humain.

Parais donc enfin ſur la ſcene ;
Joyeux, inimitable auteur,
Dont l'univers devient l'admirateur !
C'eſt à toi, divin La Fontaine ;
C'eſt à toi qu'il faut rendre honneur !
Apollon t'a fait gouverneur
Du département d'Hippocrene.
Charme puiſſant du loiſir des humains !
Qui ſçus donner une ame aux objets inſenſibles ;
Si mille obſtacles invincibles
Découragent les écrivains

(1) *De ſon infortune.* Quand de propos délibéré on s'en vient dans une ſatyre déchirer impitoyablement tous ceux à qui l'on en veut ; quand on attaque ce qu'ils ont de plus cher, c'eſt-à-dire, l'honneur, on mérite bien le mépris public.

Qui veulent marcher ſur ta trace !
Si, plein d'une naïve grace,
Tu prêtes par ton art charmant
Même à l'inſecte qui croaſſe
De l'eſprit & de l'enjouement
Si, plus on s'attache à te lire,
Plus chez toi l'on trouve d'appas ;
Combien d'auteurs dans notre empire
Sont faits pour te céder le pas !

La Fontaine regardait avec mauvaiſe humeur un commentateur paraſite qui s'obſtinait à le ſuivre, en dépit des menaces du fabuliſte courroucé. Ce commentateur était Cotte, connu par des notes qui ne ſignifient rien du tout, par une fable qui ne ſignifie pas grand'choſe, & par quelques vers à la louange de La Fontaine, qui ſignifient beaucoup ; car ils prouvent clairement que le verſificateur n'entendoit rien à ce métier. Quelques faiſeurs de notes allerent avec lui occuper une ſalle baſſe aux Petites-Maiſons, où ils eurent le loiſir de commenter tout leur ſoul. De ce nombre était Préfontaine (1), qui, pour rendre le *Cornelius Nepos* plus intelligible aux enfants, y a joint des obſervations purement moralès, qui n'ont aucun rapport au texte de

(1) *Préfontaine.* Un tas de commentateurs de ce calibre méritent bien d'être envoyés à l'hôpital des fous. Quelle rage indécente d'éclaircir des ouvrages qui n'ont aucun beſoin d'éclairciſſement ! Eh ! quoi ? ne ſçaurait-on aſpirer à une autre célébrité que celle de paſſer par les mains d'un tas de jeunes

l'auteur. Cependant Préfontaine ſe croyait un grand-homme, après avoir dit au bas d'un livre Latin ce que dirait en ſociété le plus inepte des hommes ; il penſa même dire des injures aux auteurs de ſa condamnation.

Bon Dieu ! que de journaliſtes en mouvement ! quelle fureur ! pourquoi ce ſanglant combat ? Ainſi parlaient les juges, en voyant au milieu d'un pré deux ou trois cent folliculaires ſe battre d'eſtoc & de taille. La jalouſie, l'eſprit de parti, l'animoſité, la vengeance éclatait ſur leur viſage. On les eût pris pour des animaux enragés, obſtinés à leur mutuelle deſtruction. Ils ſe prenaient l'un à l'autre les ouvrages de leur compoſition, & les faiſaient voler dans les airs avec tant de raideur, que les contrées voiſines crurent qu'il pleuvait des journaux ; cette grêle de brochures alla tout-à-coup ſe réunir dans un gouffre voiſin du fleuve Léthée ; & on n'en entendit plus parler. Le Roux pleura ſon cher journal, oublié preſqu'en naiſſant. Rouſſeau & quatre ou cinq auteurs du même état, qui n'avaient point de part à cette bataille, goûtaient en paix le plaiſir d'être lus & approuvés des connaiſſeurs. Battez-vous, Meſſieurs, diſaient-ils ; nous reſterons tranquilles, nous ; mais on nous lira. Ils avaient raiſon.

---

poliſſons, qui ſe moquent du commentateur, dès qu'ils ſont en âge de l'apprécier ? On commente ; on extrait ; on analyſe ; que faire ? On n'eſt plus capable d'inventer ; on ne ſçaurait donner du ſien ; cependant il faut écrire, s'imprimer ; & voilà l'époque de la décadence du goût.

On s'approche enfin de toi,
Digne organe de la loi !
Dont la Minerve légere,
Quelquefois grave & ſévere,
Eſt autant fait pour plaire
Au Parnaſſe qu'au barreau.
Agréable Neufchâteau !
Ton génie humble & proſpere
Pour les vers & les procès
Au palais comme à Cythere
T'aſſure un égal ſuccès !
Ton double talent raſſemble
Les mirthes avec les *lis*,
Et prouve au lecteur ſurpris
Que les Muſes & Thémis
Peuvent s'accorder enſemble.
Juge & rimeur tour-à-tour,
Tantôt ſur ta douce lyre
Tu nous fais parler l'Amour ;
Sur un ton fait pour ſéduire ;
Tantôt en ſtyle légal
Tu rends ſur ton tribunal
Des oracles qu'on admire.

Geſner, Bitaubé & Fénelon furent regardés comme des poëtes dignes de l'admiration des gens de goût. Leur brillant génie, leur ſtyle aiſé, coulant & fleuri, leurs penſées agréables & pittoreſques avaient ſouvent excité dans l'ame des juges une douce émotion, effet ordinaire de la véritable poéſie. Cependant Fénelon ne s'en tira pas auſſi-bien que les autres. La mort d'Abel

& le poëme de Joſeph étaient exempts des défauts qu'on blâmait dans Thélémaque. On fut même ſur le point, en y regardant de plus près, d'envoyer Monſieur l'archevêque aux Petites-Maiſons, pour avoir noyé ſon récit dans un déluge de préceptes moraux, qui dégoûtent les lecteurs, & qui ne ſont point du tout analogues au caractere d'un poëme. Sa grandeur s'excuſa ſur la néceſſité où elle était de rendre à ſon auguſte éleve plus claire & plus ſenſible l'application des traits d'hiſtoire renfermés dans ſon ouvrage. Elle s'exprima ſi éloquemment que l'on ne pût s'empêcher de l'approuver. Eh! quel orateur aurait trouvé des cœurs dévoués à ſes principes, ſi Fénélon n'avait point été favorablement écouté?

Venez, Meſſieurs, les diſeurs de jolis riens, venez recevoir le prix de vos charmantes bagatelles. Les ouvrages fugitifs ne ſont point proſcrits de l'empire du goût; ils délaſſent le lecteur fatigué par des occupations perſonnelles. Venez, jeune militaire, qui mêlez les palmes de Bellone avec les lauriers des neuf-ſœurs, délicat & tendre Bouflers! égayez-nous par vos chanſons; elles peuvent être applaudies à la table des dieux. Treſſan, Nivernois, & vous tous qui alliez la belle littérature avec un rang élevé, encouragez par votre exemple le goût des beaux-arts. Venez, Guinguéné, Imbert, Maſſon, Simon, Royou, Léonard, St. Péravi, & tant d'autres, qui ſçavez nous intéreſſer par de légeres plaiſanteries; aimable Romans, qui ſurpaſſez de beaucoup les originaux, que tu revêts à la moderne! Venez tous recevoir nos félicitations; elles ſont dues à vos talents.

Ducis, Colardeau, du Reſnel, Martial, Tibulle, Blin de Sainmore, Ovide, St. Lambert & tous les poëtes de leur cathégorie furent invités à retoucher leurs ouvrages, pour les rendre plus ſûrs de l'immortalité. Regnard, Boiſſy, du Belloy, Monvel, Quinault, Sédaine, Plaute, Poincinet & quelques autres furent examinés ſuperficiellement; on ne voulut point trop s'appeſantir ſur leurs défauts, afin d'encourager ceux qui travaillent pour le théatre. Moliere eut la préférence ſur tous les auteurs comiques de toutes les nations; ceux qui apprécient ce charmant écrivain, conviendront qu'il la méritait bien.

Monſieur l'auteur, dont le talent
Se ſignale ſi tendrement!
Qui trouvez un plaiſir charmant
A jouer le rôle d'amant!
Qui ſoupirez ſi joliment;
Et le dites ſi finement!
Qui tous les jours, à tout moment,
Accouchez d'un couplet galant.
Qui chériſſez ſi poliment (1)

(1) *Si poliment.* Quoique M. Dorat ſe ſoit rendu fort ridicule par ſes amourettes, dignes du temps des Fées, on ne ſçaurait lui refuſer l'admiration due à quelques-uns de ſes ouvrages, & en général à cette facilité ſinguliere avec laquelle il verſifiait, ſurtout à la légéreté de pluſieurs de ſes morceaux; il y en a auſſi qui ne méritent que l'oubli d'un lecteur honnête; l'homme vertueux ne ſçaurait lire des obſcénités avec plaiſir, quelqu'élégamment qu'elles puiſſent être écrites. Il eſt ſi facile d'avoir de l'eſprit, quand on eſt libertin!

Le premier objet ſéduiſant,
Sans le connaître aucunement !
Qui, tout paîtri de ſentiment,
Adorez ſi légérement
La bergere qui bien ſouvent
N'exiſte que dans le néant !
Recevez notre compliment ;
Votre conduite aſſurément
Eſt digne d'applaudiſſement ;
Nous vous eſtimons grandement ;
Vous le méritez. Cependant
Allez-vous en tout doucement
Prendre là-bas un logement.

C'eſt ainſi que les juges apoſtropherent Dorat, l'auteur des Dames, l'auteur à la mode, l'auteur par excellence. L'accuſé s'en alla d'un pas leſte prendre une place au lieu déſigné ; & tâcha d'adoucir l'eſclavage réel, où il était, par les idées charmantes d'un autre eſclavage, plein de gentilieſſe, idole de ſon imagination, dont il avait fait ſes délices pendant toute ſa vie.

L'éditeur de l'Almanach des Muſes s'occupait à écrire les yeux fermés. Que faites-vous là, lui dirent les juges ? — Je critique les ouvrages de l'année, pour en donner une notice à la fin de mon almanach. — Et pourquoi fermer les yeux ? — C'eſt pour ne pas voir les auteurs que je déchire. — Vous ne les connaiſſez donc pas ? — Je ne connais ni les auteurs, ni leurs ouvrages. — Et pourquoi les dénigrez-vous ? — Pour me faire valoir. — Sur quel titre pouvez-vous décrier un livre que vous ne liſez pas ? — C'eſt une loterie,

qui me réuſſit aſſez bien. J'ouvre un livre; ſi j'y rencontre un paſſage ridicule, je le donne au public pour échantillon; & ce paſſage, dénué de tous ſes acceſſoires, devient encore plus abſurde. Si je ne trouve rien à redire dans l'ouvrage, je dis en quatre mots ce que j'en penſe, ou ce que j'en devine. Il eſt rare que je ne diſe pas une vérité dans une demi-douzaine de menſonges.

Les juges allaient prononcer l'arrêt qui devait fixer la deſtinée de ce plaiſant critique, homme d'eſprit, malgré ſes injuſtices; mais une troupe de poëtes, qui ſurvint, leur fit faire diverſion. Diderot, Séneque, De Lille, Polignac, Lucain, &c. malgré le diſparâte de leurs productions, furent jugés à peu-près d'un mérite égal. Cependant on envoya à l'hôpital des foux un de ces hommes de génie. Les hiſtoriens ne le nomment pas. De Lille fut celui de tous qui reçut le plus d'éloges; on avoua qu'il avait un ſtyle enchanteur.

Et ce Gilbert, dont la plume hardie,
S'encourageant par ſes propres ſuccès,
Dans maint ouvrage, où regne la ſaillie,
Oſa braver nos ſophiſtes Français ?...
Que croyez-vous que les juges lui firent ?
De bonne foi n'imaginez-vous pas
Qu'à l'hôpital il dirigea ſes pas ?
Détrompez-vous; les juges lui ſourirent;
Loin de blâmer ſes célebres écrits,
Des trois cenſeurs la docte compagnie
Sur les travaux de plus d'un grand génie,
Sans héſiter, leur adjugea le prix.

(1) Pope & Driden furent regardés par le ſénat comme les deux génies de l'Angleterre. La traduction du ſecond paſſa pour un modele de verſification. Shakeſpéar, voyant venir à lui les juges avec un air courroucé, leur épargna la peine de prononcer ſa ſentence; il fut bien vîte ſe cacher dans un coin des Petites-Maiſons. Fontenelle y fut envoyé ſeulement pour ſa pluralité des mondes; mais on plaça cet homme célebre au rang des plus aimables foux de l'hôpital.

(2) Perſe alla chercher parmi les foux quelque Sphinx aſſez clairvoyant pour diſtinguer ſes beautés au travers de l'obſcurité répandue ſur ſes ouvrages. Juvénal, avec tout ſon eſprit & malgré ſon énergie, alla recevoir à ſa ſuite le prix des méchancetés outrées, des perſonnalités odieuſes, qui deshonorent ſes écrits. Paliſſot fut condamné unanimement; ſon eſprit fut admiré, mais on déteſta l'uſage qu'il en avait fait. Clément alla ramper parmi les foux de la plus baſſe catégorie, pour avoir décrié ſans raiſon trop de perſonnages diſtingués par leurs talents. L'auteur *du Balay* marcha ſur ſes traces. La vanité de ces

(1) *Pope.* Il n'y a gueres d'auteur Anglais qui ait manié avec tant d'art la verſification. Quelle douce harmonie! quels tableaux enchanteurs. Pope a réuni la philoſophie & la poéſie dans un égal degré de perfection.

(2) *Perſe.* Je n'ai jamais pu concevoir comment des gens de goût pouvaient ſe faire une loi d'expliquer Perſe; l'auteur le plus obſcur & le plus ténébreux qui ſoit au monde. Un écrivain ſerait admirable dans toutes ſes penſées, qu'il ne ſerait plus digne de l'attention du public, s'il ceſſait d'être clair,

deux Meſſieurs était trop ridicule pour n'être pas traitée de folie. Fardeau alla mordre & aboyer avec les inſenſés de ſon mérite. Chaulieu, Grécourt, Lattaignant furent à l'hôpital faire amende honorable pour les obſcénités qui dégradent leurs productions. Il eſt ſi facile d'avoir beaucoup d'eſprit, quand on décrie les bonnes mœurs ! Un ſujet licencieux fait pardonner tant de mauvais vers.

Vîte, au ſecours ; les juges vont périr !
Quel mal ſubit ? quelle langueur mortelle
Vient engourdir leur livide prunelle ?
Quelque vapeur ou quelque ſouvenir
Leur cauſe-t-il un nouveau déplaiſir ?
Quels bâillemens ! qu'eſt-ce qui les ennuie ?...
Meſſieurs ! Meſſieurs ! — Néant ; Eh ! mes amis !
Les voilà bien tous les trois endormis !
En bonne foi !.... C'eſt une léthargie.
Vîte, on s'empreſſe ; on cherche des odeurs ;
On ſe trémouſſe ; on va ; l'on vient ; l'on crie ;
Flots de vinaigre & des quatre voleurs
A pleines mains au nez des ſénateurs
Sont prodigués. Cohorte ſecourable,
Vous vous laſſez en vain ; rien n'eſt capable
De réveiller ces auguſtes dormeurs.
Ils ont de loin apperçu quelque choſe
Couleur d'abbé fort lourd, fort ennuyeux ;
(3) Prévôt, je crois, s'eſt offert à leurs yeux ;

(3) *Prévôt.* On admire Cléveland ! On lit avec plaiſir le doyen de Killerine ! Bon Dieu ! j'ai donc le goût bien mauvais ! j'avoue qu'il me prend une envie horrible de bâiller, rien que pour penſer à ces ouvrages ſempiternels.

Oui,

Oui, c'eſt lui-même ; & voilà ce qui cauſe
Le changement dont vous êtes ſurpris.
Ce triſte auteur, par ſa mortelle proſe,
Ses longs détails & ſes ſombres récits,
A le talent d'aſſoupir à merveille.
Suppliez-le d'aller un peu plus loin ;
Que ne va-t-il pérorer dans un coin ?
Pour vous, Meſſieurs, en ce preſſant beſoin,
Approchez-vous du groupe qui ſommeille ;
Criez bien fort, afin qu'il ſe réveille.
Mais parlez leur des œuvres de Prévôt,
Vous les verrez ſe rendormir bientôt.

On ſuivit ce conſeil ; & Prévôt ſe déroba à la vue des juges, ſuivi d'une foule de faiſeurs de romans propres à endormir, malgré les vertus dont ils nous donnent les exemples. Tous ces Meſſieurs ſe ſauverent où ils purent ; l'hiſtoire rapporte qu'ils prirent tous, ſans le ſçavoir, le chemin des Petites-Maiſons ; confus de leur mépriſe, ils furent obligés de reſter là.

Sous des tilleuls, auprès d'un certain homme
Qui fixait tout avec des yeux ſereins,
Quoiqu'il forgeât pour autrui des chagrins,
Etaient des gens !... des gens doux & benins !
Groupe plaiſant d'amateurs féminins,
Et qui pleuraient, qui pleuraient Dieu ſçait comme !
A quel ſujet, s'il vous plait ? — Pour des riens ;
Pour des grands mots, pour des points, pour des notes ;
Pour des récits de triſtes anecdotes.
Le grave auteur ſaiſiſſait les moyens
De faire aux gens répandre bien des larmes ;

Les attrister, c'étaient là tous ſes charmes.
Peu d'intérêt animait ſes écrits ;
Trop de longueurs nuiſaient à ſes récits ;
Mais on pleurait, on tombait en extaſe,
En pamoiſon... C'était là ſon plaiſir.
Dans ſes travaux l'obiet de ſon deſir
C'était de voir toujours quelque ſoupir,
Quelque ſanglot naître à la moindre phraſe.
Pour lui, tranquille & maître de ſon cœur,
Inacceſſible aux traits de la douleur,
Il s'amuſait à fabriquer encore
Quelque recueil de contes affligeants,
Pareil à ceux que depuis très-long-temps
De ſon génie il avait fait éclorre,
Bien accueilli des lecteurs indulgents,
Tout-à-fait propre à déſoler les gens.
Cet écrivain, digne & parfait modele
Des grands conteurs, des auteurs larmoyants,
C'était d'Arnauld, dont la plume éternelle (1)

(1) *Eternelle.* Dans la piece du Français à Londres, le marquis dit à ſon camarade : mais... baron éternel !.... C'eſt préciſément ici le même ſens ; & alors cette expreſſion a une énergie extrême. Cependant il faut être juſte ; n'admirer rien dans les ouvrages de M. d'Arnaud, c'eſt porter trop loin le rigoriſme. Le comte de Comminges, Faiel, le prince de Bretaigne & quelques autres pieces ou de vers ou de proſe moins fautives que les autres, méritent des applaudiſſements. M. d'Arnaud a ſouvent ſaiſi la nature ; ſouvent auſſi il a cru s'en rapprocher, en s'éloignant d'elle. Ses vers ne valent pas ſa proſe à beaucoup près ; ils ſont pleins de fautes, & extrêmement lâches. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de vérifier par une lec-

A bien manqué de ſe rendre immortelle.
Encore un peu cet auteur entêté
Allait prétendre à la célébrité.

On admira certains chefs-d'œuvre ſortis de ſa plume ; on fut même preſque tenté de larmoyer un inſtant ; mais on ne laiſſa pas de l'envoyer prendre ſa place à l'hôpital des foux. Il en fut d'abord gravement étonné ; & puis il ſe détermina gravement à ſubir le joug qu'on lui impoſait. On pleura en le voyant partir ; c'était une ſuite de l'inclination qu'on avait pour les pleurs & les ſoupirs, dès qu'on voyait d'Arnauld. Ce n'était pas ſa perſonne, mais l'idée de ſes ouvrages qui arrachait des larmes.

Madame Deshoulieres penſa être logée avec les foux ; ſes idylles ſont agréables ; mais on ſçait que la plupart ne ſont pas d'elle. Elle eut le mérite aux yeux des juges d'avoir été aſſez bonne traductrice, & d'avoir fait quelquefois de jolis vers. Beaucoup de femmes connues par leur éru-

---

ture attentive du peu de vers qu'il a faits. On n'aime pas à pleurer toujours ; il y a quelques caracteres privilégiés, qui aiment cette ſombre mélancolie, ce noir continuel, qui regne dans les épreuves du ſentiment. Trop de points, trop d'exclamations, trop de longueurs en diminuent ſenſiblement l'intérêt. Mais M. d'Arnauld a un mérite bien recommandable, c'eſt de ne prêcher que la vertu. Cependant il eſt bien loin d'atteindre Marmontel, que peut être il croit ſurpaſſer. Rien n'eſt plus précis, plus élégant, plus naturel que le ſtyle des Contes moraux ; & le grand, le rare mérite qu'y trouvent les connaiſſeurs, c'eſt de n'y rien dire de trop.

dition furent très-étonnées de ſe voir enlever la gloire des productions qui leur avaient acquis tant de célébrité. Comme rien n'échappait à la ſagacité des commiſſaires, on découvrit la ruſe, & pluſieurs convinrent de bonne foi qu'elles avaient donné ſous leur nom les ouvrages de leurs amants. On pouvait dire d'elles ce qu'Olibrius dit de Lucas:

Lucas n'eſt-il pas un garçon
Fait pour briller ſur le Parnaſſe ?
Le ſeul bon vers de ſa façon
Se lit tout entier dans Horace.

Au reſte, le plagiat eſt devenu ſi fort à la mode, qu'on n'y penſe plus. Madame Dacier alla exercer ſa plume à traduire en mauvais Français les différentes langues des Petites-Maiſons. Néanmoins ſa vanité, qui lui avait depuis long-temps affaibli le cerveau, ne fit que s'accroître après cette diſgrace. Tel eſt l'effet d'une vanité outrée ; on va juſqu'à prendre le châtiment pour la récompenſe, les reproches pour des éloges. Mᵉ. Sévigné fut généralement applaudie ; toutes les femmes, qui, ſans être dépourvues de talent, s'adonnent aux lettres, furent trouvées dignes d'éloges.

Sexe charmant, dont la faibleſſe
Relève encor les charmes ſéducteurs !
Viens quelquefois ſur le Permeſſe,
Pour te parer, cueillir des fleurs !
L'eſprit chez toi, ranimant la tendreſſe,
Eſt un titre de plus pour ſoumettre les cœurs.
Va, ne crains point de franchir la barrière

Qu'un injuſte devoir oppoſe à ton ardeur !
Tu peux, ſans ſortir de ta ſphere,
De temps en temps te donner pour auteur !
Les lettres ſont une carriere
Que mainte Iris dans ſa marche légere
Parcourt ſouvent avec honneur.
Sans bleſſer les loix du ménage,
Une épouſe fidelle & ſage
Aſpire à la célébrité.
Et ſon amour-propre flatté
De ce littéraire avantage
Se réjouit du double hommage
Que l'on va rendre à ſa beauté.
J'eſtime un poëte femelle,
Quand il ſçait modérer ſon zele,
Et réprimer ſa vanité !
La femme qui peut de ſon aîle,
Par un travail accrédité,
Voler à l'immortalité,
N'en devient jamais que plus belle.

Ninon de Lenclos fut regardée comme une folle des plus décidées. Les petits-maîtres furent choqués de ce jugement; ils virent en frémiſſant cette femme célebre partir pour l'hôpital. On leur diſait: conſolez-vous, Meſſieurs les adorateurs; vous la ſuivrez à ſa deſtination. On fut très-aiſe aux Petites-Maiſons, quand on vit arriver cette charmante courtiſanne; & les plus aimables foux ſe promirent beaucoup d'agrément dans ſa ſociété.

On rendit un reſpectueux hommage à la ver-

tueuſe Maintenon. Ses écrits furent regardés comme un chef-d'œuvre de bon ſens, d'eſprit & de lumieres. D'autres femmes illuſtres, qui avaient embraſſé le même genre, ne furent pas jugées de même. On leur refuſa le ſens commun; & elles paſſerent pour avoir moins d'eſprit que de jargon.

La comteſſe de Beauharnais, la comteſſe de Buſſy, & quelques femmes enjouées dans leurs productions fugitives, furent encore applaudies des juges. Elles avaient fait peu de choſe; mais tout ce qui était ſorti de leur plume, portait l'empreinte du bon goût & d'un eſprit léger, plaiſant & délicat. Ces Dames s'entretenaient avec l'éditeur anonyme de l'Almanach des Muſes. Pourquoi, diſaient-elles, parmi pluſieurs pieces excellentes, entremêlez-vous toujours un tas de morceaux ſi plats, ſi ennuyeux? Pourquoi, repliquait l'éditeur en ſouriant d'un air malin, ne me fourniſſez-vous pas, Meſdames, aſſez de vers de votre façon pour completter un volume honnête, tel que tous les ans je le promets au public?

Que dirons-nous de toi, ſenſible Marmontel?
Qu'il faut chez Apollon t'ériger un autel!
Qui mieux que toi ſçut peindre la nature?
De ta proſe coulante & pure
J'admire la naïveté.
Ta muſe belle ſans parure
Nous étale avec dignité
D'une intéreſſante peinture
L'élégante ſimplicité.
Fêté depuis long-temps au poétique empire;
Vertueux, tendre, humain, délicat & précis,

Tu captives nos ſens par tes charmants récits;
Qui les a lus, veut les relire.
Je me ſens tout de flamme aux accents de ta lyre;
Ton Apollon, guidé par les plus nobles feux,
Sur les auteurs les plus fameux
A l'avantage précieux
De n'avoir dit que ce qu'il fallait dire.

Montaigne, Théophraſte & la Bruyere moraliſaient enſemble ſur la nature & les penchants de l'homme. On les laiſſa s'eſcrimer en gens d'eſprit; les juges ne voulurent pas même s'arrêter auprès d'eux. Ils n'ont jamais dit à perſonne le ſujet de cet oubli volontaire; on a voulu en pénétrer les motifs, mais en vain. Une multitude innombrable, prodigieuſe, inconçevable de faiſeurs de romans de toute eſpece accoururent ſe préſenter ſur le paſſage du ſénat voyageur. Ils avaient peut-être envie de compoſer quelqu'hiſtoire imaginaire au ſujet de leurs excellences. On commença par ſe débarraſſer de pluſieurs milliers de ces auteurs éphemeres, en les envoyant peupler la derniere claſſe des foux. Madame Ricoboni, Madame de Gomés & une cinquantaine de femmes romaniſtes en furent quittes pour occuper la ſeconde claſſe. Richarſon, Le Sage & une douzaine d'autres du même mérite reçurent les éloges pompeux, dûs à leur travail diſtingué.

On apperçoit dans une vaſte plaine une foule de peuple qui ſuivait avec des acclamations de joie un homme ſec & décharné, qui, paraiſſant peu ſenſible aux applaudiſſements qu'on lui

prodiguait, s'occupait à compoſer une tragédie; cet homme, c'était Voltaire. A ce nom, les juges hâterent leur marche. Arrivés près de lui, ils le ſaluerent avec diſtinction. Dans l'attente de ce qui allait ſe paſſer, le ſilence regne de tout côté. Tous les yeux ſont fixés ſur le patriarche de la littérature.

Conticuëre omnes, intentique ora tenebant;

Les ſénateurs prirent enfin la parole:

Quoique l'univers applaudiſſe
A tes incroyables talents,
Souffre pendant quelques moments
Que l'on te rende enfin juſtice.
Nous ſçavons que certains dévots
Ont décrédité tes ouvrages
Dont ils ont lu deux ou trois pages;
Mais que t'importent les ſuffrages
De tous ces vénérables ſots ?
Nous ſçavons que, malgré l'envie,
Il faut admirer ce génie
Dont la moins brillante partie
Suffirait pour éterniſer
Tout autre écrivain que Voltaire;
Et que pour t'immortaliſer
Tu fis bien plus qu'il ne faut faire.
Mais ces livres d'obſcénités,
Trop bien écrits pour ne pas plaire ?
Et ces recueils d'abſurdités
Chez un lecteur faible & vulgaire

Trop tôt, hélas ! accrédités ?...
Toutes ces contrarietés
Qui prouvent ton inconſéquence ?...
Va en chercher la récompenſe
Parmi les foux les plus vantés.

ette ſentence conſterna tous les aſſiſtants ; on néanmoins murmurer. Voltaire, le grand aire alla occuper le premier logement de ital. Une foule de monde le ſuivit en ſilence l'à la porte. On l'y reçut comme un prince ait ſon entrée dans une capitale, c'eſt-à-dire, uit du canon. Fréron, qui depuis long-temps, éviter la honte d'une condamnation en re- s'était réfugié de lui-même dans ce vaſte ice, ſe conſola de ſon eſclavage, quand il it partager à ſon adverſaire. On a dit de- , mais j'en doute, qu'ils devinrent amis.

n ſortant de la vallée des auteurs agréables, ommiſſaires virent au pied d'un hêtre un me de moyen âge, qui, déchirant un petit uſcrit feuille à feuille, ſe faiſait un plaiſir de rûler à la flamme d'une bougie, en riant rge déployée. — Comment vous nomme- ? — Maître Euſtache. — Sont-ce vos ou- es que vous brûlez-là ? — Oui. — Et pour- les brûler ? — Parce que le ſuccès en eſt tain. Je travaille pour mon plaiſir, non pour du public. — Voudriez-vous nous lire ce vous en reſte ? — Volontiers ; mais ſçachez c'eſt un genre tout-à-fait nouveau ; c'eſt l'hiſ- de ma vie, qui ne vous intéreſſera pas. N'importe, liſez toujours ; le ſtyle pourra ſup-

pléer au ſujet. — Aſſeoyez-vous donc auprès de moi. — Ils ſe mirent à côté de l'auteur, qui leur lut ce qui va faire le ſujet du ſixième chant.

Fin du cinquieme Chant.

CHANT VI.

Maître Euſtache, ſans rien faire paraître de enthouſiaſme ordinaire aux poëtes, entre tranillement en matiere : attention, Meſſieurs les ges; voici le premier chant de mon poëme.

Il faut, lecteur, que de ma vie (1)
Je vous expoſe le tableau.
Dites que cette fantaiſie
A quelque choſe de nouveau
Qui tient de la bizarrerie;
Dites même qu'en mon cerveau
J'ai deux ou trois grains de folie;
De vos diſcours je me ſoucie
Comme un moine du vin de Brie.
Si mon portrait me ſemble beau,

(1) *De ma vie.* Ce petit poëme, d'un genre nouveau, mais très-naturel, de la façon du *Couſin-Jacques* ou du Traducteur (car on ne ſçait plus auquel s deux attribuer cet ouvrage), a été lu à Ferney, préſence de M. de Voltaire & de pluſieurs autres ns de lettre diſtingués. Le héros de la poéſie ſe leva uſquement, & dit qu'il fallait donner au public ce li petit colifichet; le *Couſin-Jacques* répondit qu'il oulait faire imprimer quelque choſe de plus volumineux, & que ce poëme paſſerait avec le reſte. C'eſt e anecdote que nous pouvons certifier; M. de Voltre était indulgent pour les jeunes auteurs; il enrageait le talent par-tout où il croyait le trouver.

En dépit de la raillerie
J'y veux exercer mon pinceau.
Mais,... ſi ce portrait nous ennuie....
Point d'objections, je vous prie ;
Je ſatisferai mon envie,
Et vos *mais* iront à *Vaulcau.*
Allons, mon cher, prenez courage ;
Il n'eſt preſque plus un ouvrage
Où le lecteur le plus têtu
N'ait beſoin de cette vertu.
Un peu d'eſprit le dédommage
Des platitudes d'un auteur ;
Enfin, pour être bon lecteur,
Il faut enrager ; c'eſt l'uſage.
Je ſçais pourtant bien qu'à mon âge
On paſſe encor pour un enfant,
Et que ſur-tout dans notre France,
On joint fort peu d'expérience
A fort peu de diſcernement.
Ce n'eſt pas au cinquieme luſtre
Que le haſard peut rendre illuſtre
Un très-obſcur individu,
Qui n'a preſque jamais rien vu.
Il ne faut donc pas vous attendre
A voir ici du merveilleux ;
Les faits que vous allez apprendre
Sont peu faits pour les curieux.
Notre commune deſtinée,
(C'eſt la mienne juſqu'à ce jour),
Ne ceſſe d'être tour-à-tour
Et malheureuſe & fortunée.

Mais notez qu'il n'arrive rien
Où par une conduite étrange
Un ſort funeſte ne mêlange
Toujours plus de mal que de bien.
Bonheur, malheur; c'eſt la deviſe
Du grand ſeigneur & du bourgeois;
Il n'eſt aucun état, je crois,
Que ce vers ne caractériſe.
Quoi qu'il en ſoit, ſi mon ſujet
Par lui-même ne vous préſente
Aucune anecdote frappante,
Il ne tient qu'à moi, je m'en vante,
D'y répandre de l'intérêt.
Gageons enſemble, s'il vous plaît;
Que je ſurpaſſe votre attente.
Je fais miracle, quand je veux.
Qui! vous? ſi donc: — Moi comme un autre;
Mais voyez quel ton dédaigneux!
Ne faites pas tant l'orgueilleux;
Mon Apollon vaut bien le vôtre,
Si peut-être il ne vaut pas mieux.
Allez, Monſieur le perſonnage,
Monté ſur mon courſier nerveux,
C'eſt moi; c'eſt moi qui fais tapage!
Il faut me voir, la bride en main,
A califourchon ſur Pégaſe,
Morbleu! c'eſt que je vais d'un train!...
J'écarte, je brife, j'écraſe
Tout ce qui s'offre en mon chemin.
Pour tailler, piquer, battre, mordre,
Je ſuis un guillard vigoureux;

Si je prends Phébus aux cheveux,
Il aura du fil à retordre.
Je ſçais bien que vous me direz :
Eh ! pourquoi donc ne le pas faire ?
Point de jugement téméraire ;
Liſez toujours, & vous verrez
Si j'ai de quoi vous ſatisfaire.

Me voilà, Meſſieurs, à la fin du premier chant de mon poëme. — Il n'eſt pas long ; mais nous n'y voyons encore rien de relatif à votre vie ; ce n'eſt qu'un préambule.... Cependant... cela n'eſt pas mauvais. — Voici, Meſſieurs, le ſecond chant.

A propos j'allais oublier
Ce dont un uſage admirable
Fait un devoir inviolable
Aux écrivains de mon métier.
Jeunes éleves du Parnaſſe,
Qui n'aſpirez qu'à prendre place
Auprès de Meſſire Apollon ;
Sçavez-vous de quelle façon
Il faut qu'un poëte commence,
S'il veut être ſur le bon ton ?
Il prend des airs de conſéquence ;
Puis, emporté par l'eſpérance
D'un ſuccès, qui l'enfle déjà,
Sans trop ſçavoir ce qu'il dira,
Il débute avec aſſurance
Par un *je chante* & cætera.
Et c'eſt ſur-tout ce qui me paſſe ;

(1) Un poliſſon, qui fait l'auteur,
Toujours plein d'une égale audace,
Lorſque tout au plus il croaſſe,
Vient s'annoncer pour un chanteur.
Après ce noble préambule,
Le nigaud s'admire un inſtant;
Enſuite, fier comme un Hercule,
Il s'avance à pas de géant
Vers le célebre ſanctuaire,
Où des arts le Dieu tutélaire
Des poëtes reçoit l'encens,
Et, ſelon qu'ils ſçavent lui plaire,
Sourit ou bâille à leurs accens.
C'eſt là que d'un ſublime ouvrage
Il conſacre à ce dieu l'hommage,
Et, modeſtement inſolent,
Feint de rabaiſſer ſon talent (2)
Pour le relever davantage.
Tels ſont les devoirs importants

(1) *Un poliſſon.* Cette expreſſion devrait, ce me ſemble, être bannie d'un poëme, même burleſque.

(2) *Son talent* Perſonne n'eſt la dupe de cette feinte modeſtie On a beau faire ſemblant de s'eſtimer peu; le lecteur croit toujours qu'un poëte, s'il ne faiſait aucun cas de ſa verve, n'oſerait en donner les productions au public. Mais d'un autre côté, trop de préſomption eſt un excès encore plus blâmable. Je ne ſçaurais entendre dire à un auteur, quelque célebre qu'il ſoit :

Exegi monumentum ære perennius.

Rien de moins certain que cette immortalité, à la

Que le coſtume littéraire
Voulut impoſer de tout temps
A vous, Meſſieurs les courtiſans
De la contrée Appollinaire,
Fabricateurs de beaux romans,
Qui choiſiſſez Phébus pour pere
Et les neuf ſœurs pour vos mamans.
Sans ce docte préliminaire,
Vous aurez beau dire & beau faire;
Vos lecteurs ſeront mécontents.
On dira qu'il vaut mieux ſe taire
Que d'ennuyer ainſi les gens;
Au lieu d'admirer vos accens,
On vous accuſera de braire.
A cet antique réglement
De la poétique ſéquelle
Ma muſe, même en le blâmant,
Reſtera néanmoins fidelle
Qu'un moine à ſon devoir rébelle
Viole ſes engagements,
Et qu'au mépris de ſes ſerments
Il oſe à ſes ajuſtements
Prêter une forme nouvelle;

---

quelle on ſe flatte d'atteindre. Les révolutions ordinaires dans les empires, les guerres, les changements, les innovations, le goût des peuples différents, tout cela combat la certitude qu'ont certains écrivains de paſſer à la poſtérité. Le mérite ne décide pas toujours de cette gloire durable & permanente. Tel, qui, avec raiſon, ne ſonge pas même à ſurvivre à ſon ſiecle, ſera encore fameux après une révolution de temps très conſidérable.

Que

Que ce reclus à l'œil benin,
A l'air *mitouche* & pattelin,
Dont la grimace originale
Nous en impoſe ſaintement,
Pour marcher plus élégamment;
Sans s'embarraſſer du ſcandale,
Vous ſubſtitue adroitement
Un ſoulier fait artiſtement
Au tour groſſier d'une ſandale;
De ſon pied à demi-galant
La regle proſcrit hautement
La métamorphoſe illégale.
Qu'un ample doſſier de ſatin,
Au fond d'un brillant équipage,
Supporte en pompeux étalage
Le graviſſime perſonnage
D'un faſtueux bénédictin;
Qu'au ſein d'une affreuſe abondance
Du poids d'un mépris accablant
Il vous écraſe l'indigent
Dont il dévore la ſubſtance;
Que, tout gonflé de ſuffiſance,
Ce religieux arlequin
Promene du ſoir au matin
Sa morgue avec ſon ignorance;
Qu'il faille qu'en un beau chemin
L'honnête homme à pieds ſe dérange
Pour ce vénérable faquin,
Très-ſouvent ſorti de la fange.

Alte-là, s'écrierent les juges! c'eſt pouſſer trop

loin la médiſance ; vos traits envenimés contre les moines prouvent de votre part une animoſité particuliere, une vengeance préméditée, un intérêt perſonnel à les décrier. — Eh ! non, Meſſieurs ; eh ! non ; ce n'eſt rien de tout cela. Je veux prouver par des exemples qu'il faut toujours ſuivre les loix qu'impoſe un état quelconque ; fuſſent-elles ridicules, dès qu'elles ne ſont pas contraires au bon ordre, elles ſont reſpectables. Il eſt ſouvent ſage & prudent d'écouter, d'adopter des uſages généralement reçus, quoiqu'établis par les préjugés. L'oubli des plus petites choſes entraîne preſque toujours l'oubli des plus grandes, des plus eſſentielles. Quel exemple plus frappant de cette vérité puis-je vous citer, que celui des moines, & des moines dont je parle ? Qui jamais oublia plus qu'eux les obligations de ſon ordre, les devoirs de ſa profeſſion ? — Cela eſt vrai ; mais, puiſque tout le monde le ſçait, pourquoi venir le répéter à propos de botte ? — Un bénédictin reſpectable par ſes lumieres & par ſes mœurs, homme d'eſprit & de ſens, enfin tel qu'il ne s'en voit gueres ſous le froc de St. Benoît, écouta l'autre jour attentivement la lecture de ce petit ouvrage ; je voulais omettre l'article des moines ; il inſiſta pour me le faire lire ; &, loin de s'en fâcher, il m'avoua ingénument que tout cela était vrai, & très-vrai. Il n'y a, pourſuivit-il, que ceux de mes confreres qui ſe ſentent coupables de tous les défauts que vous leur reprochez, qui ſe puiſſent formaliſer de vos ſarcaſmes, lancés en général. Quels défauts d'ailleurs nous reprochez-vous ? L'abus de nos richeſſes immenſes, qui feraient ſubſiſter honorablement

légions d'hommes utiles à l'état ; l'oubli de
s réglements, le mépris de nos ſtatuts ; l'ar-
gance de la plupart des membres de notre ordre,
mépris dont ils accablent les autres hommes,
la préſomption avec laquelle ils affectent d'é-
er leur prétendue ſupériorité ſur tout le genre
main. Eh bien ; tout le monde ſçait cela ;
ut le monde le voit ; tout le monde s'en plaint ;
la n'empêche pas que les choſes ne ſubſiſtent
ns le même état ; vos ſarcaſmes n'empêche-
nt pas non plus que nous ne vivions à notre
ode. D'ailleurs qui blâme une claſſe d'hommes
i général ne blâme pas chaque membre déter-
inément. Il y a beaucoup de nos confreres,
ii, à le bien prendre, ne ſont ni ſçavants, ni
irituels, ni honnêtes ; mais convenez qu'il y en
auſſi quelques-uns qui ne manquent ni d'eſprit,
d'érudition, ni d'uſage. — J'en conviens, lui
is-je ; & j'en pourrais citer qui ſont dignes d'ho-
orer une ſociété de ſçavants, & d'illuſtrer une
ompagnie d'hommes de génie. — Continuez-
onc vos ſatyres, repliqua Dom.... elles ne peu-
ent tirer à conſéquence. Je prévoyais, Meſſieurs,
ourſuivit maître Euſtache, que vous alliez vous
crier à ce paſſage de mon ſecond chant ; &
ivais d'avance diſpoſé mon ſujet en conſéquence,
omme vous l'allez voir.

Malgré tous leurs pompeux dehors,
Qui ne déguiſent point leurs torts,
Ces ſaints piliers de réfectoire
Ne nous en feront point accroire.

Nous ſçavons bien que les François (1),
Les Vaaſts, les Maurs & les Benoîts,
Aujourd'hui de triſte mémoire,
Humbles ſous leurs ruſtiques toits,
A leurs ſectateurs infideles
Laiſſerent bien d'autres modeles
Que ceux dont ils ont fait le choix:
Laiſſons-les donc braver les loix
Dont on fut eſclave autrefois;
Si pour l'inſtitut monaſtique
Ils ne ſont pas reſpectueux,
Obſervateurs plus ſcrupuleux
De notre inſtitut poétique,
Soyons moins indociles qu'eux
Aux préceptes de nos ayeux.
Mais... pourquoi ſortir de ma theſe ?
Eſt-ce des moines qu'il s'agit ?
... Eh bien; fermez la parentheſe;
Et prenez que je n'ai rien dit.

Ce ſecond chant, Meſſieurs, vous a déplu; car je me ſuis apperçu d'un mécontentement involontaire qui éclatait ſur vos viſages. — C'eſt que votre poëme ne conſiſte que dans des préambules; vous n'entrerez donc en matiere qu'au dernier chant ? Nous voici au troiſieme, & il n'eſt pas encore queſtion de votre naiſſance. Mais...

(2) *Les François.* Il faut ſuppoſer, comme nous l'avons déjà dit, que le Parnaſſe & les juges ſont de tous les états, de toutes les religions. Autrement le nom de St. François leur paraîtrait étrange.

oyons, pourſuivez; cela n'eſt pourtant pas mau-ais. — Voici maintenant l'invocation; car il ut être en regle, comme vous ſçavez.

Puis donc que rien ne me diſpenſe
De te faire ſonger à moi,
Je me conforme à l'ordonnance
Qui veut que j'entre en conférence
Avec un ſeigneur tel que toi!
Prince de la double colline,
Vers qui je me ſens entraîner!
Ma verve joyeuſe & badine
Ne ſçaurait encor deviner
Ce que ta grandeur lui deſtine!
Mais ſçachant bien que l'équité
Eſt dans la moindre récompenſe
La regle de ta volonté,
Je veux m'y ſoumettre en ſilence.
Soit que, propice à mon talent,
Par-ci par-là dans cet ouvrage
Tu daignes au bas d'une page
Noter quelque trait ſémillant;
Soit qu'au contraire, mécontent,
Tu me refuſes ton ſuffrage;
Il n'en ſera pas davantage.
Satisfait de ton jugement,
Je ſçaurai me vaincre aiſément,
Sûr que le parti le plus ſage
Eſt d'adopter ton ſentiment.
Laiſſons crier à l'injuſtice
Tous ces préſomptueux auteurs

Qui prétendent que le caprice (1)
Peut ſeul diriger tes faveurs.
De ces rimeurs inſoutenables
Jamais les plaintes n'ont de fin ;
Leur eſprit malade & chagrin
Par des ſarcaſmes pitoyables
Se venge du ſoir au matin
Du mépris dont tu les accables !
L'amour-propre, qui les ſéduit,
Leur donne une humeur intraitable ;
Et, dans l'excès de leur dépit,
Ils vont te rendre reſponſable
Des malheurs & du diſcrédit
Dont leur verve ſeule eſt comptable.

C'eſt toujours à Apollon que je parle ; à préſent je vais donner quelques exemples particuliers du défaut dont je viens de parler.

Ce preſtolet, que la faveur
A pourvu d'un gros bénéfice,
Et qui n'eſt pas plus grand auteur
Qu'exact à réciter l'office,

(1) *Le caprice.* Le docteur Merwiſch-Baheëk, ſi connu par ſon traité ſur les nez, dit en parlant de ces poëtes préſomptueux, qui ſe plaignent toujours de la deſtinée de leurs ouvrages, de l'injuſtice du public, &c., &c.

» Rien ne ſoumet ces mortels orgueilleux ;
» Apollon même aura tort plutôt qu'eux.

Traité ſur les Nez, Section 7me. Art. 9me.

Croit te faire beaucoup d'honneur
En ſe mettant à ton ſervice.
Ce rimailleur encalotté,
Que guide la coquetterie,
Vient de ſon profane génie
Etaler avec volupté
Juſque dans ton académie
La ſcandaleuſe abſurdité (1).
On pourra donc inſolemment
Se prévaloir d'une tonſure
Pour compoſer publiquement
Des vers ſans goût & ſans meſure,
Et pour jouer impunément
Dans une exécrable brochure
Le perſonnage d'un amant?
Auſſi, bien loin de lui ſourire,
Je t'entends, ce ſemble, lui dire:
Abbé freluquet, hâtez-vous
De vous ſouſtraire à mon courroux;
Petit-collet ſur le Parnaſſe
N'eſt preſque jamais à ſa place;
Un galantin de votre état
Pour l'ordinaire n'eſt qu'un fat.
De ce bel-eſprit militaire
J'admire les tons cavaliers;

(1) *Abſurdité.* Un grand ſeigneur recevait fort mal un abbé, auteur d'ouvrages un peu licencieux: celui-ci lui dit hardiment. Un tel a fait des poéſies au moins auſſi libertines que les miennes. J'en conviens, répond le duc de.... Il a tort, mais du moins n'eſt-il pas eccléſiaſtique?

Plus conſommé dans l'art de plaire
Qu'inſtruit dans celui des guerriers,
Juſqu'aux murs de ton ſanctuaire
Il veut moiſſonner des lauriers
Qu'il ne peut trouver qu'à Cythere.
Auſſi fier de ſes rendez-vous
Qu'infatué de ſa naiſſance,
Il t'adreſſe avec arrogance (1)
Ses titres & ſes billets-doux.
Dis lui donc que de ſa nobleſſe
Tu ne reſpectes point les droits,
Que cette fierté qui te bleſſe
Eſt contradictoire à tes loix,
Que ce n'eſt point à l'épaulette
Que tu diſtingues le poëte
Auſſi bien que le vrai ſçavant,
Et que le modeſte talent
Eſt le ſeul titre que l'on fête
Dans ton équitable maiſon,
Le ſeul que l'on y conſidere,
Le ſeul enfin qu'avec raiſon
L'on n'y traite point de chymere.
N'allons pas d'un rimeur pédant

(1) *Arrogance.* Le docteur Merwiſch-Baheërk dit avoir connu un militaire qui, ſans avoir la moindre notion des belles-lettres, voulait s'immortaliſer par un poëme épique, ſe fondant ſur ſa gentilhommerie & ſur ſon rang; l'auteur dit à ce propos; il eſt des gens qui calculent le degré de leur célébrité par celui de leur naiſſance ou de leur fortune; mais les talents ſont d'une autre claſſe.

Juger ſur la ſimple apparence ;
On le verrait tout autrement
Dans les lieux de ta dépendance !
Tel, qui n'eſt que ſous-lieutenant
Sous les étendards de Bellone,
Commanderait un régiment
Au ſervice de ta perſonne !
Meſſieurs, ne vous y trompez pas ;
Le Dieu des arts n'eſt jamais dupe ;
Ce n'eſt point au rang qu'on occupe (1)
Qu'à ſa cour on cede le pas.
Vous êtes, vous, à vous entendre,
Un très-habile cavalier ;
Mais Pégaſe a dû vous apprendre
Qu'il lui faut un autre écuyer

(1) *Qu'on occupe.* Je me rappellerai toujours, dit Corronalkés dans ſes mémoires de Madagaſcar, qu'ayant oſé préſenter par un tiers une piece de vers de ma façon à une jeune marquiſe, elle s'écria : oh ! quels jolis vers ! Non, il n'y a qu'un colonel qui puiſſe avoir fait cela ! Le premier colonel que la marquiſe apperçut, voyant qu'on s'obſtinait à lui attribuer des vers dont il n'avait pas ſeulement la moindre connaiſſance, finit par convenir avec une feinte modeſtie que ces vers étaient de lui ; tout cela me fut rapporté : voilà ce que c'eſt, m'écriai-je, que de garder l'anonyme ! Si je me fuſſe nommé, probablement ma production n'aurait-elle pas eu le même ſuccès. On me dira : un colonel ne peut-il pas, tout comme vous, faire de bons vers ? — D'accord ; mais je puis donc, tout comme lui, être bon poëte ; & il eſt abſurde de prétendre deviner le rang d'un auteur anonyme d'après la qualité de ſon ouvrage. Ces deux choſes n'ont aucune analogie.

Qui ſçache un peu mieux ſon métier,
Vous voulez, vous, avec adreſſe,
Joli petit diſeur de meſſe,
De votre individu ſacré
Faire au ſouverain du Permeſſe
Un cadeau plein de gentilleſſe
Dont il doit ſe croire honoré ;
Mais ſçavez-vous ſi ſon alteſſe
D'une ſemblable politeſſe
Ne vous ſçaura pas mauvais gré,
Le cortege qui l'environne
Se rit de votre air aſſuré :
Quel eſt ce braillard ignoré
Qui vient glapir au pied du trône ;
Dit-on ? Gageons que la couronne,
Dont il veut être décoré,
Ne ſied à ſa tête mignone
Pas plus que ſon bonnet quarré.
Mes amis, ceſſez de vous plaindre
D'un maître qu'il faut révérer.
Que gagnez-vous à murmurer ?
Lorſque vous ne ceſſez d'enfreindre
Les loix auguſtes à jamais
Que ſa volonté vous impoſe,
Du moins ne trouvez pas mauvais
Que votre audace l'indiſpoſe
Et qu'au Parnaſſe l'on engloſe ;
Car au Parnaſſe comme ailleurs
On rencontre aſſez de railleurs.
Mais je vois bien que la ſatyre
M'emporte loin de mon objet ;

Je reviens donc à mon ſujet ;
Il ne faut pas toujours médire.

aſſons au quatrieme chant. — Quoi ? vous ez point encore entamé la matiere que vous ez travailler ? Quelle longueur ! Cependant ut avouer que ce prélude là n'eſt pas ſi vais.

A force de dogmatiſer,
Je pourrais bien me *breluſer ;*
Cette morale eſt fort jolie ;
Mais, en voulant la prolonger ;
Je crains que le lecteur n'oublie
Que je veux raconter ma vie.
Paix donc ; j'entame mon récit.
Mon pere avait, quand il me fit,
Un peu plus que la ſoixantaine.
Les peres de cet acabit
Ne ſe comptent plus par douzaine.
Il eſt bien vrai qu'au temps jadis
Voir un papa ſexagénaire
N'était pas une grande affaire,
Mais, dans le temps où je naquis
Comme dans le temps où je vis,
Ce cas n'eſt pas plus ordinaire
En Cochinchine qu'à Paris.
Mathuſalem étoit un drôle (1)

1) *Un drôle.* Cette expreſſion, un peu haſardée, ſans doute déplacée dans un chapitre ſérieux ;

A barbe dure, à large épaule ;
Il vécut neuf ſiecles, dit-on ;
Neuf ſiecles ? Quoi ! c'eſt tout de bon ?
Ma foi ; liſez la ſainte hiſtoire.
D'après elle il nous faut bien croire
Que ce n'eſt pas une chanſon.
Ce fut, j'imagine, en partie
A ſa figure rebondie (1)
Que ce luron plein de vigueur,
De ſa miraculeuſe vie
Dut la ſurprenante longueur.
Ventre ſaint gris ! quel long voyage !
Il fallait effectivement
Etre d'un bon tempérammment
Pour arriver juſqu'à cet âge ;
Et vouloir encor maintenant
Reſſembler à ce bon vivant,
C'eſt le comble de la folie.
Comme il eût excité l'envie ;
Le bon-homme ! & combien de gens ;

---

où il ne ſerait queſtion que de morale. Mais il faudrait porter bien loin le *rigoriſme* pour ne pas l'excuſer ici. *Drôle* ſignifie ce qu'il veut dire en Flandres & dans pluſieurs de nos provinces-frontieres. On n'y attache aucune idée mortifiante. On veut dire que Mathuſalem étoit un homme robuſte & vigoureux. Perſonne ne doutera du reſpect de l'auteur pour tout ce qui eſt relatif aux écritures ſacrées ; la maniere même, dont il en parle ici, prouve qu'il ſe ferait un ſcrupule d'en douter.

(1) *Rebondie.* Maître Euſtache croyait donc que la ſanté floriſſante & l'embonpoint des patriarches

S'il pouvait revenir céans,
Afin d'obtenir ſa recette,
Lui feraient plus d'une courbette !
Moi-même j'irais à leur tête
Lui porter mes humbles accents :
Dis moi par quels charmes puiſſants
Tu vis les ſiecles renaiſſants
Embellir ta ſimple retraite !
Qu'eſt devenu cet heureux temps
Où les hommes à deux cens ans
N'étaient encor que des enfants ?...
Mais, lecteur.... je vous en ſouhaite !
Le monde a bien changé depuis ;
Et, ſi nous voyons des maris
A ſoixante ans devenir peres,
Ma foi ! nous n'en voyons plus gueres.

— Allons, courage, maître Eſtache ! ce début commence à nous égayer. Vos préludes n'y répondent pas ; mais il vaut mieux augmenter l'intérêt d'un ouvrage, à meſure qu'il avance, que d'aller toujours en diminuant, comme font tant d'autres.

était la principale cauſe de leur longue vie. Si cela eſt, il faut en ce cas là que nos hommes les plus volumineux ne ſoient que des moviettes en comparaiſon de ces maſſes de chair miraculeuſes, puiſqu'on ne vit pas, à beaucoup près, un auſſi long eſpace de temps. Pour moi je ſuis très-perſuadé que, là où il y a du miracle, il ne faut raiſonner ni ſur les cauſes, ni ſur les effets.

Quoi qu'il en ſoit, mon cher papa,
Seul ouvrier dans ſon ménage,
Fit ſi bien qu'il vous attrapa (1)
Tous les envieux de ſon âge,
Paillards, pour qui le mariage
Eſt vraiment l'état du veuvage.
Son front qui ſe ridait déjà
Avec honneur en réchapa,
Quoique ſouvent certain ombrage
Vous décore avec avantage
Les fronts de cette eſpece là.
Et puis ma mere était trop ſage
Pour faire à ſon mari l'outrage
De lui planter & cætera;
Et cætera fort en uſage
Parmi les gens à falbala,
Id eſt les gens de haut parage
Ou les gens d'un certain étage,
Les gens qui ſont de l'étalage,
Et, pour parler comme au village,
Les gens qui ſont ſur le *tata*;
Si vous n'entendez pas cela,
Prenez-le comme il vous plaira;
Car je n'en ſçais pas davantage.

(1) *Attrapa.* La conſolation d'un ſexagénaire impuiſſant, c'eſt de compter ſur ſes doigts tous ceux qui, du même âge que lui, ſe trouvent dans le même cas. C'eſt vraiment une attrape pour un vieux mari, quand un confrere donne des marques de vigueur, dont il n'eſt plus capable.

Les juges ſe mirent à rire de tout leur cœur ; voilà bien des gens (1)... dit un d'eux ! & toujours la même rime ! Allons, voyons ; ces vers-là peuvent paſſer.

De ſix enfants qu'il engendra
Quelque docteur m'appellera
Sçavamment le *nec plus ultrà*.
Grands mots, lecteur, qui veulent dire
(Car je veux bien vous les traduire ;
A mes dépens duſſiez-vous rire) !
Qu'en bon Français je ſuis culot.
Culot ? fi ! quel indigne mot !
Qui l'inventa, n'eſt qu'une bête ;
Et qui l'adopte, n'eſt qu'un ſot.
Culot ! quel terme déshonnête !

---

(1) *Des gens.* Il faudrait pour rendre l'équivoque plus juſte : voilà bien des Jean.... Mais on paſſe cette inexactitude, parce que l'on ſuppoſe avec raiſon que ce poëme n'eſt jugé que par la lecture d'un tiers ; ſouvent on admet un jeu de mot, qui n'eſt bon qu'à l'oreille, mais inexact à la lecture. Au reſte, les jeux de mots doivent être fort rares ; rien de plus abſurde qu'un calembour.... & rien qui marque tant l'empire naiſſant du mauvais goût, que la mode qui regne aujourd'hui preſque par-tout. La piece de *Jeannot*, qui a été ſi goûtée du public, eſt un terrible découragement pour ceux qui s'attachent à copier les grands modeles. — Cependant l'auteur de cette pieçe prétend avec raiſon n'avoir pas un ſi mauvais goût qu'on ſe l'imagine ; puiſqu'il a gagné beaucoup d'argent ; & le goût des eſpeces n'eſt pas ſi mauvais qu'on le penſe ; ſur-tout aujourd'hui.

Hélas! vous avez bien raiſon!
Mais briſons ſur cette épithete;
Car je me ſens mal à la tête,
Quand je penſe à ce vilain nom.

Que dites-vous, Meſſieurs, de ce chant? — Il n'eſt pas ennuyeux, il faut l'avouer. Beaucoup de puérilités ſont relevées par beaucoup de plaiſantes ſaillies; allons, cet ouvrage-là peut paſſer; il n'eſt point du tout mauvais. — Le cinquieme chant eſt la mort de mon pere; un peu de ſérieux, & beaucoup de comique. Attention, s'il vous plaît.

Heureux, pour qui le nom de pere
N'eſt pas une ſimple chimere!
Guidé par le plus tendre amour,
Dans une reſpectable ivreſſe,
Il voit, il chérit, il careſſe
Celui qui lui donna le jour.
Félicité tranquille & pure!
Digne ouvrage de la nature!
Épanchements délicieux!
Partage des cœurs vertueux!
Je n'ai jamais eu l'avantage
De vous connaître qu'en image!
De l'an pour la premiere fois
J'avais atteint le dernier mois.
A cet âge pour l'ordinaire
L'on ne ſçait que tetter & braire.
Une bonne, ſoir & matin,
Pour parler en ſtyle vulgaire,

Torchait

Torchait mon derriere enfantin
Ou bien mon enfantin derriere ;
Car, ſi vous l'aimez mieux ainſi,
J'ai dans ma verve, Dieu merci!
Lecteur, de quoi vous ſatisfaire.
Oh! quand un vers ne va pas bien ;
J'ai bientôt trouvé le moyen
De vous l'ajuſter à ma mode.
Apprentis, ſuivez ma méthode ;
Vous la trouverez plus commode
Que la vôtre qui ne vaut rien!
J'étais donc encore en bas âge,
Quand, le dirai-je? ah! quel dommage!
Quand la déeſſe au laid viſage,
Au teint jaunâtre, au nez camard,
A l'œil morne, creux & hagard ;
Avec ſon ſabre de huſſard
De mon pere coupa la .... trame.
Lecteur, priez Dieu pour ſon ame ;
Vos *Oremus* lui feront bien,
Car il eſt mort en bon chrétien.
Sa pauvre femme reſta veuve
A vingt-ſix ans ;... la rude épreuve!
Mais ce n'eſt point là le moment
De compoſer une ſatyre ;
Quand on eſt à l'enterrement,
Il faut pleurer au lieu de rire.
Nous perdîmes en le perdant
Les trois-quarts de notre importance ;
Car il faiſait en ſon vivant
Plus des trois-quarts de notre aiſance ;

Et l'on eſtime plus l'argent
Que le mérite & la naiſſance.
Les vertus que nous eſtimons
Sont celles que l'or a fait naître.
Avouons ſans tant de façons
Que ce n'eſt qu'à notre bien-être
Qu'ici-bas nous nous meſurons.
Notre bourſe eſt le thermometre
Des égards que nous nous rendons.
Sans nager dans cette opulence
Que l'uſage eſt de révérer,
Il aimait aſſez la dépenſe
Pour ſe faire conſidérer
Comme un bourgeois de conſéquence.
Sans être homme de qualité,
Il occupait dans ſa province
Les trois-quarts d'une dignité;
Et j'imagine en vérité
Que dans ſa ville un petit prince
N'eut pas été plus reſpecté.
Au fait, c'était un galant-homme,
Gaillard de bon ſens & d'eſprit,
Qu'encore aujourd'hui l'on renomme;
Quoiqu'il n'ait jamais rien écrit
De ſublime & de magnifique,
Et que d'un titre académique
Il n'ait point été décoré.
Au reſte *in illo tempore*
On pouvait avoir du génie
Sans être de l'académie.

— Mais, mais... Monſieur Euſtache! ſça-

t-vous bien que vous êtes plaiſant avec votre
le naïf & ſans gêne. Le cinquieme chant
:-il fini? — Oui, Meſſieurs. — Vive un poëme
nt les chants ne ſont pas plus longs que ceux-
! Dépêchons; voyons la ſuite.

Ne ſuis-je pas un franc nigaud?
Je paſſe cinq ou ſix chapitres
Sans vous dire le moindre mot
De ma naiſſance & de mes titres.
En honneur! je n'en reviens pas;
Cet oubli n'eſt pas concevable.
Je vois qu'avec tout mon fatras
J'omets le plus conſidérable;
Car vous auriez peut-être cru
Qu'une fortune aventuriere
A doué mon individu
D'une exiſtence roturiere.
Hola! lecteur; c'eſt m'offenſer
Que de ſoupçonner de roture
Un grivois de mon encolure.
Fi donc! j'ai honte d'y penſer...
C'eſt au chant ſuivant que je laiſſe
Le ſoin de vanter ma nobleſſe.
Quant à mon nom, vous l'avez lu
Au frontiſpice de ce livre;
Maître Euſtache eſt le plus connu.
Apprendre aux enfants à bien vivre,
A bien écrire, à bien penſer,
Et ſur-tout à bien s'énoncer;
C'eſt le métier qu'on m'a vu faire
Pendant trois ans & même plus;

Sans que pour mes ſoins aſſidus
J'aie obtenu d'autre ſalaire
Que des compliments ſuperflus.
Pendant un temps j'eus la manie
De vouloir être gazettier,
Feuilliſte ou marchand de papier.
Quelle bizarre fantaiſie !
Me dit un homme du métier,
Garçon d'eſprit & de génie.
Pour accomplir votre deſſein,
Il faudrait dire au genre-humain
Des ſottiſes périodiques.
A des plumes académiques
Abandonnez ce ſoin fatal
Dont un plat faiſeur de journal
Ne s'eſt jamais acquitté mal.
Mais voyez ! quel ſingulier homme !
Diront les lecteurs ennuyés ;
Le pauvre fire ! il nous aſſomme
Avec ſes récits détaillés
Dont il ſe ferait un ſcrupule
De retrancher une virgule.
Eh ! que nous importe après tout
Qu'il ait pour ſon nom de famille
Maître Euſtache ou Gauthier Garguille ?
Prétend-il nous pouſſer à bout
Avec ſa chaire, avec ſes claſſes,
Avec ſes vieilles paperaſſes ?
Qu'il ſoit régent ou marmiton,
Journaliſte, cuiſtre ou chanoine (1),

(1) *Cuiſtre ou chanoine.* Il aurait fallu ſéparer ces

Gentilhomme, valet ou moine,
Qu'il ſoit honnête homme ou fripon;
Dans tout cela rien n'intéreſſe
Sinon ſa qualité d'auteur.
Malgré ſes noms & ſa nobleſſe,

---

deux idées, quoiqu'elles ſoient aſſez analogues l'une à l'autre. Un chanoine releve le mérite d'un bon cuiſinier; & un bon cuiſinier donne matiere à l'exercice d'un chanoine. Cependant il ne faut pas confondre tous les poſſeſſeurs de canonicats dans la même claſſe. On a raiſon de regarder en pitié, de ridiculiſer un petit-maître, qui, à peine ſorti de la pouſſiere d'une baſſe claſſe, fait nombre dans un chapitre, & mange le pain des pauvres avec autant de ſuffiſance & d'oſtentation que s'il le méritait. Un chanoine vraiment reſpectable eſt celui qui a pendant long-temps exercé les fonctions du miniſtere. C'eſt là le but des fondateurs. Au fait; de quelle utilité réelle eſt un jeune chanoine, qui, l'aumuſſe ſur le bras, ſe contente d'aſſiſter au chœur une fois par jour, & paſſe le reſte de ſon temps dans les aſſemblées mondaines. Cependant on voit Meſſieurs les porteurs d'aumuſſe, voire même un petit *Chapelinot*, regarder du haut de leur grandeur la portion la plus eſſentielle, la plus reſpectable du ſanctuaire. Quelle indigne, quelle injuſte préſomption! Quoi! mon pauvre petit inutile, parce que vous avez une aune ou deux d'hermine ſur le bras, vous vous imaginez être révérend? Vous dédaignez ces paſteurs zélés, dont la moindre fonction a infiniment plus de prix que toutes les vôtres! Car enfin; qu'eſt-ce qu'un curé? C'eſt un homme prépoſé à un certain nombre d'autres hommes pour leur ſervir de pere; pour les ſoulager dans leurs beſoins, pour les accorder dans leurs différends; ſans lui, plus de religion, plus de probité, & par conſéquent plus de paix, plus de tranquillité, plus de ſoumiſſion aux

Il peut endormir un lecteur,
Qui cherche moins dans un ouvrage
La naiſſance que le talent,
Qui va bâiller à chaque page
S'il n'y trouve de l'agrément,
Et qui... — Si vous pouviez vous taire,

---

ordres du prince; plus de police dans une paroiſſe. Je ſçais que pluſieurs de ces paſteurs eſſentiels au troupeau des fideles ſcandaliſent les ames qu'ils ſont chargés d'édifier. Mais combien auſſi méritent tout le reſpect, toute la confiance, toute l'eſtime de leurs ouailles! D'ailleurs, il n'eſt pas ici queſtion de tel ou tel curé en particulier; il s'agit de l'état d'un curé, conſidéré ſous le point de vue général. Il eſt certain que c'eſt la premiere claſſe, après celle des évêques, de l'état eccléſiaſtique; toutes les autres ne ſont que ſubalternes; & l'on pourrait fort bien s'en paſſer. Qu'un curé, qui a, pendant pluſieurs années, rempli avec zele & aſſiduité les fonctions de ſon miniſtere, ſoit enfin récompenſé de ſes pénibles travaux; qu'il paſſe dans une ſainte tranquillité, dans une retraite édifiante le reſte des jours de ſa vieilleſſe, c'eſt la choſe du monde la plus juſte, la plus néceſſaire, la mieux vue; & c'eſt pour cette fin que les fondateurs de canonicats ont ſongé à établir ces retraites honorables, qui compoſent ce qu'on appelle des chapitres. Une cathédrale eſt la premiere égliſe d'un dioceſe; elle domine avec raiſon; & ſon chapitre fait la loi au reſte du clergé. On ne trouverait à cela rien de ridicule, s'il n'était compoſé que de curés émérites. En un mot, on a ſouvent dit que les canonicats étaient les invalides du clergé; & c'eſt là uniquement le but des canonicats; ils n'ont été fondés que pour être la retraite des anciens curés; &, à examiner les choſes ſans préjugé, un curé vaut mieux que tous les chanoines du monde.

Meſſieurs! de votre ton railleur
Craignez le trop juſte ſalaire;
Je ſuis de race militaire,
Délicat ſur le point-d'honneur;
Morbleu! ſi.... mais n'ayez pas peur.

— Vous avez eu raiſon de nous prévenir que votre poëme était d'un genre nouveau; il eſt, je vous aſſure, très-nouveau, on ne peut pas plus nouveau. Dites-nous, s'il vous plaît, pourquoi vous vous dites régent; eſt-ce qu'il y a autour d'ici quelque college? — Non, Meſſieurs; mais obſervez, je vous prie, que j'étais profeſſeur de rhétorique, lorſque j'ai compoſé cet ouvrage; or je ne l'ai pas compoſé d'hier. Il y a déjà quelques années.... — Paſſons au ſeptieme chant; tout cela n'eſt ma foi pas mauvais.

Petits êtres, que la nature
Relegue dans la claſſe obſcure
Du vil manant & du bourgeois!
Végetez, canaille incivile,
Du monde rebut inutile;
Et laiſſez-nous à notre choix
Mener votre troupe imbécile.
C'eſt à nous à dicter les loix
Qu'avec reſpect vous devez ſuivre;
Nous ſeuls pouvons lever la voix;
Il n'appartient qu'à nous de vivre.
C'eſt à nous autres gros Meſſieurs
Qu'il ſied de faire les docteurs!
Pour vous, genre-humain ſubalterne,

De quel droit, crapule, oſez-vous
Venir vous meſurer à nous?
Vous, dont l'origine moderne
A peine retrace à vos yeux
Le nom de deux ou trois ayeux!
Vous me direz qu'il n'eſt pas rare
De voir marcher à nos côtés
Maint Olibrius qui ſe pare
Des titres les plus reſpectés;
Qu'un fat, oubliant ſon village,
Surchargé de cent qualités,
Sçait baptiſer ſon perſonnage
De noms fraîchement inventés;
Que tous ces grands ſeigneurs poſtiches,
Chamarrés d'or & de clinquant,
Penſent que, parce qu'ils ſont riches,
On prendra pour argent comptant
Leurs faux titres & leur brillant;
Et que ce marquis de parade,
Qui ſe fait rendre tant d'honneur,
Ne doit ſa ſubite grandeur
Qu'à mainte amoureuſe incartade,
Ou bien au choix d'un protecteur,
Que par mainte fanfaronade
Il a ſçu mettre en belle humeur.
Soit; je conviens que la richeſſe
Autoriſe bien des manants
A ſe pavaner ſur les rangs
Que doit occuper la nobleſſe.
Mais, en dépit de leurs efforts,
On les connaît ſous nos plumages;

Nos loix, nos mœurs & nos uſages
Les retranchent de notre corps,
Dont ils briguent les avantages,
Et dont ils ſont des membres morts;
Et, quand vous reviendrez ſans ceſſe
Sur ce mêlange injurieux
Dont l'inégalité nous bleſſe;
Vos paralleles odieux
N'ôtent rien à votre baſſeſſe;
Alléguez ce qu'il vous plaira
Pour diminuer votre honte;
Parmi nous on regardera
Tous vos prétextes comme un conte.
Quoique vos faſtes orgueilleux
Nous offrent des héros fameux,
Des perſonnages magnanimes
Qui, nobles par le ſentiment,
Au degré le plus éminent
Ont porté par des traits ſublimes
Valeur, eſprit, vertu, talent.
Nous éclipſons encor la gloire
De tous ces honorables gueux.
Rappeller à notre mémoire
Que mille aigles audacieux,
Dont l'exemple nous ſert de guide;
Du ſein de la ruſticité
Ont élevé leur vol rapide
Au ſein de la célébrité.
Cette troupe archi-villageoiſe
De glorieux individus
Ne peut acquérir tout au plus

Qu'une immortalité bourgeoiſe !
Pauvres heres, que je vous plains
Avec vos magots de grands-hommes !
Qui peut donc vous rendre ſi vains ?
Tout petits eſprits que nous ſommes,
Nous valons mieux que ces gredins.
Tout le mérite imaginable
Eſt-il ſeulement comparable
A nos vieux tas de parchemins ?

A la fin du ſeptieme chant, les juges garderent quelque temps le ſilence; puis il prierent maître Euſtache de le leur lire une ſeconde fois; ils exigerent encore une troiſieme lecture; & puis ils ſe mirent à penſer. Enfin l'auteur commença le chant huitieme.

Ce beau ſujet vaut bien la peine
De remplir deux chants tout au long;
Puiſque le voilà ſur la ſcene,
Pourſuivons ſur le même ton.
Admirez la philoſophie
De cette eſpece d'Iroquois
Qui, tapis dans le coin d'un bois,
Paſſe tous les jours de ſa vie
A moraliſer ſur les droits
De ſon antique ſeigneurie.
Jaloux des honneurs de ſon rang,
Il prend un air bruſque & ſauvage;
Et, du fond de ſon hermitage,
Il exerce ſur ſon village
Le deſpotiſme d'un tyran.

Il vous prouve que la naiſſance
Excuſe ſeule un fainéant;
Qu'il pourrait bien être ſçavant,
Mais que ſon titre l'en diſpenſe.
Ecoutez-le ſur le blazon
Parler en généalogiſte;
Il vous dira que ſa maiſon,
Depuis que notre empire exiſte,
A protégé de pere en fils
Et les comtes & les marquis;
Que Jean-Baptiſte, ſon grand-pere,
Epouſa la fille d'un duc,
Lequel avait pour oncle Pierre,
Couſin d'un prince nommé Luc;
Que ſon quadriſaïeul Ambroiſe
Provenait d'un empereur Grec;
Que ſon château couvert d'ardoiſe
Fut bâti par Melchiſedech;
Que... Mais, s'il fallait tout écrire,
Vous ne ceſſeriez pas de lire.
Ses ancêtres plus d'une fois
A l'Europe ont dicté des loix;
Par la bravoure meurtriere
D'un ſeul de ces anciens parents,
Plus de cent mille muſulmans
Ont ſouvent mordu la pouſſiere.
L'archi-grand-oncle de ſa mere
A fait friſſonner le ſultan
Et pâlir Thamas-kou-likan,
Sans même leur parler de guerre.
A la valeur de ſes aïeux

Le grand Mogol doit ſa couronne;
Et, s'il le laiſſe ſur ſon trône,
Ce n'eſt que par égard pour eux.
Eh bien, Meſſieurs de la roture!
D'après un ſi riche tableau,
Vos titres ſont-ils de nature
A reſter au même niveau?
Voilà des exploix mémorables!
Retracez-nous en de ſemblables;
Oh! vous ne ſentez que trop bien
Que tout votre luſtre n'eſt rien,
A comparer avec le ſien.
Mais parlons ſans plaiſanterie;
Lecteur, dites-moi, je vous prie,
Si vous n'aimez pas beaucoup mieux
Une nobleſſe perſonnelle
Qu'une ennuyante ribambelle
De noms & de ſurnoms pompeux,
Que l'on ne doit qu'à des aïeux.
Cette importante bagatelle,
Ce colifichet précieux,
Enfin cette gloire immortelle
N'eſt conſidérable à mes yeux
Qu'autant qu'on ſe rend digne d'elle
Par des ſentiments vertueux.
On prendra plutôt pour modele
Un eſtimable roturier
Qui, rempli d'un louable zele,
Fait exactement ſon métier,
Qui n'a ni titres, ni papier,
Mais qui met ordre à ſes affaires;

Qu'un gentillâtre tel que moi,
Qui dort, boit, mange, & ſe tient coi
A l'ombre des palmes guerrieres
Que cueillit la main de ſes peres.
Mon ami, ne l'oubliez pas;
L'honneur eſt le premier mérite.
S'il ne dirige point vos pas,
Tous ces volumineux fatras
Dont un noble fait tant de cas
Ne vous en tiendront jamais quitte.

es auditeurs eurent l'indulgence d'applaudir à vers, qu'ils trouverent naturels & coulants; on paſſa au neuvieme chant.

Ce chapitre pour un moment
Vous a fait rire; il faut le croire;
Car il eſt effectivement
Fait pour donner de l'agrément.
Mais voici bien une autre hiſtoire;
C'eſt le plus tragique accident
Dont je conſerve la mémoire.
De ce maudit événement
On voit ſur ma pauvre mâchoire
Un ſigne hélas! trop évident!
D'une cataſtrophe affligeante
L'image était encor récente;
Et mon pere, mis au cercueil,
Nous avait tous chargés de deuil;
Lorſqu'une imprudente nourrice
(De cette affreuſe vérité
Que de meres ont profité!)

Fit à Vulcain le ſacrifice
De ma fraîche & tendre beauté.
Vous étiez beau ? — beau comme un ange.
Mais regardez comme tout change !
Aline prend d'étranges ſoins
Pour conſerver ſa bonne mine ;
Et, lorſqu'elle y penſe le moins,
Un mal deſtructeur, qui domine
Dans une province voiſine,
Gagnant de climats en climats,
Vient ravir à la jeune Aline
Son plus doux tréſor... ſes appas !
De ſa triſte métamorphoſe,
Aſſiſe au fond de ſon boudoir,
Elle ſe plaint à ſon miroir,
De peur qu'un autre ami n'engloſe.
Le terrible ſort que voilà ! —
Lecteur, il peut être le vôtre ;
Si ce n'eſt par ce moyen là,
Eh bien, ce ſera par un autre.
Pour un viſage féminin
Ma foi ! la criſe eſt déſolante ;
Mais la nature prevoyante
M'a fait du ſexe maſculin.
Sans cette attention propice,
Le plus grand de tous ſes bienfaits ;
J'euſſe vengé ſur ma nourrice
L'inſulte faite à mes attraits.
Hélas ! que ne ſe pendait-elle,
Cette ſurveillante infidelle ?
Mais pourquoi lui chercher querelle ?

La pauvre femme en eſt, je croi,
Plus inconſolable que moi.
Eh ! tous mes deſirs de vengeance
De ſa coupable négligence
Répareront-ils les effets ?
Le feu ſur mon triſte viſage
A fait un ſi cruel ravage
Que les veſtiges dans mes traits
En ſubſiſteront à jamais.
Sur ma face à demi-rotie
On ne voit plus que des débris ;
Et j'ai beau jetter les hauts cris,
Je ſerai laid toute ma vie.
Laid ? Oh ! cependant, pas ſi laid.
Ma pauvre phyſionomie,
Sans être extrêmement jolie,
Inſpire encor de l'intérêt.
Mes traits, qu'une flamme ennemie
A défigurés en partie,
N'offrent pas encor tout-à-fait
D'une épouvantable furie
L'infernal & ſombre portrait.
Malgré ma lugubre aventure
Il ne faut toujours pas conclure
Qu'on pourrait de moi tout au plus
Faire un miſérable reclus.
L'amour ne prend pas à la mine
Ceux qu'à ſon ſervice il deſtine.
Souvent par un coup imprévu
Il force le choix d'une belle,
Et dans ſon cœur, en dépit d'elle,

Fait triompher un malôtru.
Et puis on dit : qui l'aurait cru
Qu'une fille jeune & charmante
Pût chérir un vilain bourru
Dont l'aſpect ſeul nous épouvante ?
Thémire d'un air ſatisfait
D'Alcandre fixe le portrait ;
Et dans cet amant contrefait
Elle adore juſqu'à la taille.
En vain de ſon goût on ſe raille ;
Elle veut le trouver parfait,
Et s'applaudit de ſa trouvaille
Comme du plus charmant objet.
Eh ! eh ! ſans être téméraire,
Je pourrais nommer à Cythere
Plus d'une piquante beauté,
Auprès de qui j'aurais tenté....
Tenté de me rendre agréable,
Tenté même encore un peu plus ;
Sans appréhender un refus ;
Ma périphraſe eſt concevable....
Mais, mais ! à ce qu'il me paraît,
Je révele là des myſteres
Qui veulent toujours du ſecret !
Amant heureux, ſoyez diſcret.....
Taiſons-nous ; ces ſortes d'affaires
Sont affaires de cabinet.

L'auteur d'*Apollon en Flandres*, qui ſuivait toujours les juges, ne put retenir une exclamation de joie à la fin de ce chant. Il le trouva très

ſon goût, & félicita maître Euſtache en des rmes qui annonçaient l'envie qu'il avait d'être n ami. Les commiſſaires diſaient entr'eux : ce ème-là eſt tout-à-fait original ; il a des lon- ieurs, des détails ſuperflus, des refléxions ſura- es ; cependant il n'eſt pas mauvais ; voyons le xieme chant.

Ma muſe, nous n'avançons gueres,
Si nous n'allons pas meilleur train,
J'uſerai des rames entieres
Avant d'arriver à la fin.
Eh ! que voulez-vous que j'y faſſe ?
Si par les chemins les plus longs
Il faut pour vous ſuivre à la trace
Trotter comme des poſtillons !
J'avoue enfin que j'en ſuis laſſe....
Tais-toi, bavarde ; ton audace
Mériterait.... mais dépêchons.
Cher lecteur, je vous fais excuſe
De vous quitter quelques inſtants ;
Mais il faut bien de temps en temps
Dire un mot ou deux à ſa muſe.
Me voilà donc joli garçon
Avec mon œil à la grillade
Et ma figure en marmelade !
Ma mere en pleurait tout de bon.
On dit qu'au fort de ſes allarmes
Elle inonda tout le canton
Par des flots immenſes de larmes ;
Et fit autant de carillon
Que trente eſcadrons de gendarmes ;

Bref, elle en perdait la raiſon.
Mais, comme il faut que l'on s'appaiſe;
Quand les regrets ſont ſuperflus,
Lorſqu'elle eut pleuré tout à l'aiſe,
Enfin elle ne pleura plus.
Les premiers ans de mon enfance
S'écoulerent dans l'abondance;
Tout alors de mes faibles ſens
Flattait les organes naiſſants.
Joyeux au ſein de la molleſſe
Je partageais innocemment
La coupable délicateſſe
Dont je voyais à tout moment
Donner autour de moi l'exemple.
Du luxe & de ſes attributs;
Malgré nos faibles revenus,
Notre maiſon devint le temple.
Le jeu, la parure, le bal,
La table la plus ſomptueuſe,
Tout retraçait du carnaval
L'allégreſſe tumultueuſe.
Toujours l'accueil le plus flatteur
S'adreſſait au plus gros ſeigneur,
Dont on voulait pour ſa famille,
Diſait-on, faire un protecteur;
Et, lorſqu'à table ce hableur
Paraiſſait d'une humeur gentille,
Dans une effuſion de cœur
On s'écriait : mon cher Monſieur,
Intéreſſez-vous pour ma fille,
Pour mes trois garçons que voici,

Pour l'autre qui n'eſt pas ici;
Ils ſont tous charmants, je m'en vante.
A cette apoſtrophe touchante,
Marquis, barons & chevaliers
Diſaient : oui dà, très-volontiers !
Comment donc ? mais, parbleu ! ſans doute !
Comptez ſur moi, coûte qui coûte !
Je ſuis trop heureuſe, vraiment !
Meſſieurs.. — Madame, aſſurément....
Grands complimens ! offres frivoles !
On voyait bien que les paroles
Leur coûtaient moins que les écus.
Et, quand la fin de la journée
Avait du nectar de Bacchus
Diſſipée l'épaiſſe fumée,
Marquis, barons & chevaliers
Nous effaçaient de leurs papiers.
Mais reſpectons ſur toute choſe
Les droits de la maternité;
C'eſt un devoir que nous impoſe
Et la nature & l'équité.
Malgré la prodigalité
De ma trop libérale mere,
Sa mémoire doit m'être chere.

Voilà, Meſſieurs, où j'en étois, lorſque vous l'avez joint; — eh! pourquoi déchirer, pourquoi brûler une telle production? Croyez-moi, rdez cet échantillon qui vous reſte. Si ce n'eſt s un chef-d'œuvre, du moins mérite-t-elle auſſi en d'être conſervée que bien d'autres ouvrages férieurs à celui-ci, dont on fait encore aſſez

de cas. Eh! dites-nous, mon ami! vous avez toujours été d'un caractere auſſi gai que l'annonce ce poëme? — Toujours auſſi gai; ce n'eſt pas que je n'aie un cœur ſenſible & compatiſſant; mais le poids de la triſteſſe eſt inſupportable pour moi. J'ai eu, comme d'autres, bien des malheurs; j'ai d'abord penſé ſuccomber au chagrin; heureuſement la manie des vers m'a conſolé; & ce qui eſt une ſource de maux chez pluſieurs autres, a toujours été pour moi un bonheur. M'arrive-t-il une diſgrace; je fais des vers pour la célébrer, & je n'y ſonge plus! — C'eſt être philoſophe à ſa maniere; & avez-vous été marié? — Oui, Meſſieurs; j'ai épouſé contre vents & marée

Une charmante Demoiſelle;
Ni riche, ni noble, ni belle;
Mais fort aimable cependant,
Si l'on peut l'être ſans argent.

Je l'aimais aſſez; une maladie me l'enleva; je fis une élégie ſur ſa mort; & j'oubliai ma perte. Une choſe qui vous prouvera juſqu'à quel point j'étais poſſédé de cette manie des vers, c'eſt qu'en ſuivant l'enterrement de mon épouſe, au lieu de verſer des larmes ſur ſon cercueil, comme cela ſe pratique, je geſticulais comme un prédicateur, & déclamais envers les regrets qui me tourmentaient. Vous conviendrez qu'il y a peu de convois auſſi plaiſamment eſcortés que celui-là. — Eh! que diſiez-vous à votre épouſe? — Tantôt, inſpiré par les ſentiments d'eſtime que m'avaient donnés ſes vertus, je m'écriais avec emphaſe :

Objet charmant, dont la mémoire
Subſiſtera dans tous les cœurs,
Du ſein de l'immortelle gloire,
Vois mes regrets, entends mes pleurs!

Tantôt, tranſporté d'une fureur lyrique, quand je penſais à l'incertitude du ſort de mon épouſe dans la région des morts, je diſais d'une voix de tonnerre :

Viens-y, Démon! viens-y, Démon!
A l'aſpect de ce corps que ta fureur expire!
Viens-y, Démon! viens-y, Démon!
Tu verras ſi j'ai le bras bon!
L'épouſe que je pleure, exécrable larron!
N'eſt pas faite pour ton empire.
Viens-y, Démon! viens-y, Démon!
Tu verras ſi j'ai le bras bon!

— Aſſurément; il y a là de la folie; vous avez ſans doute compoſé quelque choſe de plus que votre vie? — J'ai fait dans ma vie autant de vers que j'ai eu la facilité d'en faire; mais je les déchirais toujours à meſure qu'ils étaient achevés; le public eſt ſi inconſéquent, les ſuffrages ſont ſi incertains qu'il faut ſe flatter vainement pour eſpérer de réuſſir. Je rime pour mon plaiſir, & quand un ouvrage eſt brûlé, j'en commence un autre. — Quelle prodigieuſe fécondité! Eh! quel ouvrage regretteriez-vous le plus, ſi leur perte vous inſpirait quelque regret? — Un poëme que j'ai fait à quinze ans; c'était l'hiſtoire du fameux Coriolan, que quatre

auteurs tragiques ont eſſayé, ſans ſuccès, de mettre ſur la ſcene ; moi, qui n'aime pas les larmes, & qui ne ſuis pas un tragique, j'avais ſuivi mon genre, & fait un poëme burleſque qui commençait ainſi :

Je vais chanter ce brave gentilhomme,
Qui, pourchaſſé honteuſement de Rome,
Pour ſe venger de ſes concitoyens,
Se fit major d'un parti de *vauriens* ;
Et, ſecondant leur injuſte furie,
Vint ſans façon aſſiéger ſa patrie,
Sans que l'aſpect de ſes ſacrés remparts
Fit d'un ſeul pas bouger ſes étendards.

Voilà un début ſimple & plaiſant, qui annonce en peu de mots tout le ſujet du poëme. Ce n'eſt pas la montagne qui accouche d'une ſouris ; c'eſt un ſimple expoſé, analogue au reſte de l'ouvrage. Vient enſuite une petite invocation, que précedent quatre vers à ma muſe :

C'eſt à ce coup, Dame Muſe ma mie,
Qu'il faut honnir toute plaiſanterie,
Et laiſſer là votre ſtyle badin,
Signe évident d'un eſprit enfantin.

Ces vers prouvent que l'hiſtoire de Coriolan eſt ſérieuſe, & exige en conſéquence un ſtyle ſérieux ; vous allez voir comme je ſoutiens cette propoſition.

De ſa vertu triſte & pauvre victime
Et criminel ſans commettre de crime,

Coriolan, tout couvert de lauriers,
Se voyait mettre au rang des maltôtiers.
Un tribun fier & bourſouflé d'audace,
Vil partiſan d'une aigre populace,
Sicinius avait tant péroré,
Et contre lui s'était tant déclaré,
Qu'il avait preſque engagé les comices
A le punir du dernier des ſupplices :
Mais il ne put, malgré tout ſon babil,
Faire enchérir ſur la peine d'exil.
On s'en tint là. L'illuſtre miſérable
A cet aſſaut parut inébranlable.

Il s'en va hors des murs de Rome ; &, comme le malheur des grands excite l'inſolence des petits, il ſe voit inſulté dans les rues par la populace, dont il mépriſe les avanies.

Un palfrenier, non pas des plus polis,
Sans reſpecter ſa croix de Saint-Louis,
Le pourſuivait l'accablant de ſottiſes ;
Mais Marcius diſait, ſont des bêtiſes.

Cette courte réflexion de mon héros prouve ſon ſang-froid & ſon caractere altier. Il s'en va chez le roi des Volſques, où par parentheſe on donne un bal. Le Romain y danſe pluſieurs contredanſes. Quel ſpectacle étonnant ! Coriolan, qui danſe ! Cette anecdote mérite l'attention des lecteurs. Le roi des Volſques, jaloux de s'attacher Coriolan par des nœuds indiſſolubles, fait répandre dans ſa ville la nouvelle

de la mort de Volomnie, femme de ce héros; un faux extrait mortuaire vient confirmer ce bruit funebre. Les rois peuvent beaucoup; Marcius porte le deuil, & ſe conſole à la romaine. Il devient peu-à-peu amoureux de la fille du roi, qu'il épouſe enfin ſolemnellement; l'archevêque primat des Volſques leur donne la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château. Le roi profite de l'occaſion pour faire agréer le commandement de ſes troupes à ſon gendre, devenu Volſque, pour ainſi dire, par cette alliance. Avant de ſe mettre en campagne, Marcius fait des viſites de nôces; il paſſe par une abbaye de bernardins.

Que voulez-vous? dit le portier Lucas;
Eh! mon ami, ne me connais-tu pas?
Je ſuis le fils de Manon Véturie;
Grand-maréchal & comte d'Italie.
Fais moi parler à Monſieur le prieur.
Très-volontiers; paſſez donc, Monſeigneur;
Marchez à gauche; entrez dans la cuiſine,
Vous l'y verrez; rien que ſa bonne mine
Vous le fera diſtinguer aiſément;
C'eſt le plus gras des pourceaux du couvent.

Marcius entre, ſalue le prieur, qui l'intr dans une ſalle,

Où ribotaient avec les autres moines
Une marquiſe, un comte & trois chanoines;
» Ces Meſſieurs ſont en parfaite ſanté «?
Oui, grace à Dieu, — j'en ſuis bien enc

Puis s'aſſeoyant auprès de la marquiſe,
En militaire honnête il la courtiſe.

Coriolan raconte le détail de ſa diſgrace au prieur & aux moines, qui lui diſent : nous avons ſçu tout cela par la gazette. Il va enſuite ranger ſes affaires dans une terre qu'il avait ſur les frontieres de l'empire romain. Quand on va à la guerre, il eſt prudent de mettre de l'ordre dans ſa maiſon & dans ſes biens. A une lieue du château, il rencontre ſon intendant *Duguet*, concierge de cette ſeigneurie.

Eh ! c'eſt, je crois, Monſieur de Coriole,
Dit l'intendant ! que Dieu vous *patapiole*,
Allez ! — Pourquoi, répond Coriolan ? —
Diable m'emporte ! eh ! voilà plus d'un an
Qu'on ne vous a point vu dans votre terre !
Toujours en charge, & ſouvent à la guerre,
Ayant à peine un inſtant de loiſir,
Pourquoi garder des maiſons de plaiſance ?
Enfin après une ſi longue abſence,
Goutez ici quelques jours de plaiſir !
Oui ! je t'en f.... reprend le capitaine !
C'eſt le deſtin qui dans ce lieu m'amene ;
On me bannit ; &, ſans te démentir,
C'eſt là ſans doute un b.... de plaiſir !

Ces réponſes énergiques ne ſont-elles point analogues au génie d'un brave militaire, qui ne connaît point les belles phraſes ? Enfin il va aſſiéger Rome ; il apprend alors que Volomnie vit encore. Quelle nouvelle ! Cela fait un coup de

théatre. L'affaire devient litigieuſe; on plaide, & Coriolan eſt condamné aux frais & dépens. Cependant l'allarme ſe répand par toute la ville; tous les citoyens conſternés ont recours aux voies d'accommodement. On envoie des députés, il s'en moque; le clergé va proceſſionnellement lui demander grace; il les ſalue très-profondément, & les renvoie ſans les écouter. L'univerſité, qui a toujours quelque crédit auprès de ceux qui n'entendent pas le Grec, va lui faire un diſcours en cette langue pour le fléchir; il n'y comprend rien, & les congédie en Latin, langue naturelle du pays. Son fils étudiait dans un de ſes colleges; on le charge d'être médiateur; l'écolier va embraſſer ſon pere, & reſte auprès de lui. Que faire ? Les religieuſes du couvent, où ſa femme & ſa mere s'étaient retirées depuis ſon départ, viennent l'aſſaillir par des ſollicitations très-bruyantes; comme il ne s'y rend pas,

Ça, Monſeigneur, lui dit la mere Urſule,
Vous avez l'ame un peu *duriuſcule !*

Enfin Véturie emporte la victoire; & le poëme finit, comme l'hiſtoire le rapporte. — Vous n'avez donc jamais travaillé qu'en ſtyle burleſque ? — C'eſt mon genre, & l'on m'a dit quelquefois que j'y réuſſiſſais aſſez bien. Les juges ſe mirent à conférer entr'eux ſur le ſort de *maître Euſtache;* l'un voulait le mettre aux Petites-Maiſons; l'autre le trouvait au contraire digne d'être placé parmi les auteurs ſenſés. On décida d'un commun accord que maître Euſtache habiterait avec Gobnichelli; qu'ils travailleraient enſemble, & qu'ils

donneraient leurs productions au public. On leur aſſigna un revenu honnête ſur le tréſor royal du ſacré vallon. Gobnichelli fut enchanté de cet arrêt, auquel il n'avait garde de s'attendre. Il emmena maître Euſtache dans ſon hermitage qu'il amplifia & embellit. Ces deux auteurs coulent encore d'heureux jours dans cette partie du domaine d'Apollon. On n'a rien vu paraître de nouveau, depuis qu'ils y ſont entrés ; peut-être donneront-ils bientôt quelque *drôlerie* de leur compoſition. Si cela eſt, nous n'en priverons pas le public,

Fin du ſixieme Chant.

CHANT VII.

Rentre dans ta capuciniere,
Petit rimailleur révérend !
N'expoſe point à la lumiere
Ton obſcur & faible talent !
Hélas ! mon pauvre vieux grand-pere !
Crains qu'Apollon dans ſa colere
Ne puniſſe de la priſon
Ton entrepriſe téméraire !
Va-t-en balayer la pouſſiere
De ton paiſible monaſtere ;
As-tu donc perdu la raiſon,
Pour t'en venir hurler & braire
Juſqu'aux portes de l'Hélicon ?

C'eſt ainſi que Meſſieurs les juges parlaient au très-révérend pere Joly, religieux de St. François, connu dans ſon ordre par un poëme (1) ſoi-diſant épique à la gloire de ſon fondateur. Ce pauvre capucin, qui avait ſué ſang & eau pen-

(1) *Par un poëme.* Le pere Joly, profond théologien, a voulu ſe mêler de poéſie. Sa gloire a échoué dans cette nouvelle tentative. Le poëme de St. François d'Aſſiſe, qui ſe vend à Paris dans la rue Chriſtine, offre quelquefois par haſard une demi-beauté; mais il fourmille de fautes de tout genre. Je conſeille pourtant l'achat de ce livre à ceux qui ont envie de ſe dérider le front.

dant plusieurs années laborieuses & consécutives pour mettre au monde un chef-d'œuvre de bêtise, prétendait qu'on lui donnât pour ce bel exploit un rang distingué sur le Parnasse. Les commissaires eurent compassion de son grand âge ; & le renvoyerent à son couvent pour y expier par une juste pénitence le crime de leze bon sens, & pour réparer le temps qu'il avait perdu à composer de mauvais vers. Ses confreres le reçurent à bras ouverts; il vécut là fort paisiblement; il n'avait pas perdu au change. Le cloitre patriotique lui servit de Petites-Maisons.

Le *trio* de députés s'avançait vers la derniere porte du sacré vallon pour prendre la route de France. Quelle fut leur surprise, lorsque leur voiture fut assaillie par une troupe de mendiants qui, sans les connaître, s'écriaient confusément : *Une petite charité, s'il vous plait.* Ils avaient presque tous un manuscrit à la main. — Qu'est-ce donc que tout ce monde-là, demanderent les juges ? — Messieurs, ce sont des pauvres rimeurs, ignorés de tout l'univers, qui, collés depuis plusieurs années contre les grilles du Parnasse, en sollicitent inutilement l'entrée, & se réclament de l'humanité des passagers. N'aurez-vous point pitié de leur indigence ? Voyez les haillons qui les couvrent ! Considérez leur physionomie blême & décharnée. Les pauvres gens ! Ils meurent de faim. — Comment donc ? tous ces gens-là sont des poëtes ? Eh ! mais... cette profession a bien des chalands ! & ils viennent tous en foule demander l'entrée du Parnasse ? Que ne la leur accorde-t-on ? — Messieurs, ces pauvres poëtes n'ont précisément que le nom de *poëtes ;* ils ne

ſçavent pas ſeulement ce que c'eſt qu'un vers, pas ſeulement ce que c'eſt qu'une idée. — Eh ! pourquoi ſe mêlent-ils d'être poëtes ? — A ces dernieres paroles, qu'ils prononcerent d'un ton terrible, le peuple mendiant vit bien qu'il s'était mépris; la crainte de l'eſclavage lui donna des aîles; il s'éloigna en diligence; comme les brigands à l'aſpect des officiers de la juſtice. Pauvres gens ! réſiſterez-vous à la puiſſance d'un Dieu? Non ſans doute; les archers de l'Hélicon ſe mettent à la pourſuite des fugitifs; pas un ſeul n'échappa de leurs mains impitoyables; on conduiſit cette multitude déſordonnée dans les plus ſecrets ſouterreins de l'hôpital; ils y formerent un corps preſque civil. On pourvut abondamment aux beſoins phyſiques de cette république ignorante; mais au milieu des bons repas ils regrettaient encore leur primitive liberté.

Cependant on traverſe l'Italie; je ne dirai pas le nombre & la qualité des perſonnes qui, dans cette preſqu'île célebre, furent envoyées à l'hôpital des foux. On arrive en France; on ne comptait plus y trouver bien des criminels; la plupart avaient ſubi au Parnaſſe l'examen des juges; mais la curioſité attirait nos voyageurs dans cette floriſſante contrée de l'Europe. On les fêta par-tout; mais, ce qui les étonna beaucoup, ce fut l'inſolence avec laquelle un tas de mauvais poëtes, admis dans les repas, étalaient à table leur pariſite arrogance. Quoi ? diſaient les examinateurs ? chez un peuple aimable & poliçé, on rencontre à chaque pas des rimailleurs ? On ſouffre cette engeance orgueilleuſe ? & l'on encenſe (1)

(1) *Quelquefois ;* ce terme n'eſt pas juſte ; il fau-

quelquefois des prétendus talents, qui ne ſont dignes que de mépris ? Les commiſſaires virent par haſard un colporteur, qui leur propoſa d'acheter un livre nouveau. Ils le prirent, & voici ce qu'ils trouvèrent à l'ouverture du livre :

» Le maudit carnaval, qui ſortait des enfers
» Pour corrompre les cœurs par ſes diſcours pervers.
» &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Ils n'en lurent pas davantage ; on leur dit que l'auteur était un bon gros eccléſiaſtique, qui, las de dire toujours le bréviaire, voulut varier un peu ſes occupations en faiſant des vers. Hélas ! reprirent les juges ! que cette manie des vers eſt terrible ! Elle attaque préciſément ceux qui ſont le plus dépourvus de capacité.

Ils envoyerent aux Petites-Maiſons une foule de peintres, de ſculpteurs & d'artiſtes de tout genre, qui, aveuglés par une ſotte prévention, confondaient leurs productions avec celles des plus grands maîtres, & croyaient avoir fait des chefs-d'œuvre, quand ils avaient broché quelque mauvais échantillon de leur petit ſçavoir-faire.

Quelques médecins allerent de compagnie exercer à l'hôpital le charlataniſme, dont ils avaient fait profeſſion. On les jugea d'autant plus

---

drait *ſouvent* ou *preſque toujours* ; car il n'eſt pas rare d'encenſer un bel-eſprit, ſoi-diſant, à qui l'on a quelqu'intérêt de plaire : dites donc que ces vers-là ſont bons, diſait-on à Malherbe. Celui qui les a faits eſt-il riche & puiſſant ? — Oui, l'un & l'autre. — En ce cas là, reprenait-il, les vers ſont excellents.

ſévérement qu'ils avaient profané un art conſacré à Apollon. Pour ceux qui ſe rendent vraiment utiles à l'humanité, on tâcha de les dédommager, par des éloges diſtingués & des récompenſes honorables, de l'eſpece de diſcrédit, dans lequel les avait fait tomber la mode ridicule de railler leur profeſſion. Ceux qui s'en moquent le plus, ſont ſouvent forcés d'admirer les talents de ſes éléves; & l'homme ſenſe avouera toujours qu'un bon médecin eſt un des membres les plus eſſentiels de l'état.

Fille du ciel ! muſique enchantereſſe !
C'eſt à toi maintenant que ma muſe s'adreſſe;
Dans quelle ivreſſe
Tes doux accens
Plongent mes ſens !
Malheur à l'ame appéſantie
Que n'émeut point ta divine harmonie !
Sa triſte inſenſibilité
Eſt ſouvent le fatal indice
D'un cœur dépravé par le vice (1)
Ou dépourvu d'humanité.

(1) *Par le vice.* Cette penſée tient aſſurément du paradoxe; cependant le *Couſin-Jacques* n'en eſt pas l'inventeur. Olibrius dans ſes mémoires ſur les grenouilles, préſenté au czar Pierre-le-Grand par le ſecrétaire général des états de Danemarck, dit poſitivement la même choſe; voici ſes termes : défiez-vous d'un homme qui n'eſt point touché de la lecture attendriſſante d'un conte même fait à plaiſir; que des récits affligeants n'ébranlent point; ſur qui la belle muſique ne fait aucune impreſſion. Tous les accès de ſon cœur ſont fermés.

Ton

Ton art fait expirer la rage
Du plus farouche anthropophage,
Et du tyran le plus ſauvage
Déſarme l'injuſte fureur !
Souvent d'une beauté cruelle
Tu ſoumets l'inflexible cœur,
Et la fierté la plus rebelle
Cede à ton attrait enchanteur.
Plus d'une Iris rendra les armes
A ta ſéduiſante douceur ;
Tu n'auras jamais plus de charmes
Que dans la bouche d'un vainqueur.
Ta bienfaiſante mélodie,
Au ſein de la captivité,
Conſole, amuſe, déſennuie
L'eſclave le plus maltraité.
Heureux qui ſe fait une étude
De tes admirables ſecrets !
Cette ſecourable habitude
En lui n'excitera jamais
Ni mauvaiſe humeur, ni regrets.

(1) Orphée, Arion & quelques célebres chan-

(1) *Orphée & Arion.* Il paraîtra ſurprenant que l'auteur place Orphée & Arion autre part qu'au ſacré vallon ; il faut ſuppoſer que les juges rencontrerent ces illuſtres muſiciens dans un pays au moins auſſi célebre que le Parnaſſe. Il fallait bien placer les muſiciens à l'article de la muſique. Volti Arion eſt moins regardé comme un chanteur que comme un joueur de luth ; il en jouait, dit l'hiſtoire, admirablement bien, parfaitement bien, divinement

teurs furent d'abord ſur le point d'être logés à l'hôpital ; votre goût eſt mauvais, leur diſait-on ; vos principes ſont mal établis. Vous vous imaginez dans l'excès d'une vanité ridicule que rien ne pourrait à l'avenir balancer la gloire de votre art ; vous êtiez ſupérieurs pour le temps où vous viviez ; à la bonne-heure ; mais aujourd'hui !... aujourd'hui que la muſique eſt arrivée à ſon plus haut degré de perfection, que le bon goût eſt porté au dernier période, quelle ſorte d'honneur prétendez-vous acquérir ? Lutterez-vous contre vos virtuoſes modernes ? Aurez-vous l'audace de leur diſputer la préſéance ? Ce ſerait de votre part une folie extrême. A ces reproches les deux anciens ne répondirent que par un *duo*, qu'ils rendirent avec toute l'énergie, toute l'expreſſion imaginable, quoiqu'ils euſſent un goût proſcrit depuis plus de deux mille ans. Car tout change ; les modes ſe ſuccédent ; &, quoique le bon goût ne ſoit point arbitraire, les idées *ſur le beau* varient auſſi ſelon les temps. Cependant on ne put refuſer des larmes de plaiſir à la douce mélodie de leurs accents. La maniere peut paſſer, mais la voix reſte, & c'eſt

---

bien ; bref, pour parler comme nos jolis petits perſonnages à la mode, il en jouait comme un ange. Il paſſe auſſi pour un poëte lyrique ; mais *Pinchius-Botto*, hiſtorien Latin, malheureuſement trop ignoré, aſſure que les vers d'Arion étaient fort mauvais. On ne peut pas avoir tous les talents à la fois. L'hiſtorien cite une ode entiere d'Arion, qu'il dit être la meilleure. Si ce poëte eût été chrétien, c'eſt-à-dire, s'il eût vécu dans un ſiecle moins antérieur au chri-

l'eſſentiel. Loin de les condamner, on battit des mains; & ils ſe retirerent comblés d'éloges & de félicitations univerſelles.

Amphion, fier de ſes talents renommés & de ſon illuſtre naiſſance, vint hardiment ſaluer les juges. M. ſon pere n'aurait ſûrement pas ſouffert qu'on le condamnât, ſi on l'avait trouvé digne de condamnation. Mais on n'eût garde de ne pas lui prodiguer des éloges. Pouvait-on raiſonnablement refuſer cette légere récompenſe à un demi-dieu? & à un demi-dieu qui était ſi bon muſicien, que, pour avoir joué une demi-heure de la flûte traverſiere (il eſt vrai qu'il avait choiſi un air de grand-opéra), eut le plaiſir de voir s'élever tout-à-coup une ville immenſe, toute peuplée de citoyens que la mélodie de ſes accords avaient miraculeuſement fait ſortir du néant.

Je connais plus d'une beauté en France, qui, ſans avoir la réputation d'Amphion, n'ont pas moins de talent, & poſſedent un autre ſecret. Leurs accents ne gagnent pas des pierres, mais des cœurs; au lieu d'un peuple de citoyens tout-à-coup raſſemblés, c'eſt un peuple d'adorateurs, captivés par l'enchantement de leur voix;

---

tianiſme, je ſerais bien tenté de lui attribuer toutes les hymnes que l'on chante encore aujourd'hui dans la plupart de nos dioceſes. Ces productions abſurdes de génies triſtement exaltés, fruits des travaux de quelque docteur du temps jadis, ou d'un grand-vicaire ignorant, n'honorent point leur auteur, & n'inſpirent aux connaiſſeurs aucune piété, mais plutôt des ſentiments de pitié envers le poëte.

&, ſi l'on pouvait encore aujourd'hui bâtir une ville avec une petite chanſon, nous aurions bientôt conquis, peuplé, policé les contrées les plus barbares & les plus déſertes ; une colonie de nos meilleurs Italiens en ferait l'affaire.

On combla d'éloges un très-grand nombre d'amateurs, qui avaient porté l'art muſical à ſon plus haut degré de gloire. Mais... juſte ciel ! quelle foule innombrable de muſiciens manqués prirent le chemin des Petites-Maiſons ! O ! qui pourrait les compter ? Hoſpice déjà peuplé de milliers de criminels ! étendez votre enceinte ; reculez les bornes qui la reſſerrent ; ouvrez-vous, ſalles immenſes ! voici de quoi vous habiter.

Une multitude de petits abbés muſqués qui fredonnent, en pirouettant dans un temple, les louanges du très-Haut, qui ſe croient muſiciens, parce qu'ils brodent gauchement de leurs inſipides roulades le chant majeſtueux de l'égliſe ; une multitude de braillards de cathédrale, qui hurlent les cantiques ſacrés de la Bible avec un pathétique effroyablement ſonore, & un enthouſiaſme qui fait trembler les vitres ; une multitude de moines & de collégiens, qui s'imaginent que bien crier, c'eſt bien chanter, & qui raiſonnent muſique comme Voltaire raiſonne théologie ; une multitude de chanoines, de religieuſes, de ſéminariſtes, d'enfants de chœur & même de maîtres d'école, qui ſont infatués de leurs principes muſicaux, & qui confondent lourdement tous les genres de muſique ; une multitude enfin de petits-maîtres, d'amateurs ſoi-diſant, de ces juges du parterre, qui décident par caprice du mérite d'un chanteur, d'une voix

ou d'un inſtrument; tout cela fut envoyé chez les fous.

Théatre, dont l'attrait magique
Enchaîne mon attention!
De ton ſpectacle allégorique
Fais durer plus long-temps la douce illuſion!
Tantôt, promenant d'âge en âge
Mon eſprit ſans ceſſe enchanté,
Fais revivre à mes yeux le noble perſonnage
Des héros de l'antiquité!
Tantôt d'une aimable bergere,
Par des preſtiges ſéduiſants,
Etale-nous dans tes tableaux charmants
Les chimériques agréments;
Fais-nous jouir ſur la fougere
Du plaiſir, quoiqu'imaginaire,
Des heureux & tendres amants!
D'une volupté menſongere
Prolonge les enchantements;
C'eſt une douceur paſſagere;
Mais qui doit nous être bien chere,
Puiſqu'avec elle on goûte ſur la terre
Quelques délicieux moments!
Tes leçons me ſervent de maître,
Et c'eſt avec toi que j'apprends
A me juger, à me connaître,
A rire à mes propres dépens.
Quelques cenſeurs ſe font ſcrupule
D'approuver tes jeux innocents;
Mais cette allarme ridicule
N'ôte point leur mérite à tes amuſements,

Eſt-ce dépit ? eſt-ce caprice ?
Toujours ils les ont défendus ;
Ils ont, ſans te rendre juſtice,
Pris la choſe pour les abus ;
Et de l'école des vertus
Ils ont fait l'école du vice.
Un cerveau bien organiſé
N'y trouve rien dont il s'offenſe ;
Mais il croit que, tout bien peſé,
Plus d'un acteur mérite en France (1)
Eſtime, éloge & récompenſe.

Les juges furent engagés par quelques-uns de leurs ſuivants à aller à l'opéra. Vous jugerez, diſait-on, par vous-mêmes de ce ſpectacle fameux, qui a tant d'analogie avec le Parnaſſe. Ils y conſentirent. Ils ſe placerent tous trois dans une des plus belles loges, les gentilshommes de leur ſuite furent au parterre. Ils ſe promettaient un plaiſir aſſez vif du ſpectacle qui s'annonçait ; mais à peine eut-on levé la toile, que les applaudiſſements empêcherent nos trois curieux de prêter une attention ſuivie à ce qui ſe chantait ſur le théatre. Ils avaient beau avancer leur tête, faire de grandes oreilles ; ils voyaient bien

(1) *En France.* Le préjugé n'a jamais fait éclater ſon pouvoir ſur les eſprits plus que dans l'idée que nous avons d'un acteur. Si la mauvaiſe conduite de beaucoup de gens de théatre a fait mépriſer leur profeſſion, on peut dire auſſi que le mépris qu'on a pour leur profeſſion a cauſé la mauvaiſe conduite de pluſieurs d'entr'eux.

des gens qui ouvraient la bouche ſur le théatre, & des hommes aſſis à l'orcheſtre, qui remuaient les doigts autour d'un inſtrument, mais aucun ſon ne frappait leur tympan, excepté celui des battements de main. En vain s'avançaient-ils avec vivacité; en vain criaient-ils au parterre : taiſez-vous donc; au nom des Muſes, taiſez-vous; on ne les entendait pas. Dans le premier mouvement de leur impatience, le plus vif des trois fut tenté d'envoyer de par Apollon, roi de ce ſpectacle, tout le parterre aux Petites-Maiſons. Mais les deux autres lui repréſenterent que cette ſévérité ſerait ſujette à conſéquence; que ce parterre était le public; qu'il y avait là une infinité d'honnêtes gens, de gens même diſtingués par leur rang ou par leur mérite, qui applaudiſſaient ſeulement par reſpect humain, & pour faire comme les autres. Les juges ſortirent avant la fin du premier acte, ſans pouvoir juger de rien, ſinon du ſon que produiſent deux mains violemment rapprochées l'une de l'autre. Un ſeigneur, qui entrait, comme ils en ſortaient, leur dit : vous ignoriez ſans doute la mode de ce ſpectacle-ci. Ordinairement l'acteur parle, & puis on l'applaudit, s'il le mérite; mais ici, on applaudit d'abord, & puis l'acteur mérite, s'il veut, les applaudiſſements qu'il a toujours reçus à bon compte.

Le ſénat apollinaire apprit que l'on allait lever la toile aux Français; il y courut; ce ſpectacle eut mille charmes pour lui; mais le choix des pieces lui parut un peu l'effet de la cabale & du haſard. Quelques acteurs, gens à talents, furent condamnés comme fous, pour avoir ſou-

vent porté leur ſervile complaiſance juſqu'à adopter ſur leur théatre des productions abſolument indignes de Melpomene. Un des aſſiſtants dit aux juges : ces Meſſieurs ne manqueraient pourtant pas de bonnes pieces, & ils auraient à choiſir parmi les nouvelles, s'ils ne rebutaient pas avec hauteur & avec dédain un grand nombre d'auteurs qui ont la témérité de s'adreſſer à eux ſans autre recommandation que celle des talents. Il faut un nom, un introducteur, une livrée, &c. De ſorte qu'un bon écrivain, qui connaît le protocole obſervé chez les acteurs, fait des pieces pour ſa ſociété ou pour le public lecteur ſeulement. Ce parti eſt le plus ſage ; & quand une bonne piece eſt imprimée, un acteur de bon ſens la joue s'il la veut jouer. Au fait, reprirent les juges, un acteur n'a pas ſur un auteur tant de ſupériorité qu'il le croirait bien. Un acteur ne peut exiſter ſans auteur ; mais un auteur eſt, autant qu'il veut, indépendant d'un acteur. Ces deux états, quoi qu'en diſent certains controverſiſtes, ſont abſolument diſtants l'un de l'autre ; ſi l'un mérite ſouvent des éloges, l'autre mérite ſouvent des hommages.

Le théatre de Nicolet ne fut point viſité des juges ; pour celui d'Audinot, ils s'informerent de ce qui s'y paſſait, des pieces qu'on y jouait, de celles qui y étaient le plus accréditées ; &, toutes réflexions faites, ils n'y allerent point, de peur diſaient-ils, de trouver trop de fonctions relatives à leur état de juge, dans un endroit où ils n'avaient deſſein que de ſe délaſſer. Celui de tous les ſpectacles qui leur plut davantage, ce

fut (1) la comédie Italienne. Ils étaient, non pas captivés préciſément, mais doucement émus de ce qu'ils voyaient, de ce qu'ils entendaient. Cette diverſité de plan, qui fait ſuccéder une ariette, ou un air léger à la proſe dialoguée, leur parut une invention charmante. Clerval paſſa alors dans leur eſprit pour le premier acteur du royaume; ils lui aſſignerent d'avance ſa place au temple des Muſes. Ils envoyerent pourtant à l'hôpital des foux un certain nombre de ceux qui avaient compoſé les paroles de pluſieurs opéras très-beaux. Ceux-ci croyaient avoir fait des petits chefs-d'œuvre; car le préjugé eſt la maladie générale.

Concevez donc, s'il eſt poſſible,
Juſqu'à quel excès eſt porté

(1) *La comédie Italienne.* C'eſt le plus agréable de tous les ſpectacles de la capitale, parce qu'il eſt le plus diverſifié, parce que la diverſité plait toujours beaucoup, quand elle eſt conduite avec art. Il faut que le théatre des Italiens ait quelque choſe de bien enchanteur, puiſque, malgré la prodigieuſe quantité de mauvaiſes pieces qu'on y repréſente, on y court encore avec un empreſſement que je nommerais plutôt enthouſiaſme. Quelques docteurs à l'antique blâment, à cor & à cri, cette préférence des Français pour les comédies mêlées d'ariettes; rien n'eſt pourtant plus naturel. Nous aimons à entendre chanter quelquefois. Si les anciens nous avaient laiſſé quelques bonnes chanſons, ce monument ſerait paſſé à la poſtérité plus ſûrement que tous les autres; mais nous n'avons de leurs chanſons que de très-plats échantillons, qui nous font mal juger du reſte: *Rite canamus evohe! Bacche!* Quelle ineptie! toujours Bacchus! cela eſt bien Flamand.

L'obſtacle le plus invincible
A l'humaine félicité !
C'eſt le préjugé dans la vie
A qui les mortels ſont ſoumis ;
Et ſur preſque tous les eſprits
Il exerce ſa tyrannie.
Aveuglés par ce ſéducteur,
Nous permettons que notre cœur
Se prévienne en notre faveur
De la plus funeſte tendreſſe ;
Et nous chériſſons une erreur
Qui nous flatte & nous intéreſſe.
Par quel étrange aveuglement
Arrive-t-il que chacun penſe
Avoir toujours plus de talent
Qu'il n'en tient de la Providence ?
Quoi ? ce malheureux chanſonnier,
Qui de ſon maudit griſonnage
Souille des rames de papier,
Se croit encor pour ce métier
Un très-habile perſonnage ?
Ce calotin, que la nature
Range dans la claſſe des ſots,
Et qui, ſans rime ni meſure,
Gâche des vers à tout propos,
Qui n'écrit pas deux ou trois mots
Sans qu'il y faille une rature,
Croit relever par ſes travaux
Le mérite de ſa tonſure,
Et perçoit comme des impôts,
Avec des airs de prélature,

L'encens qu'une lâche impoſture
Vient prodiguer à ſes défauts.
Cet orateur, dont on ſe joue,
Epris de ſes mauvais ſermons,
Les croit pour le moins auſſi bons
Que ceux que prêchait Bourdaloue ;
Et ce bon chanteur ſoi-diſant,
Qui de ſon goſier glâpiſſant,
Non ſans des grimaces capables
De faire peur à tous les diables,
Dans un concert en gémiſſant
Tire des ſons abominables,
Et qui, de ſa ruſtique voix
Uſant d'une façon cruelle,
Par une cadence éternelle
Exprime du mauvais patois,
Oſe dans un délire extrême,
Peu ſatisfait des compliments
Que lui font un tas de manants ;
Peuple d'amateurs ignorants,
S'applaudir encore à lui-même !
Tous nos connaiſſeurs villageois
S'enthouſiaſment à la fois ;
Et notre braillard s'imagine
Que ſes fredons de bête aſine
Surpaſſent les accents flatteurs
D'une voix ſouple, douce & tendre,
Dont le chant ſe fait moins entendre
Aux oreilles que dans les cœurs.
Cette prévention fatale
Des arts arrête les progrès ;

Chaque plume ſur ſa rivale
Veut obtenir gain de procès,
Et s'illuſtrer par des ſuccès
Que jamais nulle autre n'égale.
Muſe, dis-moi par tout pays
Combien s'accrédite & pullule
L'eſpece de ces beaux eſprits,
Qu'un amour-propre trop crédule
Donne au public pour gens inſtruits!
Preſqu'encore ſous la férule,
Ils penſent avoir tout appris;
N'allez pas contre ce preſtige
Faire éclater votre pouvoir;
Eraſte ſe croit un prodige
Pour le talent & le ſçavoir;
N'attendez pas qu'il ſe corrige
Des défauts que l'on croit lui voir.
Ce ſentiment hyperbolique
Eſt celui de tous les états;
Souvent la moindre république
Se vante de faire la nique
Aux plus terribles potentats;
La bourgeoiſe (1) provinciale,
Idolâtre de ſon pays,
Priſe ſa bicoque natale
Plus encor que la capitale;
Et, par un injuſte mépris,

(1) *La bourgeoiſe.* Il faut avouer que ce morceau de vers ſur le préjugé eſt lâche & négligé dans pluſieurs endroits. Mais les penſées ſont juſtes, & c'eſt beaucoup.

Croit que ſon trou patriotique
Vaut mieux qu'un hôtel magnifique,
Tel qu'on en remarque à Paris.
Que de Gaſcons dans leur chaumiere
Eſtiment plus un galetas
Qu'une vaſte & ſuperbe terre,
Dont les riches ſont tant de cas !
Tel, qui, fier de ſa métairie,
A près de Meaux un vendangeoir ;
Préférera ſon vin de Brie
Aux vins du plus fameux terroir.
Ce pere, aveugle de tendreſſe,
Voit dans ſes ſtupides enfants
Une aptitude & des talents
Dont il ſe pavane ſans ceſſe.
Jaloux des biens de nos rivaux ;
Nous n'appuyons que ſur les nôtres ;
Et nous admirons nos défauts
Autant que les vertus des autres.
Perſonne au monde n'eſt exempt
De cet abſurde ſentiment ;
Pas même un petit révérend.
Cette vermine ſéraphique
Croit que dans l'ordre monaſtique
Le plus noble couvent n'a rien
A comparer avec le ſien.
De cet amour de préférence,
Dont la ſaine raiſon s'offenſe,
De cette attache pour *le mien*,
Dont l'égoïſme eſt le ſoutien,
Chacun conſerve l'habitude,

L'artiſte pour ſon attelier,
L'avocat pour ſon plaidoyer,
Chaque ſçavant pour ſon étude,
Chaque artiſan pour ſon métier (1).
Le mal, c'eſt que ſur-tout en France
La flatterie ou l'ignorance,
Par des *bravo* hors de propos,
Encourage de mille ſots
Et l'amour-propre & les travaux.
Que riſque-t-on d'être ſincere ?
Doit-on craindre de leur déplaire,
Puiſqu'on en voit prendre ſouvent
Le blâme pour un compliment ?
Tous les efforts de la ſatyre
Ne les déſabuſeront pas ;
Railleurs attachés ſur leurs pas,
Ils croiront que vous voulez rire.
Ce gentillâtre villageois
Qui, plein d'un orgueil frénétique,
Vient ſur un théatre bourgeois
Déployer ſon lourd pathétique,
Et, tout fier d'un geſte gothique,

(1) Olibrius dit : » le préjugé a fait tant de chemins parmi nous que nous calculons nos intérêts ſelon nos paſſions dominantes. Celui qui aime les femmes, s'imagine que ſa ſanté dépérirait, s'il ne ſati-faiſait point à cette paſſion, la plus naturelle de toutes ; celui qui eſt paſſionné pour la chaſſe, croit gagner beaucoup à ſon compte, lorſqu'il tue pour 10 écus de gibier par an, dépenſât-il 100 écus pour le plomb, la poudre, les chiens, &c. On eſt par conſéquent ſouvent trompé dans ſon calcul «.

Faire briller en vieux patois
Son gros talent pour le tragique,
Se croit digne du plus beau choix
De la ſçavante république,
Quand il a fait hurler ſa voix
Epouvantablement comique.
Notre perſonnage à hauts faits
Prononce-t-il dans une phraſe
Trois ou quatre mots de Français ?
Les ſpectateurs avec emphaſe
Applaudiront à ſes ſuccès ;
Et le faquin, tout en extaſe,
Sourd aux milliers de ſifflements
Dont l'étourdira le parterre,
Citera par toute la terre
Un moment d'applaudiſſements.
Rendez-vous donc enfin juſtice,
Mortels ivres de vanité,
Qu'une aveugle crédulité
Porte à diviniſer le vice
Dont votre penchant eſt flatté !
Quand eſt-ce que, plus équitables,
Nos yeux enfin reconnaîtront
Le mérite de nos ſemblables,
Et nos défauts pour ce qu'ils ſont ?
Mais mes clameurs ſont ſuperflues ;
M'élever contre ces abus,
C'eſt vouloir donner des vertus
A nos courtiſannes des rues ;
Et, lorſque d'un air de Caton
Je prétends faire ici le maître,

Moi-même le premier peut-être
Ai-je beſoin de ma leçon.
N'eſpérons pas qu'on en profite ;
Toujours on s'imaginera
Mériter plus qu'on ne mérite,
Avoir plus d'eſprit qu'on n'en a.
Soumis aux loix de l'égoïſme,
Eſclaves d'une douce erreur,
Toujours de ce tyran flatteur
Nous chérirons le deſpotiſme.
Toujours l'auteur s'imprimera;
Il s'en fera toujours accroire ;
Bon gré malgré chacun voudra
Entrer au temple de mémoire.
Il n'eſt preſque plus d'écrivain
Qui quelquefois ne ſacrifie
A l'idole de ſon génie;
Les lettres ſont une manie
Contre laquelle on ſe récrie;
Mais les cenſeurs tonnent en vain.
C'eſt une chere maladie,
Une agréable frénéſie
Dont on appréhende la fin.
L'enthouſiaſme littéraire
Nous a fait perdre la raiſon;
Chaque feuilliſte a ſon libraire,
Il pleut des livres à foiſon.
Tous les rimailleurs enhardis
Oſent à la gloire prétendre;
Et les imprimeurs étourdis
Ne ſçavent plus auquel entendre.

O ! que de rames de papier
Conſomme cette race obſcure !
Tous veulent être du métier ;
Et tout, juſqu'à mon perruquier,
Se mêle de littérature.
Et même, à ce que l'on prétend,
Cette ſçavante épidémie
A gagné le pays Flamand ;
Et, ſi ce mal de la patrie
Regne toujours également,
Par un prodige ſurprenant,
On pourra voir inceſſamment
S'ériger une académie
Chez les moines de Saint-Amand.

Le lendemain du dernier jugement des fai-
rs d'opéras-bouffons, ces Meſſieurs eurent la
iosité de ſe rendre au *Latium* Français, je veux
e, au quartier de l'univerſité. Chemin faiſant,
apperçurent une eſpece de colporteur, ſuivi
quelques autres, qui l'aidaient à ne pas ſuc-
mber ſous le poids énorme d'une caiſſe très-
lumineuſe. — Que portez-vous là, mon ami ?
Ce ſont des traductions de divers auteurs Latins
Grecs, que j'ai ordre de porter dans tous les
lleges de Paris. — Pourquoi cela ? — Parce
e le public n'en veut pas, & il faut bien m'en
aire, à quelque prix que ce puiſſe être. — N'a-
:-vous que des traductions ? — Rien autre choſe.
Voyons-en un peu quelques-unes. Or ces Meſ-
irs tomberent juſtement ſur la traduction très-
ſcure & très-ignorée d'un auteur très-bon &
i-connu, par un très-obſcur & très-ignoré pro-

feſſeur dans un college très-célebre (1). Ils la remirent dans le ballot, & continuerent leur marche. Ils trouverent dans deux ou trois colleges des (2) maîtres pleins de zele & de capacité, & des éleves qui répondaient à leurs ſoins.

---

(1) *Très-célebre.* Je ne ſçais pas préciſément de quelle traduction parle là le *Couſin-Jacques;* ſi j'ajoute foi aux rapports qui m'ont été faits ſur ce paſſage du poëme des Petites-Maiſons, je crois pouvoir aſſurer qu'il veut parler d'une traduction de Tite-Live, par M. Coſſon, profeſſeur au college Mazarin. — Mais je ſuis fâché que l'auteur critique une traduction de cet abbé Coſſon, qui fait des chanſons paſſables.

(2) *Des maîtres.* Je ſerais fâché de priver le public de quelques extraits d'un petit poëme ſur les précepteurs; fait par un Huron, nouvellement arrivé à Paris. Il reçut le baptême en débarquant au Havre, en Normandie. Un heureux haſard lui procura une bonne connaiſſance. Ce Huron, ſous la protection d'un généreux Milord, fit à Paris de très-bonnes humanités en trois ans de temps. Il employa ſes momens de loiſir à faire des vers, pour leſquels, diſait-il, il s'était ſenti de l'inclination, dès qu'il avait eu la premiere teinture de notre langue. Voici quelques endroits du poëme de l'éducation par Merlipopo; Pif-Heechkz, c'eſt le nom de ce Huron.

Je hais d'un précepteur l'exceſſive rigueur
Et d'un pédant outré l'orgueilleuſe fureur.
Sans ceſſe la menace éclate de ſa bouche,
Et l'on tremble de loin à ſa mine farouche.
Il imprime par-tout la haine & le reſpect,
Et l'écolier craintif ſe ſauve à ſon aſpect.

Ailleurs il dit au ſujet du choix des maîtres;

Au choix d'un précepteur employez tous vos ſoins;
C'eſt-là, tendres parents, le premier des beſoins.

Mais ils ne purent s'empêcher de blâmer une infinité de défauts, pour ainſi dire, incorporés dans l'éducation de la jeuneſſe. Le long eſpace de temps que les écoliers conſument à marmotter du Latin ſur des bancs; la monotonie qui regnait dans

---

Qu'il ſoit honnête, inſtruit, doux, ferme, grave, ſage;
Et qu'il ait en horreur l'affreux libertinage.
Mais rabaiſſez un peu de votre vanité;
On en voit exiger l'eſprit & la beauté;
Il faut, pour les flatter & pour les ſatisfaire,
Réunir en ſoi ſeul tous les dons faits pour plaire.
N'attendez pas non plus qu'on brigue cet honneur,
Cet emploi, quel qu'il ſoit, n'a rien de ſi flatteur!
D'un marmot imbécile eſſuyer le caprice,
Faire de ſon loiſir le triſte ſacrifice,
De Madame en courroux reſpecter les brocards,
Ramaſſer l'éventail, obſerver ſes regards... &c. &c.

Il dit ailleurs :

N'écoutez pas ces gens dont la folle ſageſſe
A pour vrai fondement une indigne molleſſe.
Banniſſez, diront-ils, le moindre châtiment,
Et laiſſez dans les cœurs agir le ſentiment.
Beaux termes! qu'a dictés une fauſſe prudence!
Principes! que détruit la ſeule expérience!
Le but, où par douceur on n'eſt point parvenu,
La verge & le bâton l'ont ſouvent obtenu.

Aſſurément ces vers ſont lâches & défectueux; mais pour un Huron de 16 ans, cela n'eſt pas trop, trop, trop pitoyable. Merlipopo ſera peut-être un grand poëte par la ſuite; car les premieres productions de nos plus fameux auteurs, ſi nous les avions, nous paraîtraient bien inférieures à celles-ci.

Je ne ſçaurais terminer l'article de Merlipopo-Pif-Heechkz, ſans citer quelques vers d'une chanſon qu'il fit l'année derniere pour une jeune Dame, à qui il

leur langage, & la routine avec laquelle ils s'acquittaient de toutes les fonctions ſcholaſtiques, furent ſur-tout ce qui attira leur mécontentement; il eſt vrai qu'ils virent quelques maîtres braver les anciens uſages, en dépit des railleries de leurs

---

renvoyait un livre intitulé : *Recueil de poéſies fugitives*; le nom de cette Dame était au frontiſpice du livre.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

Par plus d'une aimable peinture
Ce livre a charmé mon loiſir;
De cette agréable lecture
Ton nom redoublait le plaiſir!
Le tendre amour à chaque page
Semblait graver ce nom charmant;
Et je croyais voir ton image
Dans le tableau du ſentiment.

Il termine un couplet par ces vers ci :

Une autre fois, moins généreuſe,
Eglé, ne fais rien d'indiſcret!
Crains que l'amour de la préteuſe
Ne ſuccede à celui du prêt.

Cela n'eſt pas merveilleux, j'en conviens; mais, quand un Huron fait ces vers-là, un Français doit rougir de n'en pas imprimer de meilleurs. Merlipopo, étant abbé, (car on lui donna la tonſure la même année qu'il vint en France) fit cette chanſon pour une jeune femme, qui demeurait vis-à-vis de lui, à Paris, après l'avoir apperçue à ſa fenêtre :

AIR : *Vous l'ordonnez; je me ferai connaître.*

En peu de temps tu te fais bien connaître;
En peu de temps tu ſçais te faire aimer!

ignorants confreres, & établir une nouvelle méthode d'enſeigner, plus analogue à la portée des jeunes gens, & plus relative au rôle qu'ils doivent remplir dans la ſociété. Quoiqu'en général ils vîſſent par-tout beaucoup de médiocrité, ils

---

Pour exercer le pouvoir de charmer,
Tu n'as beſoin que d'être à ta fenêtre.

L'heureux paſſant, dès qu'il t'a vu paraître,
Par-tout ailleurs n'enviſage que toi;
A tes attraits il ſe rend comme moi,
Et, comme moi, rend grace à ta fenêtre!

Le tendre amour eſt devenu mon maître;
Par ſon pouvoir je me ſens partager.
Ce dieu m'a fait à demi-déloger;
Il a porté mon cœur ſur ta fenêtre.

De tes beaux yeux la puiſſance fait naître
Dans tous les cœurs l'image du plaiſir;
Mais il faudrait hélas! pour en jouir....
Il faudrait être ailleurs qu'à la fenêtre.

De cet aveu tu t'offenſes peut-être;
Il ſent peut-être un peu le billet doux.
Mais à l'auteur épargne ton courroux;
Que peut-il faire? il n'eſt qu'à la fenêtre.

Cette chanſon courut toutes les ſociétés; on la lui demandait par-tout; ce fut alors qu'il quitta l'état eccléſiaſtique, diſant qu'il en était indigne, après avoir fait des vers galants. C'eſt qu'il comprenait mieux que d'autres ce que c'eſt qu'une ſouranne! Il fit imprimer, en 1779, une ſatyre, qui eut aſſez de débit, quoiqu'elle fût très-défectueuſe; il l'avait intitulée: *C'eſt drôle.* Cet eſſai ne lui fit gueres d'honneur; on lui ſçut très-mauvais gré d'avoir débuté dans la carriere des lettres par un genre auſſi déteſtable que la ſatyre, quoique dans l'exacte vérité, il n'y eut rien de grave à cela; elle lui apprit du moins à ſe défier

avouerent pourtant, comme malgré eux, que les études de Paris étaient incomparablement meilleures que preſque toutes celles des provinces, & que cette ſupériorité n'était rien moins que fondée ſur le préjugé. Un nouveau ſpectacle divertit pour un inſtant nos voyageurs. Un curé de village,

---

de ſes forces; il la reliſait deux ans après, & s'écriait: eſt-il poſſible que j'aie oſé donner au public une ſi mauvaiſe piece? De-là vient qu'il ſuivit toujours depuis le conſeil d'un grand poëte: avez vous fait un livre? laiſſez le repoſer dans votre bibliotheque deux ou trois ans; alors reliſez-le, corrigez-le, & donnez-le au libraire, ſi vous le jugez digne de paraître. Cette ſatyre, dont je parle, annonce un grand talent pour la poéſie, & une prodigieuſe facilité pour les vers. Il y a des paſſages dignes de Boileau, entr'autres celui-ci:

On ne me verra point d'un livre mercénaire
Charger honteuſement l'épaule d'un libraire,
Et, mettant à l'enchere un Apollon vénal,
Echanger mon honneur contre un peu de métal.

Pluſieurs autres encore de cette eſpece. Mais en général des vers lâches, des épitheres vagues, quelques chevilles trop apparentes, & point d'ordre dans les idées. O qu'il eſt avantageux d'apprendre à meſurer ſes forces, avant d'en faire juger le public! Ces défauts, dont je parle, ſont révoltants pour un littérateur délicat & ſcrupuleux, dont le goût eſt formé. Merlipopo demeure à préſent auprès du *Couſin-Jacques*; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il a l'œil gauche endommagé par le feu; difformité qui eſt commune au *Couſin-Jacques*, indépendamment de ſon nez à l'envers, & au traducteur de cet ouvrage. Ce *trio* de gens de lettre, dont l'un eſt Huron, l'autre Indien, le troiſieme Français, & qui ont tous trois l'œil gauche éraillé, n'eſt probablement pas le *trio* des graces; mais *qui ſe reſſemble, s'aſſemble.*

arrive de cent lieues pour voir ſon neveu, éleve de cinquieme à Paris; la premiere perſonne qui s'offre à ſa vue, eſt un profeſſeur de claſſe ſupérieure; il ſe nommait *Aſinius-Merda*; le curé l'aborde, & voici la converſation qu'ils eurent devant les juges.

LE CURÉ.

Voudriez-vous, Monſieur, m'apprendre des nouvelles d'un de mes neveux, qui étudie dans ce college ?

ASINIUS-MERDA.

Un homme comme moi, mon ami, ne ſe mêle point des neveux des étrangers. Entendez-vous, mon ami ?

LE CURÉ.

Fortbien; mais dites-moi, Monſieur l'homme comme vous ! Si vous ne vous mêlez point des étudiants, pourquoi êtes vous ici ?

ASINIUS-MERDA.

Vous êtes trop curieux, mon ami.

LE CURÉ.

D'où vient cela, Monſieur ?

ASINIUS-MERDA.

Je ne me nomme point *Monſieur*; un recteur s'appelle *Monſeigneur*.

LE CURÉ.

Vous êtes donc recteur, Monſeigneur, puiſque Monſeigneur y a ?

ASINIUS-MERDA.

Non pas préciſément, mon ami; mais c'eſt comme ſi je l'étais.

LE CURÉ.

Comment cela ?

ASINIUS-MERDA.

Voilà trente ans que je m'attends à l'être; on en nomme toujours un autre, qui le mérite moins que moi; mais on me garde pour la bonne bouche.

LE CURÉ.

Mais qui êtes vous donc ?

ASINIUS-MERDA.

Qui je ſuis, morbleu ?.. Eh bien, chapeau bas; je ſuis profeſſeur de philoſophie, & je m'appelle Aſinius-Merda.

LE CURÉ.

Vous avez-là un nom très-analogue à votre emploi.

ASINIUS-MERDA.

Et vous, mon ami, qui êtes vous ?

LE CURÉ.

Moi ? je ſuis curé d'un village du Languedoc; & je m'eſtime, moi & ma cure, dix mille fois plus que vous, votre philoſophie & tous les *Merda* du monde.

ASINIUS-MERDA.

Obſtupeſcite, cœli, ſuper hoc ! Un curé ! un curé de village ! & d'un village du Languedoc ! tenir tête à un profeſſeur de Paris ! de Paris ! Vermine de l'égliſe, rentre....

LE CURÉ.

Alte-là, mons de la philoſophie ! de quel caractere êtes vous révêtu pour mépriſer un prêtre ?

ASINIUS-MERDA.

Du caractere de ma ſcience !

LE CURÉ.

Dites plutôt : de votre fatuité. On voit beaucoup de vos Meſſieurs fourrés, qui s'imaginent qu'un bonnet quarré eſt le ſymbole du mérite ; qui, parce qu'ils pérorent dans une chaire pendant deux mortelles heures, ſe croyent des perſonnages ; après avoir lourdement déclamé un fatras de ſoléciſmes & de termes allambiqués qu'ils ne comprennent pas plus que leurs écoliers, ils ſe félicitent d'avoir employé leur temps d'une maniere utile & diſtinguée ; tandis qu'on les perfifle de toute part, tandis qu'on les regarde dans le monde avec un œil de pitié ; tandis que leur exiſtence obſcure eſt un myſtere pour tout ce qui n'eſt pas de leur juriſdiction pédanteſque.

ASINIUS-MERDA.

Qui êtes vous ? qu'avez-vous fait dans votre vie ?....

LE CURÉ.

Je ſuis le paſteur d'un troupeau dont le moindre individu vaut mieux que vous; j'inſtruis des gens utiles à l'état, qui ne gagnent pas, comme vous, de l'argent avec des barbariſmes. Je ſuis le miniſtre néceſſaire au culte divin, le pacificateur public, &c.

En un mot, je *vis* dans une campagne fertile, où j'anime les travaux des habitants, tandis que vous végétez dans la pouſſiere de l'école.

ASINIUS-MERDA.

Mais !.. mais !.. a-t-on vu une pareillle ambition ?... Ne ſçavez-vous pas qu'il faut des gens pour inſtruire la jeuneſſe ?

LE CURÉ.

D'accord; mais de quoi l'inſtruiſez-vous ? lui donnez-vous le goût des arts ? celui des belles-lettres ? formez-vous ſon cœur à la vertu ? oſez donc prétendre à cette gloire; des mots rebutants, des principes en l'air, voilà toute votre ſcience ! &, quand un jeune homme ſort de votre claſſe, il a oublié l'eſſentiel de ce qu'il doit ſçavoir, pour ne ſe ſouvenir que d'*ergoter* ſans ceſſe, & de contrecarrer l'avis de tout le monde, ſi l'on manque aux regles du ſyllogiſme ! Allez, mon cher ! dans un ſiecle éclairé, on eſt revenu du reſpect ſervile qu'on avait pour vous autrefois; &, ſi, dans l'enceinte ténébreuſe d'un college, vous riez aux dépens des pauvres humains, les pauvres humains de leur côté, je vous jure, ſçavent vous rendre avec uſure les ſarcaſmes que

vous leur lancez; adieu, M. Merda; cela dit, Monſieur le curé lui tourna le dos.

Les juges rirent de cette burleſque conférence; comme ils tournaient leurs pas du côté de Saint-Victor, un des aſſiſtants leur propoſa de voir ce qu'on appelle *le jardin du roi;* ils accepterent, &, après avoir admiré ce que cette enceinte renferme de curieux, ils monterent au cabinet d'hiſtoire naturelle, où ils apperçurent

Du bois de toutes les manieres
Des coquillages & des pierres,
Des inſectes & des oiſeaux,
Et toute ſorte d'animaux;
Buffon, l'amour de la nature,
Se dérobant à ſes travaux,
Goûtait un inſtant de repos
Qu'il conſacrait à la lecture.
Entr'autres curioſités,
Cet illuſtre écrivain fut celle
Qui parut aux trois députés
La plus utile & la plus belle.

En ſortant du jardin, les commiſſaires prêterent l'oreille à la converſation ſuivante; un vieil auteur, connu par ſes diſgraces & par ſes talents, s'entretenait avec un jeune homme qui entrait dans la carriere des lettres, & pouvait la parcourir avec honneur.

LE VIEUX.

Vous vous diſpoſez donc tout de bon à jouer un rôle dans la littérature? & vous croyez, mon

cher, que vous n'aurez aucun obſtacle à vaincre, aucune barriere à franchir ? que je vous plains, ſi vous conſervez une erreur dont vous ſerez bientôt détrompé ! Sçavez-vous combien vos talents vous feront d'ennemis ?

LE JEUNE.

Oui.

LE VIEUX.

Vous le ſçavez, & vous haſardez le métier d'auteur ? Connaîſſez-vous quelque journaliſte ?

LE JEUNE.

Non.

LE VIEUX.

Tant pis, vraiment ! la protection d'un de ces Meſſieurs vous vaudrait gros. Mais à quoi vous expoſez-vous ? on va décrier vos ouvrages ; on va compiler, extraire, analyſer ; on va donner pour échantillon de votre talent ce que votre livre aura de plus faible & de moins correct. Vous attendez-vous à cela ?

LE JEUNE.

Oui.

LE VIEUX.

Je ſçais que tous les journaliſtes ne ſe reſſemblent pas ; j'en citerais même deux ou trois, qui méritent l'emploi qu'ils exercent ; celui de ..... ſur-tout juge avec équité, & je ſerais bien trompé, ſi l'animoſité ou l'eſprit de parti conduiſait ſa plume connaiſſeuſe. Mais, indépendamment de ce que vous avez à craindre des cenſeurs périodiques, combien de dangers d'autre part ! On

va étudier votre ſtyle ; &, pour vous nuire avec plus d'aſſurance, on va faire un mauvais livre, qu'on imprimera ſous votre nom, ou, pour avoir du débit, ou pour vous perdre. Quoi ? cela ne vous chagrine point ?

LE JEUNE.

Non.

LE VIEUX.

Vous verrez donc tout cela de ſang-froid ?

LE JEUNE.

Oui.

LE VIEUX.

C'eſt le parti le plus ſûr pour votre tranquillité. Effectivement, quand je réfléchis aux périls littéraires, je me reproche d'avoir été trop ſenſible à mes diſgraces ; le ſilence m'aurait épargné bien des chagrins.

Cette converſation ne les arrêta pas plus longtemps ; ils étaient au fait de ces ſortes de réflexions, & connaiſſaient mieux que perſonne toutes les injuſtices que l'on tolere dans la république des lettres. Ils allerent de-là à une ſalle publique, où ils furent aſſez ſurpris de voir, ſans qu'on les en eût prévenu, une eſpece d'académie. Ce lieu était le rendez-vous de pluſieurs ſçavants.

Mainte face philoſophique,
D'un air tragiquement comique,
Ornait ce groteſque ſéjour.
L'un radotait mathématique,
L'autre déraiſonnait phyſique ;
Aucun ne parlait à ſon tour.
Ici maint rêveur emphatique,

Sous un nom ſuppoſé, de climats en climats,
Ne ceſſant de porter ſes pas,
Il faiſait admirer, du fond de ſa guérite,
Et ſes talents & ſon mérite.

Les juges, qui ſçavaient que cet auteur faiſait ſon idole de ce qu'il appellait *ſa liberté*, n'eurent garde de le priver d'un bien ſi cher à ſon cœur. Ils l'exhorterent ſeulement à ſe défier de ſon imagination trop impétueuſe. En quittant Paris, les ſénateurs admirerent la beauté des campagnes des environs; un d'entr'eux ſe mit à rire, en ſongeant aux fictions tolérées chez les poëtes, qui ſurpaſſent toujours dans leurs tableaux la beauté de la nature; quel que ſoit le Pariſis, qu'on peut regarder comme le jardin de l'Europe, il s'en faut bien qu'il réponde aux deſcriptions pompeuſes des étrangers; j'aime mieux voir la campagne dans Virgile, que de la voir au naturel.

Quand je parcours avec Le Taſſe (1)
Un vallon fertile & riant,

(1) *Avec Le Taſſe.* Depuis que l'empire des lettres ſubſiſte dans l'Italie moderne, on peut dire que les génies de ce pays là ſont plus exaltés que les nôtres; &, ſi le caractere de la belle poéſie conſiſte uniquement dans les images riantes, dans les deſcriptions ſaillantes, dans l'harmonie imitative, l'Italie peut ſe vanter d'avoir de meilleurs poëtes que nous. Pétrarque, l'Arioſte, Le Taſſe, Metaſtaſe, Guarini & pluſieurs autres poëtes du même pays ont exprimé dans leurs ouvrages l'enthouſiaſme le délire incroyable, dont ils étaient poſſédés, comme du démon de la poéſie.

Chaque

Chaque tableau s'offre avec grace ;
Tout y prend un air attrayant.
Ici, c'eſt une humble chaumiere ;
Séjour de la félicité ; —
Là, c'eſt une aimable bergere,
Belle dans ſa ſimplicité.
Mais, lorſque j'ôte à la nature
Les ornements de la peinture,
L'éclat, dont l'auteur m'éblouit,
En un inſtant s'évanouit.
Tout change à mes yeux d'exiſtence ;
Dans un miſérable taudis,
Repaire affreux de l'indigence,
J'entends jurer le gros Tircis ;
Et Margot couverte de crotte,
Avec ſes ſabots & ſa cotte,
N'a rien des graces de Philis.

Les juges, en paſſant dans une petite ville de province, furent obligés de prêter l'oreille aux cris d'une malheureuſe épouſe, que ſon mari pourſuivait à coups de poing. — Qu'a donc fait cette pauvre femme ? — Rien ; mais ſon mari eſt poëte. — Eh bien ; eſt-ce une raiſon de la battre ? — Bon ! vous ignorez, Meſſieurs, que les poëtes ont d'étranges manies ? Celui-ci a un accès d'enthouſiaſme tous les huits jours ; &, chaque fois qu'il a fait un bon morceau de poéſie, il entre dans une fureur lyrique, qui influe ſur les mouvements de ſon bras. Malheur à ſa femme, ſi elle ſe trouve alors auprès de lui ! — Oh ! reprirent les ſénateurs ; quelque ſoit la

cauſe de cette action, elle eſt toujours fort vilaine.

Maris, qui ne prenez pour guide
Qu'une indigne brutalité !
Ménagez un ſexe timide,
Par vous cruellement traité.
Quoi ? de cette injuſte victoire
L'éclat honteux vous paraît beau !
Les loups ſe font-ils une gloire
De triompher d'un faible agneau ?
Croyez-vous affliger ſans crime
Une malheureuſe victime
Qui n'a d'autre ſoutien que vous ?
C'eſt ſur vous, féroces époux,
C'eſt ſur vous ſeuls que de vos coups
Retombe toute l'infamie !
Le tigre a moins de barbarie,
Il a plus de raiſon que vous !
Jamais de ce monſtre ſauvage
Le ſang ne peut calmer la rage ;
Son œil toujours étincelant
Lance des feux même à l'inſtant
Qu'il tient ſous ſa griffe cruelle
Un cadavre encor palpitant ;
Mais on dit que ſur la femelle
Jamais il ne porta la dent.
Eh ! quoi ? ce regard plein de charmes
Ne déſarme point votre bras ?
En voyant ces touchantes larmes,
Vous ne vous attendriſſez pas ?
Race maudite ! race impure !

Eſt-ce au mépris, à la torture
Que la bienfaiſante nature
A deſtiné tous ces appas ?
Que peut ce ſexe faible hélas !
Contre une rage forcenée ?
Allégez le poids de ſes maux ;
Partagez de ſa deſtinée
Les inſéparables travaux !
Son ſort n'eſt-il pas en rigueur
Moins ſupportable que le vôtre ?
Nous ſommes faits pour ſon bonheur ;
Comme il eſt formé pour le nôtre.

Si l'on met dans la balance ce que nous avons à ſouffrir ſur la terre, & ce que les femmes endurent de leur part, quel côté l'emportera ? On ſent bien où tend cette queſtion. Une femme, ſelon moi, eſt un être reſpectable à bien des titres ; c'eſt une compagne charmante ; ſa délicateſſe naturelle lui donne beaucoup d'avantage ſur nous ; enfin, tout bien peſé, c'eſt un ſexe qu'il faut chérir & révérer.

Meſſieurs du ſénat parvinrent à une ville conſidérable, où la premiere choſe qui les frappa, fut une aſſemblée d'auteurs politiques, qui ſe prenaient aux cheveux au ſujet des Américains. Moi, diſait l'un, je ſoutiens que les Anglais feront ceci & cela. — Oh ! nous verrons reprenait l'autre ; perſonne n'était ſatisfait des ſouverains ; & les princes de l'Europe étaient tous cités à ce tribunal comique.

En vérité, Meſſieurs les potentats,
L'homme ſenſé qui raiſonne, apprécie ;

A votre ſort ne porte point envie.
En vrais héros gouvernez vos états;
Mille hableurs vous blâmeront encore.
Ce jeune roi, que le Français adore,
Qui, par des traits remplis d'humanité,
Marche à grands pas vers l'immortalité,
Au bien public qui conſacre ſa vie,
Que n'émeut point la ſotte flatterie;
Ce prince heureux, ce monarque étonnant;
Sage par goût, noble par ſentiment,
Qui, ſimple, humain dans ſa magnificence;
Doit le reſpect que lui porte la France
A ſes vertus bien plus qu'à ſa naiſſance;
Ce prince enfin dont je chéris la loi,
Bien moins encor parce qu'il eſt mon roi;
Que pour les traits par qui la renommée (1)
Le peint ſans ceſſe à mon ame charmée;
Louis en vain ſur ſes faits glorieux
A chaque pas arrêtera nos yeux;
Maint diſcoureur, dans ſon zele emphatique,
Dira toujours ſon mot de politique :
Il a bien fait; j'aurais fait encor mieux.

(1) *Par qui la renommée:* Ce morceau de vers, il faut en convenir, eſt peu ſoigné. La vérité l'a dicté, & il contient plus de choſes que de mots. Cependant, ſi on l'examine ſans préjugé, on verra que le ſtyle en eſt au moins auſſi naturel que certaines tournures de phraſes, qui ſe trouvent ſouvent dans la verſification de nos plus célebres auteurs, auxquelles le lecteur ne fait que très-peu, ou point d'attention.

On ſépara ces braves défenſeurs de l'intérêt public ; ils allerent, par ordre des trois ſpectateurs, politiquer dans les ſouterreins des Petites-Maiſons. Les commiſſaires ſurprirent plus loin dans une grande rue deux hommes aſſez bien mis, dont l'un parlait à l'autre ſur un ton très-élevé. C'était un pere qui accablait d'injures un précepteur, qui, dégoûté de prendre des peines inutiles, ramenait ſon éleve au ſein de ſa famille. Celui-ci baiſait la main de ſon cher papa, avec un air tout-à-fait dégoûté de ſon maître. Pantagorgon, c'était le nom du pauvre précepteur, écoutait modeſtement, avec les yeux baiſſés, les invectives du pere, qui, étouffant de rage, ne pouvait déjà plus dire autre choſe, ſinon : mon fils ? quoi ? mon fils n'a point d'eſprit ? Ah ! miſérable (1) ! je t'apprendrai à te ſervir de ce terme !... Ouf ! mon fils n'a point d'eſprit !... Les juges examinerent attentivement le précepteur ; c'était un petit boſſu, dont la figure rechignée rebutait d'abord ; mais on y découvrait enſuite des traits fins & délicats, qui intéreſſaient, même en faveur de ſon dos. Croyant ſaiſir dans ſa phyſionomie des marques d'eſprit,

(1) *Ah ! miſérable !* Revenons encore à Merlipopo-Pif-Heechkz. Voici ce qu'il dit au ſujet de l'aveuglement des parents en faveur des enfants :

Un pere, que maîtriſe une aveugle tendreſſe,
Idolâtre ſon fils, le porte, le carreſſe....
Du matin juſqu'au ſoir l'éleve juſqu'aux cieux...
Le moindre trait d'eſprit eſt prodige à ſes yeux.
Il n'en parle jamais qu'avec beaucoup d'emphaſe ;
Un ſeul mot bien placé le ravit en extaſe.

charmés ſur-tout de la modeſtie ſilencieuſe qu'il faiſait paraître, les juges l'appellerent, & le firent monter dans leur carroſſe. Celui-ci, ſans ſe déconcerter, les fixa avec un regard doux & honnête; je ne ſçais quelle inſpiration ſecrette lui fit deviner quels étaient les trois perſonnages qui l'avaient accueilli. Il conçut une extrême joie de cette rencontre; il diſait probablement en lui-même : voici une occaſion de réparer mes diſgraces littéraires; ces Meſſieurs jugeront eux-mêmes de mon ſçavoir-faire. Ils lui demanderent à qui il appartenait, & ce qu'il avait à faire dans le pays. — Rien, dit-il; & je n'appartiens à perſonne. Là-deſſus Pantagorgon s'enhardit un peu plus; il eut avec les juges l'entretien qui va terminer cet ouvrage.

Il recevra pour prix de ſa facilité
Force traits d'impudence & d'indocilité.
Bientôt dans la maiſon ce fils ſera le maître;
Et, ſi l'on n'y prend garde, en peu de temps peut-être
Ce charmant Adonis, ſi beau, ſi délicat,
Deviendra par ſes mœurs un petit ſcélérat.

A quelques chevilles près, ma foi, Monſieur Merlipopo-Pif-Heechkz, vous faites des vers aſſez coulants. Courage, mon petit Huron!

Fin du ſeptieme Chant.

CHANT VIII.

Qui êtes-vous ? — Un poëte (1). — Votre nom ? — Pantagorgon. — Votre patrie ? — Le Monomotapa. — Qui vous a amené dans nos contrées ? — Le ſort. — Où ſont vos parents ? — En terre. — Avez-vous étudié ? — Oui. — Où cela ? — A Paris. — Que faites-vous maintenant ? — Des vers. — Qu'avez-vous fait dans votre premiere jeuneſſe ? — Des vers. — Et qu'avez-vous deſſein de faire à l'avenir ? — Des vers. — Quoi ? toujours des vers ? — Oui, toujours des vers. — Ce métier là vous réuſſit-il à ſouhait ? — Non. — Vos vers ne valent donc rien ? — Au contraire. — Vous n'avez donc point de protections ? — Aucune. — En avez-vous eues ? — Oui. — Qui vous les a ôtées ? — Ma franchiſe. — De quoi vivez-vous ? — De mes rentes. — De vos rentes ? Vous êtes donc à votre aiſe ? — Point du tout ; un oncle mort dans le commerce m'a laiſſé cent écus par an.

(1) *Un poëte.* Celui qui n'a pour toute recommandation que ce titre meſquin, eſt aujourd'hui bien peu conſidéré. Vaniere a raiſon de dire : *Poetæ numen adoratum quondam, nunc penè procaci monſtratum digito.* D'où vient cela ? du trop grand nombre de poëtes ? Mais penſe-t-on qu'autrefois il n'y en avait pas autant qu'à préſent ? Les vers étaient tout de même une épidémie dans les ſiecles primitifs de la poéſie ; il faut le croire ; mais on ne confondait pas les bons avec les mauvais.

— Comment avez-vous vécu avec ce modique revenu? — J'ai été précepteur. — Et déſormais comment vivrez-vous? — Comme il plaira à Dieu. — Avez-vous fait beaucoup de vers? — Oui; dès l'âge de quinze ans, étant écolier, je fis une piece au ſujet d'une longue fievre-tierce, dont le principal de notre college fut enfin débarraſſé; cette piece eſt mon coup d'eſſai. — Voyons là:

Quand dame fievre, à l'œil ſombre & livide,
Pendant long-temps d'un malade intrépide
Eut exercé le courage indompté,
Notre princeſſe au cerveau mal monté,
Laſſée à la fin d'une peine inutile;
Se dégoûta de ces paiſibles lieux;
A notre chef elle fit ſes adieux,
Et regagna ſon premier domicile.
Dès qu'aux enfers on apprit ſon retour,
Monſieur Satan, marquis des rives ſombres,
Accompagné des infernales ombres,
Triſte ornement de ſa funeſte cour,
Vint au-devant de ſa noble parente
Juſqu'aux confins de ſon gouvernement.
Là monſeigneur lui fit ſon compliment;
De ce ton doux, qui glace d'épouvante,
Lors à l'envi les mornes courtiſans
Pour la fêter lui portent des préſents.
Du mieux qu'il peut chaque démon s'empreſſe
De ſignaler ſa mauſſade allégreſſe.
L'un pour bouquet lui donne des cyprès
Nés pour parer ſes groteſques attraits.

D'autres en vers uſités chez les diables
Viennent chanter ſes charmes effroyables.
La bien-venue au menton décharné
A leurs accents ſourit d'un air farouche,
Et laiſſe voir à ce groupe damné
Quatre ou cinq dents éparſes dans ſa bouche.
Jeunes beautés, riez en attendant
Qu'il vous arrive un pareil accident;
Eh! croyez-moi; profitez du moment;
En un clin-d'œil on peut perdre une dent.
Après quelle eut reconnu tout ſon monde,
Le gouverneur des ſouterreins états
La conduiſit dans ſa grotte profonde,
Où le cortege accompagna ſes pas.
» Racontez-nous, mon illuſtre couſine,
» Lui dit alors le prince au front cornu,
» Ce que là-haut vous avez fait & vu:
Fievre à ces mots parut un peu chagrine.
» Ah! mes amis; quel affreux ſouvenir,
S'écria-t-elle en jettant un ſoupir!
» Un principal s'eſt moqué de ma rage;
» Voilà le fruit de ce trop long voyage,
» Dont le ſuccès eût été plus heureux,
» S'il n'avait pas un cœur ſi généreux.
» Cet homme actif, l'amour de ſon college,
» Dont je devrais triompher aujourd'hui,
» De me narguer avait le privilege;
» Et je reviens plus malade que lui!
» Depuis long-temps ce chef infatigable
» Me déplaiſait, Meſſieurs, autant qu'à vous;
» Et j'eſpérais qu'accablé ſous mes coups

» Il pourrait bien devenir plus traitable.
» O ſi mon zele à le martyriſer
» A ſes travaux avait ſçu mettre obſtacle !
» Quel agrément m'eut donné ce ſpectacle!
» A folâtrer, à ſe tranquilliſer
» Tout un college employant la journée !
» Chaque écolier en s'éloignant du bien
» Aurait atteint le terme de l'année ;
» Nous l'eſpérions.... Hélas ! il n'en eſt rien.
Veillant toujours ſur ſa chere jeuneſſe,
Par ſa préſence excitant ſon ardeur,
Il m'obligeait à le ſuivre ſans ceſſe
Et ſe riait de ma mauvaiſe humeur.
Il me traînait à tous les exercices;
Se fatiguer, faiſait tous ſes délices,
Et vous ſentez que je devais ainſi,
Bon gré malgré, me fatiguer auſſi.
Si quelquefois je lui demandais grace,
Non, diſait-il; il faut ſuivre ma trace.
Ne comptez point ſur un heureux ſuccès;
Mais partagez le zele qui m'enflamme,
Et ſongez bien que jamais dans mon ame
La lâcheté ne trouvera d'accès.
Je m'écriais : j'ai perdu mon procès !
Il faut céder ! ma honte eſt à l'excès;
Eſt-il un ſort plus dur pour une femme ?
Jugez, Meſſieurs, jugez de mon tourment;
Moi, dont l'aſpect fait naître les allarmes;
Moi, devant qui chacun met bas les armes !
Moi valeter ! me voir à tout moment
Par un mortel vilement maîtriſée !

Être à ſes yeux un objet de riſée !....
O vous, mes ſœurs, vous, fléaux des humains,
Goutte, gravelle, évitez ſa colere !
Si vos plaiſirs vous menent ſur la terre ;
Gardez-vous bien de tomber en ſes mains !
Cherchez plutôt, pour lui livrer la guerre,
(1) Un bon prieur, un chef de monaſtere.
Qu'eſt-il beſoin de vous le déſigner ?
L'amour des ſiens vous le fera connaître.
Leur tendre voix ſe plaît à lui donner
Le nom de pere & non celui de maître.
Son air paiſible & plein d'aménité
D'un fier pédant n'a point l'auſtérité.
Ainſi parla ſon alteſſe fiévreuſe ;

(1) *Un bon prieur.* Pour dire mon dernier mot ſur les moines, puiſqu'il en eſt encore ici queſtion en paſſant, je rapporterai ce que diſait à M. de Voltaire un ſçavant bénédictin de la congrégation de S. Maur, homme de bon ſens, d'eſprit & d'expérience. (Car dans les autres congrégations de S. Benoît, comme par exemple chez les grands bénédictins, je ne ſçache pas qu'il y ait des gens d'eſprit.) Dom..... diſait à M. de Voltaire qui le badinait ſur ce qu'il avait été dans ſa jeuneſſe ſucceſſivement lazariſte, capucin, prémontré, & puis enfin bénédictin de S. Maur : j'ai commencé par être beaucoup ; j'ai continué quelques mois ce métier pénible ; je ſuis devenu enſuite quelque choſe de moins ; depuis, j'ai été peu de choſe ; & j'ai fini par ne rien être du tout. — Ce brave nourriſſon de S. Benoît, impartial autant qu'éclairé, appréciait tous ces différents ordres religieux, ſelon leur juſte valeur. La congrégation de S. Lazare eſt, de l'avis de tous les gens ſenſés, la plus utile & la plus reſpectable du royaume. Comme elle ſe pique d'une régularité minutieuſe, elle eſt auſſi la plus nom-

De ſon récit chacun s'intimida ;
Et pour ſa part chaque ſœur décida,
Sur le rapport de notre voyageuſe,
Qu'il n'était point de plus terrible mal
Que d'habiter le corps d'un principal.

C'eſt-à-dire, d'un principal comme celui-là, & tel qu'il ne s'en trouve gueres ; mais dans l'autre monde, Meſſieurs, on ne s'informe gueres non plus de ce que c'eſt qu'un chef de college, & les courtiſans du ſombre empire jugeaient de tous les principaux par celui que l'on venait de leur dépeindre. — L'invention de cette piece de vers eſt-elle de vous ? — L'invention,

breuſe ; & l'on obſervera que les communautés qui ſe conſervent le mieux & dans l'état le plus floriſſant, ſont celles où l'on n'a garde de négliger juſqu'aux moindres points de la regle. Les capucins, réduits au tiers du demi-quart de ce qu'ils ſont aujourd'hui, formeraient une claſſe d'hommes utiles, dont l'état pourrait tirer bien des ſecours tant ſpirituels que temporels ; mais il y en a trop, beaucoup trop. Quant aux prémontrés, ce ſont plutôt des chanoines vivant en commun que des moines ; ils ne doivent point être regardés comme religieux, quoiqu'ils portent le froc. Cet ordre s'embellit de plus en plus par les ſoins, par le zele, par l'active intelligence d'un général tel qu'il ne s'en eſt point encore vu depuis S. Norbert. On y compte maintenant un très-grand nombre de ſujets diſtingués par leurs lumieres, leur capacité & leur vertu ; &, s'il ſe maintient encore quelques années ſeulement dans cet état de vigueur & d'accroiſſement, s'il cherche à ſe rendre utile par des travaux eſſentiels au bien public, on verra en France les enfants de S. Norbert faire la nique à tout ce qui porte le ſcapulaire.

le ſtyle & les vers. — Et vous dites que ce fut à votre coup d'eſſai ? — Oui, Meſſieurs — A-t-il été bien accueilli ? — Fort mal. — Quoi ? l'on ne vous a point récompenſé ? — Pardonnez-moi. — Quel fut donc le prix de ces jolis vers ? — Le fouet. — Comment cela ? — Mon régent, jaloux de ce petit coup d'eſſai, voulut ſe l'approprier. Sur le refus que je fis de lui céder cette gloire momentanée, il exerça ſur moi toute la rage pédanteſque qui le poſſédait.

Ainſi, plus d'un riche ignorant,
Que je paſſerai ſous ſilence,
A profité de l'indigence
D'un obſcur & faible ſçavant ;
Pour oſer s'aſſeoir à la place
Qu'il occupait ſur le Parnaſſe.

Voilà comme les choſes ſe paſſent dans les couvents, & en général dans tout ce qui forme un corps de ſociété. La jalouſie, l'eſprit de parti, la haine, la vengeance, les cabales, les intrigues pernicieuſes ; tels ſont les mobiles du gouvernement de preſque toutes les maiſons publiques qui occaſionne ces inconvénients ? Le mauvais choix des chefs ; leur nonchalance. Car vous ne ſauriez concevoir au juſte ce que c'eſt qu'un college, & ceux qui le compoſent ; il faut, pour le comprendre, l'avoir vu par expérience, &, pour s'y intéreſſer, ſentir le prix de l'éducation.

Un principal, important perſonnage,
Dans un ſopha repoſe avec fierté

La pédanteſque dignité
De ſon auguſte & plat viſage.
Parmi le peuple obéiſſant,
Soumis à ſon pouvoir ſuprême,
Ce vénérable fainéant
Ne conſidere & ne voit que lui-même.

De cette fatuité naît la nonchalance des maîtres ſubalternes, qui, ſatisfaits d'eux-mêmes, quand ils ont encenſé la vanité de leur chef, ſe livrent avec réſerve à l'exercice de leurs devoirs. — Et les profeſſeurs qu'en penſez-vous ?

— Un latiniſte, en forme de docteur,
Épouvantail de la timide enfance,
Dans une chair étale avec hauteur
Sa volumineuſe ignorance.
Au ſombre aſpect de ſa robe à longs plis,
L'œil ſtupéfait & la bouche béante,
L'humble écolier ſe glace d'épouvante,
Et met au rang des ſçavants accomplis
L'âne fourré, qui le régente.
Mais quand un jour, ſorti de ſa priſon,
Il donnera ſûre & libre carriere
A ſon eſprit, avide de lumiere;
Déſabuſé d'une longue chimere,
Quand il pourra régner ſur ſa maiſon;
Et quand à ſon dégré ſuprême
L'âge plus mûr conduiſant la raiſon,
Lui permettera de juger par lui-même;
Surpris alors de ſa ſottiſe extrême,
Il connaîtra que ſon maître impoſant

Qu'il reſpectait & qu'il admirait tant,
Pour tout mérite à l'orgueil d'un pédant;
Et qu'en fait de gens à talent,
Dans un college, il s'en trouve un ſur cent.
Peut-être que ſa plume habile
Illuſtrera le ténébreux aſyle
Qui ſert aujourd'hui de berceau
A cette Minerve naiſſante,
Et que de cet aſtre nouveau
La courſe rapide, éclatante,
Mettra l'univers dans l'attente;
Peut-être enfin ce modeſte auditeur,
S'érigeant alors en auteur,
Étonnera par ſon génie.
Maint preſtolet littérateur
Et maint gothique précepteur;
Et tel, qui fut l'objet de leur plaiſanterie,
Sera celui de leur envie...

— Vous jugez, ce me ſemble, avec trop de ſévérité les gens chargés de l'éducation de la jeuneſſe. — Je les juges tels que je les ai toujours connus. (1) Je ne confonds pour-

(1) *Je ne confonds.* Loin de confondre tous les principaux, &c. dans la même claſſe, on pourrait en citer, qui ſont dignes de l'adminiſtration & des hommages du public. M. *Cottu*, principal du college de Beauvais; *d'Aſnieres*, principal de celui de Rodès; *Poignard*, ancien principal de celui de Louis le Grand, à Paris, & M. *Proyart*, auteur de l'*Écolier vertueux*, de l'*Hiſtoire du Grand-Dauphin, pere de notre Roi*, & de la nouvelle hiſtoire plus intéreſſante encore *du Dauphin, élève de Fénélon*; M. *Proyart*, dis-je, prin-

tant pas dans la même classe tous les instituteurs de la jeunesse. Il y en a, qu'on regarde avec justice comme gens de mérite. Mais c'est le plus petit nombre; en tout & par-tout le bien est beaucoup plus rare que le mal; tout le monde

---

cipal du college du Puy, en Vélay, & quelques autres encore, méritent d'être honorés par ceux qui sentent le prix de l'éducation, & sur-tout celui d'un chef de college, qui est ce qu'il doit être. Ces Messieurs que le *Cousin-Jacques*, leur ami, n'a garde de nommer, de crainte de blesser leur modestie, je les nomme, moi, sans appréhension, parce que je ne redoute nullement l'effet de leur courroux, ne les connaissant que de réputation, & habitant un séjour très-obscur au fond d'une province éloignée.

Je citerai bien encore quelques bénédictins qui se distinguent dans cette partie importante du bien public; mais peut-être ne sont-ils plus en place. J'ai vu, il y a quelques années, déposer dans une école militaire de la Touraine le plus digne préfet de tout l'ordre; mais il aimait la vertu, la décence, le travail & le bon ordre, & il avait des envieux. Voilà comme la jeunesse est la victime des intrigues de ceux qui la gouvernent!

A propos des personnes chargées de l'éducation des jeunes gens, je ne sçaurais m'empêcher de dire un mot de la ridicule prévention de la plupart des instituteurs; on croit souvent l'emporter du côté des talents & de l'esprit sur ses éleves, parce qu'on l'emporte sur eux du côté de l'autorité magistrale. Eh! qu'a de commun le pouvoir d'un régent, qui dit: *allez là; venez ici*, avec la capacité que donne seul l'esprit naturel, cultivé par l'instruction? Je citerai à ce propos quelques stances d'une ode Latine que Merlipopo Pif-Heechkz, dont j'ai déjà parlé, fit a l'éloge d'une maison de bénédictins, dont il était protégé. Il la composa six mois après son arrivé en France, c'est-à-dire, lorsqu'il commençait à apprendre la lan-

sçait

ſçait qu'un moine véritablement moine eſt le phénix de la fable, qu'un prélat humble & régulier eſt plus difficile à trouver qu'un prélat faſtueux & négligent; qu'un littérateur éclairé, qu'un connaiſſeur habile eſt un ſoleil au milieu

---

gue Latine; ces ſtances prouvent à la fois l'idée que ce Huron avait conçue de l'état religieux & les progrès que font preſque tous étrangers, qui entrent dans nos colleges à un âge raiſonnable :

. . . Nos juvabit
Militiam celebrare ſanctam.

Jam, muſa, dulces parvula nænias
Dediſce; carmen nobile grandior
Ordire; dignæ præbet amplam
Materiam ſcapulare laudi.

. . . . . ?
. . . . . .
Agnoſce gaudens hùc reductam
Divæ, tuam, benedicte, gentem!

Illic tenaci religio viget
Antiqua cultu . . . . . .

Non cor profanis æſtuat ignibus;
Nec lingua caſtis auribus officit
Audax; pudorem nec fatigat
Illictis timidum ſuſurris.

Non membra bombix induit artifex;
Non criſpat amplos ordine duplici
Pecten capillos; at decentes
Simplicitas pretioſo ſignat.

Cette piece fut ſifflée des profeſſeurs; ſurprit les écoliers; ne trouva aucun moine capable de l'entendre; mais M. Le Beau la trouva bonne.

d'une foule d'aſtres ordinaires, mais un ſoleil ſouvent obſcurci par les nuages de l'envie ; on ne s'étonne pas de voir un bon livre mal accueilli de la majeure partie du public, parce que perſonne n'ignore que le jugement du plus petit nombre eſt ce qui intéreſſe l'auteur ; cependant on cite encore des bons religieux, des bons prélats, des bons littérateurs ; pourquoi voulez-vous qu'une regle univerſelle ne ſoit pas celle des colleges, comme celle des autres lieux ? Et pourquoi ne citerait-on pas auſſi parmi les gens chargés de l'éducation quelques perſonnages dignes de leur profeſſion ? Tous ne le ſont pas ; cela eſt abſolument impoſſible. Le défaut de ſubordination de la part des chefs ſubalternes envers le premier chef de la maiſon, la zizanie qui s'introduit preſque toujours entre un principal & des profeſſeurs, l'arrogance de celui-là, la jalouſie de ceux-ci, enfin mille inconvénients de cette nature ſont la peſte d'un college, & la ruine des jeunes gens qui l'habitent. Auſſi ai-je vu beaucoup de peres s'informer de l'eſpece d'union qui regnait entre les ſupérieurs d'un college, avant d'y placer leurs enfants. — Il y a des colleges, où regne le bon ordre, où les ſciences ſont cultivées avec toute l'activité que donne l'émulation. — J'ai parcouru, Meſſieurs, une bonne partie de la France, en qualité d'inſtituteur de la jeuneſſe ; & voici ce que je puis affirmer d'après une certaine expérience. L'éducation des colleges eſt la plus avantageuſe de toutes ſous deux points de vue différents. Elle procure à la jeuneſſe des ſecours moraux, capables de lui former l'eſprit & le cœur, qu'on ne ſerait

point en état de lui fournir, ſans le grand nombre de ceux qui ſont à même d'en profiter; elle entretient l'émulation, premier, ou plutôt ſeul ſoutien des études. Il s'en faut bien encore que cette émulation, objet ſi eſſentiel de l'éducation, ſoit auſſi ſoutenue, auſſi favoriſée qu'elle pourrait l'être; les récompenſes des écoliers conſiſtent dans un ou deux volumes in-12, déjà ſupportés; on le congédie avec cela, & il n'eſt plus queſtion de lui. Croit-on, que, ſi on récompenſait à la fin de l'année les vertus des jeunes gens autant que leurs talents, & leurs talents autant qu'ils le méritent, les choſes n'en iraient pas beaucoup mieux? Que ne donne-t-on à une diſtribution de prix tout l'appareil imaginable? Que ne récompenſe-t-on la modeſtie, le ſilence, la religion & l'activité conſtante à l'étude? Que ne donne-t-on des prix de mémoire, de lecture, de déclamation, de jugement? On ferait par là des juriſconſultes, des orateurs, des hommes de bons ſens; mais, quand on verra préférer dans les colleges une bonne amplification, ſouvent l'effet du haſard, à un talent ſoutenu; quand on verra couronner un jeune libertin, qui a fait un thême paſſable, tandis qu'un élève vertueux, qui aura par haſard manqué ſon coup, languira triſtement dans un coin ténébreux; quand on verra une diſtribution publique honorée de la préſence décourageante de trois ou quatre particuliers d'un rang médiocre, & d'une affluence importune de moines ignorants; quand il ne ſera pas plus queſtion, le lendemain, de cet exercice, que du Grand-Mogol; alors il faut s'attendre à voir les choſes

aller de mal en pis ; & ſur-tout, quand on pourra citer des milliers de régents, qui n'ont d'autre ſcience qu'un peu de Latin, très-peu de Grec, ou tout au plus une littérature ſuperficielle, & qui ſçavent à peine dire de ſuite cinq ou ſix mots de Français, il faudra déſeſpérer abſolument de voir proſpérer les colleges, ſi une force ſupérieure ne réforme les abus nombreux qu'on y tolere. Combien de gens, rebutés de ces obſtacles, ſe mettent à la gêne pour donner un inſtituteur particulier à leurs enfants ; autre abus, qui les fait tomber de *Charybde en Sylla*, comme dit le proverbe. La protection, l'aveugle protection décide preſque toujours du choix d'un précepteur ; & l'on reçoit un maître de la main d'un ami, comme une marchandiſe quelconque, que nous livre à tout haſard un mauvais connaiſſeur. De-là vient que ſur deux mille précepteurs, il s'en trouve un paſſable. Pourquoi n'y aurait-il pas un concours pour les infortunés, qui peuvent donner une bonne éducation aux enfants ? Qu'a ce projet de ſi révoltant, en admettant une conduite approuvée & certifiée par des gens d'autorité ? Aſſurément, ſi l'on accordait au talent ces places de faveur, qu'un jeune-homme peu fortuné peut regarder comme une reſſource honorable, un tas d'eſcrocs & d'aventuriers ſans honneur ne ſeraient pas dépoſitaires de la plus précieuſe portion de l'état, & beaucoup de gens de mérite, que leur modeſtie enſevelit dans l'oubli, trouveraient un aſyle agréable, où ils pourraient eſpérer d'être à l'abri de l'indigence, mariés, ou non mariés ; car qu'eſt-ce que fait un ménage

à une éducation particuliere, dès que le précepteur n'eſt point à charge ? Souvent c'eſt une facilité de plus pour bien élever les enfants d'autrui. On ſollicite pendant pluſieurs années pour trouver une éducation, dont on ſe chargerait avec ſuccès ; & ces intrigues relatives à l'objet le plus important de notre zele, déshonorent les bonnes mœurs, la ſaine raiſon, & privent quelquefois une famille entiere d'un ami digne de toute ſa confiance.

Après tout, Meſſieurs, qu'eſt-ce que l'état d'un précepteur ? Le mauvais choix, qu'on en fait, a détérioré le ſort de ceux qui en rempliſſent les fonctions ; on a conçu des précepteurs une idée ſi médiocre, qu'on les regarde ſouvent comme les premiers valets de la maiſon ; à quelles néceſſités humiliantes ne les aſſervit-on pas ? On ne diſtingue plus en eux les talents qu'ils peuvent avoir, la famille même dont le ſort peut les avoir fait naître. On pourrait même aujourd'hui faire la leçon d'une maniere toute nouvelle à ceux qui veulent ſe charger d'une éducation particuliere.

O vous, Meſſieurs, que l'infortune
Réduit à ces pénibles ſoins !
Dont une reſſource importune
Soulage les preſſants beſoins !
Des atteintes de la miſere
Cherchez-vous à vous garantir ?
Gardez-vous bien d'aſſujettir
L'humeur dédaigneuſe & ſévere
D'une maman coquette & fiere

A vos avis prépondérants ;
Et pliez votre caractere
Au goût des maîtres ignorants
Dont le ſort vous a fait dépendre !
Chaque moment doit vous apprendre
Qu'une muette obſcurité
Fera votre félicité,
Que les titres de l'opulence
Surpaſſent ceux de la naiſſance
Auſſi bien que ceux du talent ;
Et qu'un ſot avec équipage
Par tout pays a l'avantage
Sur l'homme d'eſprit ſans argent.
N'allez pas, grandeur téméraire,
Juger d'un riche poliſſon
Comme d'un poliſſon vulgaire ;
Ni, pour lui faire la leçon,
Employer un ſtyle ordinaire !
Un précepteur en pareil cas
N'eſt qu'un eſclave, un mercénaire ;
Qu'on ſuit & qu'on n'obéit pas.

— Monſieur Pantagorgon, diront les juges, vous raiſonnez très-bien ſur l'éducation. — Il y a auſſi bien des maîtres, Meſſieurs, qui par leur emploi, ſe croient des gens importants dans la littérature, & qui ne ſont que de ſuperbes ignorants. J'en ai connu un, qui, aſpirant à la gloire de bel-eſprit, négligeait le ſoin de ſes éleves pour faire des vers ; je lui diſais :

Mais, mais ; Monſieur l'abbé ! de grace....
Un peu moins de fatuité ;

Voulez-vous donc que le Parnaſſe
Soit tout d'un coup décrédité
Par les *rébus* de votre verve ?
Tandis qu'avec votre Minerve,
Embraſé d'un feu ſans égal,
Vous converſez tant bien que mal ;
Votre éleve, qui vous contemple,
Néglige ſon premier devoir ;
Bientôt peut-être, à votre exemple,
Sur le Pinde il voudra s'aſſeoir ;
Et, cédant à l'épidémie
Trop commune hélas ! parmi nous,
Comme vous, ſûr de ſon génie,
Il voudra rimer comme vous.
Chargé du ſoin de ſon enfance,
Au lieu d'un ſage ou d'un auteur,
Par votre illuſtre nonchalance,
Vous n'en ferez qu'un rimailleur !
C'eſt par une heureuſe influence
Que des vers la haute ſcience
Pour un poëte a des appas ;
Son talent naît à ſa naiſſance ;
L'étude en cultive l'eſſence,
Mais elle ne le donne pas.
Le péril auquel on s'expoſe
Eſt-il pour vous ſi peu de choſe ?
L'art de rimer eſt un travers
Qui n'échappe point à la gloſe ;
Pourquoi brailler en méchants vers
Ce qu'on peut dire en bonne proſe ?

— Eh bien, Pantagorgon; ces reproches touchaient-ils votre abbé? — Le toucher, Meſſieurs! ah! une buche entendra raiſon plus aiſément qu'un mauvais poëte! Cette manie des vers eſt terrible; c'eſt la perte des trois quarts des auteurs. Le mal, c'eſt que l'envie de critiquer a confondu les bons & mauvais poëtes de nos jours dans la même claſſe, de ſorte que les bons rougiſſent de leur talent, & les mauvais préſument du leur. Cette envie de critiquer regne aujourd'hui plus que jamais; il n'eſt pas juſqu'à un garçon de café qui ne diſe ſon mot ſur un livre nouveau. Cet acharnement à cenſurer eſt la marque infaillible de l'incapacité.

Vous, qui voulez à votre gloire
Donner un éclat achevé
Et dans le temple de mémoire
Obtenir un rang élevé,
N'adoptez jamais la manie,
Trop commune hélas! aujourd'hui,
D'exercer un malin génie
Sur les ridicules d'autrui.
Sans porter coup, on peut médire
D'un défaut nuiſible & connu;
Et nous ſçavons que la vertu
Admet ſouvent dans ſon empire
La critique, & non la ſatyre.
Ceux que j'entends politiquer
Et cenſurer le miniſtere,
Qu'auraient-ils à me repliquer,
S'il fallait conduire une affaire?

Il eſt aiſé de critiquer,
Mais il n'eſt pas aiſé de faire.
A des connaiſſeurs ignorants,
Mauvais imitateurs des grands,
Abandonnez le ſoin vulgaire
De ne jamais approuver rien;
Et, ſans ceſſer d'être ſévere,
Trouvez quelque choſe de bien.
Aujourd'hui, ſans la médiſance,
Que d'illuſtres ſociétés
Seraient réduites au ſilence!
Dans les cercles les plus vantés,
Ce tyran, qui paraît ſourire,
Exerce un deſpotique empire.
Là maint auteur, plein d'enjouement,
Aux yeux d'un fat & d'un *charmant*,
Poſſede en vain plus d'un talent,
S'il n'a pas celui de médire.
Meſſieurs les jolis petits ſots,
Mauvais *criailleurs* de bons mots,
Aimables, *beaux*, gens à manieres,
Qui fourrez par-tout de l'eſprit,
Vos plats calembours en crédit
Chez les gens de votre acabit
Prouvent que vous n'en avez gueres!
Excuſez un petit péché,
Afin qu'on excuſe les vôtres;
On eſt aimable à bon marché,
Quand on l'eſt aux dépens des autres.

J'ai ſouvent été témoin, mais témoin immobile & ſilencieux du jugement irrévocable que

portaient à Paris dans le coin d'un café trois ou quatre freluquets, ſoi-diſant amateurs, ſur les ouvrages qui paraiſſaient. L'un des juges, comme doyen de cette burleſque académie, nonchalamment aſſis ſur une table, liſait plaiſamment une phraſe du livre, ou quelques vers, dont je puis certifier la bonté & même la ſcrupuleuſe exactitude. On s'arrêtait, & puis on diſſertait, on analyſait, on critiquait à tort & à travers; c'était à qui enchérirait ſur les plats ſarcaſmes de ſon voiſin; & voilà un auteur jugé! Juſte ciel! s'il fallait décider du mérite des gens de lettre d'après les ſaillies rebutantes & groſſieres de nos jeunes élégants, où en ſerait la littérature? Songe-t-on qu'il n'y a rien au monde de ſi aiſé que de haſarder une plaiſanterie? Pourquoi voyons-nous en France tant de gazettiers, tant de journaliſtes, tant de compilateurs, tant de commentateurs, qui diſcutent légérement le *pour* & le *contre* en fait d'ouvrages? C'eſt qu'il eſt plus facile de s'acquitter de leur plus ſérieuſe fonction, que d'écrire une ſeule ligne à ſes frais, c'eſt-à-dire, ſans matériaux. Pour peu qu'on ait de jargon, & qui n'en a pas? Pour peu qu'on ait de ſuperficie, quoi de plus aiſé que de cenſurer comme on cenſure aujourd'hui? Je ſuis déſœuvré; je veux pourtant m'acquérir une ſorte de crédit, une certaine célébrité dans les cercles des beaux-eſprits, qui fourmillent à Paris; je prends un livre nouveau, quel qu'il ſoit; je tourne en ridicule juſqu'à ſes plus ſimples idées; il eſt facile de donner un ſens pervers aux penſées les plus intelligibles; je répands de l'équivoque ſur toutes les phraſes; je ris avec légéreté d'une tour-

pure qui me paraît prêter à rire; c'en eſt fait; l'auteur eſt ridiculiſé, & moi, je paſſe pour un homme d'eſprit, un homme judicieux & ſenſé. La vraie littérature ne ſe reconnaît pourtant pas à ces caracteres-là.

Hola! quelqu'un, dites-moi, s'il vous plaît,
A quel ſymptôme
Un ſçavant homme
Se reconnaît.
Un amateur vient s'offrir à ma vue;
C'eſt Cynéas que tout Paris ſalue;
Sur le public lui ſeul a du crédit;
Il ſoumet tout; enfin c'eſt un *eſprit.*
A tout quart-d'heure il lâche une ſaillie;
Parle beaucoup & ne dit preſque rien.
Soyez auteur; vîte, il vous apprécie;
D'un air tranchant il dit c'eſt *mal* ou *bien.*
D'une autre part j'apperçois Théramene;
L'œil enfoncé, certain air mécontent,
Dénote en lui quelque ſecrette gêne;
Il parle peu, mais parle ſagement.
Il ne dit pas : *cette piece eſt mauvaiſe;*
Mais : *nous verrons*, ou : *cela paraît beau,*
Pour bien juger d'un ouvrage nouveau,
Il faut le voir, le relire à ſon aiſe.

— Cela eſt juſte, reprirent les juges, qui changeant de propos, demanderent à Pantagorgon quel genre de littérature il aurait adopté, s'il avait donné au public un ouvrage ſuivi. — J'aurais adopté, répondit-il, l'élégie ou le genre

amoureux ; gentil Bernard, ſi connu par ſon *Art d'aimer*, qu'on peut appeller un chef-d'œuvre, a traité cette matiere avec tant de ſuccès, qu'il faut, comme on dit, *tirer l'échelle* après lui.

Moins tendre que voluptueux,
Il ſçait à la plus folle ivreſſe
Des plaiſirs même impétueux
Joindre de la délicateſſe.
La jouiſſance du plaiſir,
Dans ſes écrits tout pleins de flamme,
Ne fait qu'accroître le deſir
D'un lecteur qui veut à loiſir
Se pénétrer de la même ame.
Pour mieux s'aſſurer du ſuccès,
Si quelquefois il devient ſage,
Il ne l'eſt point avec excès.
Moins une morale eſt ſauvage,
Plus on eſt certain de charmer;
L'art de jouir eſt ſon ouvrage
Beaucoup plus que *celui d'aimer.*

D'ailleurs, a-t-on beſoin d'art pour une choſe dont la nature ſeule peut ſe charger ? — Aimez-vous Anacréon ? — Si je l'aime ! ah ! Meſſieurs ! quelles expreſſions ! quel feu ! quelle tendreſſe !.... Alte-là, Monſieur l'amoureux, nous avons condamné votre héros comme fou ; il eſt à nôtre hôpital. — Peut-être que les certitudes que vous avez ſont de nature, Meſſieurs, à l'emporter ſur ce qui n'eſt chez les autres qu'un ſimple ſoupçon. Quelques auteurs ont aſſuré qu'A-

créon n'avait jamais aimé qu'en imagination, cet amour eſt une folie. Pour moi, toujours ein d'un ſecret penchant à m'enflammer, je e croirais heureux ſi l'on pouvait compter ſur femmes !

Sexe aimable, mais impoſteur !
Sois donc ce que tu parais être ;
Ton amour ſerait plus flatteur,
S'il devenait un peu moins traître !
Pourquoi l'ardeur, que tu fais naître,
Eſt-elle toujours dans un cœur
Compagne d'un doute offenſeur ?
Sexe élevé dans l'art de feindre !
L'amant peu fait à ſe contraindre
Vous adore & ne vous croit pas !
Hélas ! ſon cœur faible eſt à plaindre
Autant que vous avez d'appas !

L'amour a toujours été ma paſſion dominante ; iais, toujours craintif & réſervé, toujours en ırde contre les dangers de l'impoſture, j'ai ıieux aimé dompter mes inclinations fougueu- s, que de m'expoſer à être pris pour dupe. ne fois trompé, j'ai juré une horreur éternelle tout ce qui s'appelle amour. Si j'avais trouvé ıelqu'objet digne de répondre à mes feux, ıon eſprit, échauffé par l'image d'un objet ıéri, eut franchi les bornes de la médiocrité. 'amour heureux eſt pour un poëte une muſe ien plus active que tous les motifs imaginables. 'objet, qu'il aime, eſt ſon Apollon, & lui ıit entreprendre dans la carriere poétique des

choſes plus ſublimes qu'on n'avait droit d'en attendre de lui. Mais un amour mécontent, vuide d'un objet fixe, auquel il puiſſe adreſſer ſon hommage, eſt une chimere, une abſurdité qu'il faut paſſer à ces auteurs, qui, comme Dorat, *toujours bien mangeant, mourant par métaphore.* — Mais, mon cher, l'amour eſt-il digne d'être le ſujet d'un ouvrage ſérieux? — S'il en eſt digne? ah! Meſſieurs, on voit bien qu'au Parnaſſe on a encore bien peu d'idée des beautés de Cythere. On regarde l'amour ou comme une folie, ou comme une chimere; le véritable amour n'eſt pourtant ni fou, ni chimérique. Appellerai-je *amour* ces ſoins aſſidus de nos militaires auprès des belles?

Guerriers, vous méritez l'hommage
Du citoyen qu'a ſauvé votre bras!
Dans les périls vantez votre courage;
Mars vous entraîne ſur ſes pas!
Mais de l'amour connaiſſez-vous l'uſage?
Vous ſçavez bien briller dans les combats.
Aimer, vous ne le ſçavez pas!
C'eſt un honneur chez vous d'être volage!
Votre inconſtance eſt un défaut connu,
Réputé pour une vertu.
Vous vous laſſez d'une Philis trop ſage;
Et, vos deſirs une fois ſatisfaits,
Philis n'a plus pour vous d'attraits.
Qui vole parmi vous de conquête en conquête;
Eſt un héros vanté pour ſes vaillants exploix;
Vous voudriez qu'à votre tête
En fait d'amour il vous dictât des loix!

Nommez mille beautés qu'une aveugle fortune
Soumet à votre empreſſement.
Je reconnais pour véritable amant
Celui qui n'en peut citer qu'une.

Il y a des gens qui ſe moquent des amants, comme on rit des extravagances d'un citoyen de Bicêtre; mais tel, qui plein de gravité, ne conçoit pas même comment on peut éprouver l'amour, eſt lui-même tout-à-coup la victime de ce ſentiment vainqueur. Paſſion ſublime! preſque toujours malheureuſe!.... J'ai connu il y a quelques années un muſicien ſeptuagénaire qui prenait pour amour un reſte de deſir.

Ses yeux hagards, ſa prunelle roulante,
Et froidement étincelante,
Son cou hideux triſtement allongé,
Ses grands *aa*, ſes *oo* pour ſa belle,
Les vieux ſoupirs qu'il lançait auprès d'elle,
Lui firent donner ſon congé.
Tel aujourd'hui, plus ridicule encore,
Le ſot Damon, lourdement affligé,
Hurle en chantant la nymphe qu'il adore.
De ſon goſier la rauque antiquité
D'un vieux torrent imite les caſcades,
Et nous retrace avec fécondité
Du temps jadis les mortelles roulades.

Il eſt un âge, où l'amour, tout ſincere qu'il peut être, doit trouver dans les lumieres de la raiſon des ſecours qui le changent en amitié. — Mais, Monſieur Pantagorgon, vous nous parlez

tout-à-coup de muſiciens... Cette theſe eſt étrangere à l'amour. — Etrangere, Meſſieurs ! rien n'eſt plus analogue à l'amour que la muſique. Elle a ſoumis les cœurs les plus féroces, & elle exprime ſi bien les tendres ſentiments ! Jean-Jacques connaiſſait bien l'amour ; auſſi connaiſſait-il bien la bonne muſique. La nature l'avait rendu muſicien, en le rendant ſenſible ; & j'oſe même aſſurer que le calcul dont il ſe ſervait, était plutôt le calcul de ſon cœur, ſi je puis m'exprimer ainſi, que celui de ſon eſprit. Les Italiens ne ſurpaſſent point le ſentiment qu'exprime ſa muſique. Leurs airs paſſionnés, il eſt vrai, ſont la vive image de ce qui ſe paſſe dans un cœur ; ces élans de l'ame, ces mots ſuſpendus, & tout-à-coup vivement prolongés, ſont bien dans la nature ; & Jean-Jacques a adopté le même genre d'expreſſion.

D'ailleurs la prévention (1) décide preſque par-tout du mérite d'un muſicien ; on accorde ſouvent la palme à celui qui la mérite le moins.

Cette intime conviction, où je ſuis, de l'empire qu'exerce par-tout le préjugé, en fait de littérature comme en fait de muſique, fait que

(1) *La prévention.* Il faut encore dire un mot ſur la muſique, quoiqu'on en ait parlé dans le chant précédent. Il eſt certain qu'il y a plus de prévention parmi les amateurs en fait de muſique encore qu'en fait de toute autre ſcience. Il n'y a pas encore trois mois qu'un jeune abbé donna dans un grand concert à Paris pluſieurs morceaux de ſa compoſition, qu'il revêtit du nom d'un célebre Italien ; tout le monde fut enchanté de cette muſique ; un acteur même de l'opéra, réputé pour un grand connaiſſeur, la trouva

je

je ne m'adonne qu'en tremblant à la culture de ces deux arts ; quoique le goût ne ſoit pas arbitraire, il y a tant de critiques *pour* & *contre* qu'il faut être bien éclairé pour ſuivre la route la plus ſûre. — Vous auriez dû pourtant, dirent les commiſſaires, chercher à entrer dans une ſociété muſicale ou littéraire ; on tient à quelque choſe ſur la terre. — Je tiens au ſolide, au vrai, & non pas à ce qui n'eſt qu'idéal, à ce qui dépend des intrigues & des cabales formées par l'injuſtice & par la prévention. D'ailleurs je n'ai plus une idée très-relevée des corps littéraires, depuis qu'un candidat fit à ſa réception, où j'aſſiſtai, le diſcours ſuivant :

MESSIEURS,

» Je ne ſuis pas ſurpris d'être reçu dans un » corps tel que le vôtre ; & plus il a d'illuſtra- » tion dans tous les genres de talents, plus je » ſens qu'en y entrant je ſuis à ma place. Aſ- » ſurément on trouverait, je ne dis pas dans ce » royaume, mais même dans l'Europe entiere, » peu d'hommes capables de donner à une ſociété » autant d'éclat que je puis en donner à la vôtre.

délicieuſe ; encouragé par un ſuccès ſi brillant, il crut pouvoir donner, huit jours après, quelques morceaux ſous ſon nom ; mais ces morceaux étaient de la compoſition du Coryphée de l'Italie ; on les trouva déteſtables ; & c'eſt ainſi que beaucoup de nos connaiſſeurs jugent de la muſique. Ils parlent de l'harmonie comme un aveugle des couleurs ; & voilà le préjugé ! préjugé incroyable, dont on douterait ſi l'on n'en avait pas eu des preuves ! le bon goût n'eſt pas arbitraire ; mais la nature le donne.

» Parlerai-je de mes talents littéraires ? On ſçait
» qu'ils ſont portés au plus haut degré de la
» perfection ; quel homme peut ſe vanter avec
» raiſon de faire des vers plus aiſés, plus har-
» monieux que les miens ? Qui fera jamais une
» proſe plus coulante, plus agréable ? J'embraſſe
» tous les genres de littérature. L'épopée, l'idille,
» l'élégie, la paſtorale, la ſatyre, le genre dydac-
» tique, l'ode même n'offre rien à mes yeux qui
» ne ſoit au deſſous de ma capacité. Que dirai-je
» de ma philoſophie ? Elle éclaire l'univers depuis
» vingt ans. Mathématiques, géométrie, aſtro-
» nomie, chirurgie, botanique, équitation, agri-
» culture, peinture, ſculpture, architecture ; je
» réuſſis également dans l'étude de ces ſciences
» utiles ou agréables ; quant aux arts d'agrément,
» on ſçait avec quelle ſupériorité je les cultive.
» Quel muſicien dont la voix égale la mienne,
» qui ſçache tirer des ſons plus flatteurs d'un
» inſtrument quelconque ? S'il était permis de
» faire ici mention des qualités corporelles, je
» conſeillerais à vos yeux de s'arrêter avec atten-
» tion ſur cette figure noble, mâle & tendre-
» ment intéreſſante, ſur ce port, ce maintien
» majeſtueux, ſur cette taille ſi bien proportion-
» née, ſur cette jambe ſur-tout... Ah ! Meſ-
» ſieurs ! quelle jambe ! Examinez-en la tour-
» nure... Pourrais-je nombrer les acclamations
» de joie, les cris d'admiration qu'elle a exci-
» tés parmi les amateurs ? En un mot, toutes ces
» graces touchantes, qui m'aſſurent autant de
» conquêtes que je vois de femmes, ne me
» rendent-elles pas plus digne que perſonne de
» figurer dans votre académie ».

Après ce discours, échantillon de la modestie de l'orateur, qui fut suivi d'une effroyable infinité de battements de main, le candidat prit la peine de s'asseoir majestueusement sur un fauteuil immortel. Le directeur, chargé de répondre en pareille circonstance, se leva, & prononça le discours suivant d'un ton de voix, qui faisait comprendre aux assistants que de pareils morceaux d'éloquence étaient bien faits pour l'immortalité, & non pas pour des oreilles pétissables :

MONSIEUR,

» Loin d'ici, profane vulgaire ! loin d'ici, » oreilles de college, oreilles bourgeoises, oreil- » les de province ! loin d'ici tout ce qui n'est » pas digne d'entendre parler une bouche de » directeur, de voir remuer une langue acadé- » mique ! Loin d'ici ! morbleu ! loin d'ici ! » Paraissez, troupe immortelle, Dieux & Dées- » ses ! Nymphes & Naïades ! Hyades & Pléia- » des ! Lune ! Soleil ! Étoiles ! Planetes ! Vents ! » Nuages ! Tonnerre ! Eclairs ! Vous méritez » de composer l'assistance !

» De même qu'Alexandre le Grand, qu'un » plat professeur de college appellerait en Latin » *Alexander Magnus*, honorait la foule glo- » rieuse des héros divins, au nombre desquels » il fut placé, &, ce nonobstant, se croyait » honoré d'être aggrégé à ce troupeau céleste, » de même aussi, Monsieur & cher confrere, » vous nous honorez & nous vous honorons ; de » sorte que, dans ce conflit d'honneur, vous » êtes honoré, honorant & honorable.

» Nous connaiſſons votre mérite, nous connaiſſons le nôtre ; ce qui fait pluſieurs mérites » bien dignes de l'immortalité, à laquelle il » n'eſt permis qu'à nous de prétendre. O ! Meſſieurs ! dans quel révérendiſſime enthouſiaſme » me précipite l'aſpect de tous ces héros académiques, que je vois aſſis dans ces vénérables canapés ! Que de chefs-d'œuvre vivants » d'humanité, de philoſophie ! de lumieres ! » de perfection !

» Continuons, Meſſieurs, à faire des grands » hommes, & donnons à la terre le ſpectacle » éternel d'une ſociété incomparable. Allons, » mon cher confrere ; embraſſez tous ces viſages » littéraires, qu'une joue profane ne ſouillera » jamais par un attouchement groſſier ! Purs » eſprits ! entendez ma proſe immortelle ; &, » du ſein de l'immortel ſéjour, protégez l'immortel perſonnage qui entre aujourd'hui dans » la carriere de l'immortalité.

— Eh ! dites-nous, Pantagorgon ; cette réception fit-elle naître chez vous l'envie d'être de ce nombre héroïque ? — Au contraire, Meſſieurs ; outre que mon inconſtance naturelle excitait toujours en moi un mécontentement involontaire de toutes mes productions, & que je ne pouvais donner au public un ouvrage fini, choſe néceſſaire pour être aſſocié à l'immortelle académie, je ne me ſentais gueres d'inclination pour une publicité tumultueuſe. Pantagorgon avait en cela une façon de voir très-louable.

Jeunes auteurs, que votre choix
Bien moins encor que la nature

Aſſujettir aux douces loix
D'une aimable littérature ;
Qui, conſacrant tous vos inſtants
Aux charmes puiſſants de l'étude,
Loin du tumulte des vivants,
Contractez l'heureuſe habitude
De vivre au milieu des abſents ;
Et qui, redonnant l'exiſtence
Aux ſçavants de l'antiquité,
Voulez de leur célébrité
Faire éclorre votre importance ;
Fuyez un bonheur apparent !
Si d'une gloire trop bruyante
L'éclat vous ſéduit & vous tente,
Adieu, plaiſir ! adieu, talent !
C'eſt la route la moins commune
Qui mene à l'immortalité.
O ma chere tranquillité !
Don le plus beau de la fortune !
Grande, ſeule félicité
Que rien ne trouble & n'importune !
Mon Apollon, ſans être exempt
Des traits malins de la ſatyre,
Jouit du paiſible agrément
De les ignorer & d'en rire.

Vous aimez à vivre ſeul, dirent les députés ? — Oui, Meſſieurs ; mais, loin de profiter de ma ſolitude pour donner du luſtre à mes productions, je les condamne toujours au ſilence auquel je ſuis condamné moi-même. —

Les juges exhorterent Pantagorgon à ne pas

perdre ainſi courage après quelques journées de travail ; ils le penſionnerent même au nom du roi de l'Hélicon, à condition qu'il finirait les ouvrages qu'il aurait commencés. — Ils le penſionnerent, dira-t-on ? — Eh ! mais, ſans doute qu'ils le penſionnerent. — On aurait beaucoup mieux fait de donner cet argent aux braves guerriers du poétique empire, qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. — Connaît-on les guerriers chez Apollon ? A-t-on beſoin de régiment dans ce pays-là, ſinon pour maintenir le bon ordre dans l'intérieur de l'état ? Les muſes n'aiment pas l'effuſion du ſang humain ; on ne ſe bat qu'avec la plume dans leur pays ; encore ces ſortes de combats ſont-ils défendus ſous peine de priſon, depuis l'établiſſement de nos Petites-Maiſons. D'ailleurs, croyez-vous que l'argent donné aux pauvres auteurs, quand ils ont un véritable talent, ſoit une perte pour l'état ? Eh ! ſi l'on vous prouvait que rien ne donne plus de luſtre à un empire que les ſciences littéraires ! Si l'on vous prouvait qu'il eſt eſſentiel au bonheur public d'encourager les belles-lettres !... Ne nous dites pas que le nombre des littérateurs eſt trop conſidérable ; on ne parle que des gens à talent ; le petit nombre de ceux-ci ſerait encore bien loin de vuider une caiſſe publique, médiocrement pourvue pour fournir à leur ſubſiſtance.

Comme ces Meſſieurs allaient reprendre le chemin du Pinde, on les invita à venir écouter *incognito* une converſation curieuſe. *Orligababus*, amateur, allait conſulter les lumieres de *Phantaſmata*, philoſophe ſolitaire, dont la vaſte

& profonde érudition était en renommée partout le pays. Ils ſuivirent le modeſte connaiſſeur, qui, ſe défiant de ſes lumieres, voulait profiter de celles des grands maîtres, des grands docteurs. Voici l'entretien qu'ils eurent enſemble.

ORLIGABABUS.

Monſieur, je ſuis enchanté de l'occaſion qui me procure une connaiſſance comme la vôtre; vous ne ſçauriez croire avec quel plaiſir je l'ai ſaiſie.

PHANTASMATA, *très-gravement.*

Bon jour, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Je ſuis très-perſuadé, Monſieur, que, loin de démentir votre réputation, la réalité ſurpaſſe encore ce que l'on en dit.

PHANTASMATA.

Bon jour, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Vous paſſez, Monſieur, pour un très-habile homme dans tous les genres.

PHANTASMATA.

Bon jour, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Eh bien, Monſieur, bon jour. On dit que vous ſçavez la muſique mieux que Piccini.

PHANTASMATA.

Cela eſt vrai, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Les mathématiques mieux que *Boſſu*,

PHANTASMATA.

Oui, Monſieur.

ORLIGABABUS.

La danſe mieux que Veſtriſſe,

PHANTASMATA.

Cela eſt vrai, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Le Latin mieux que Cicéron, le Grec mieux que Démoſthenes, l'Anglais mieux que Pope, le Français mieux que Ménage, l'Allemand....

PHANTASMATA.

Oui, Monſieur; oui, Monſieur; oui, Monſieur; oui, Monſieur; oui, oui, oui, oui, Monſieur.

ORLIGABABUS.

On dit encore que Voltaire n'eſt rien qu'un rimailleur auprès de vous.

PHANTASMATA.

Cela eſt encore vrai, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Monſieur, je ſuis amateur; & je cherche

avec empreſſement tout ce qui peut me rapprocher des grands maîtres.

PHANTASMATA.

Vous faites bien, Monſieur.

ORLIGABABUS.

La muſique me plaît ſur-tout ; elle offre, ce me ſemble, des reſſources plus diverſifiées que celles des autres arts.

PHANTASMATA.

Et comment cela, Monſieur ?

ORLIGABABUS.

C'eſt, Monſieur, qu'elle embraſſe tant de genres qu'elle peut occuper pluſieurs perſonnes ſous différents points de vue.... Mais vous me paraiſſez abſtrait, rêveur ; peut-on vous demander la cauſe de cette ſituation gênée ?...

PHANTASMATA.

Je... cher... che...

ORLIGABABUS.

Quoi donc ? avez-vous perdu quelque choſe ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Votre tabatiere ? votre montre ? vos gants ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur; non, Monſieur; non, Monſieur.

ORLIGABABUS.

Parlez, diſpoſez de ma perſonne; ſi je puis vous être utile...

PHANTASMATA.

Je cher... che... ce que je n'ai pas perdu.

ORLIGABABUS.

Ce que vous n'avez pas perdu? Comment cela? Expliquez-vous plus clairement.

PHANTASMATA.

Je cher... che... hélas!... je cherche... ce que je ne trouverai jamais.

ORLIGABABUS.

Bon! eh! quel avantage trouvez-vous à cela?

PHANTASMATA, *avec emphaſe.*

Quel avantage, Monſieur? juſte ciel! quel avantage? Sentez-vous bien la force de ce que vous dites?

ORLIGABABUS.

Mais ſans doute; à quelle fin chercher ce qu'on eſt ſûr de ne jamais trouver?

PHANTASMATA.

Sûr! ſûr!... je n'en ſuis pas auſſi ſûr que de mon exiſtence. Mais il eſt très-probable que le

reſte de ma vie ne ſuffira pas pour me faire découvrir ce qu'un très-long eſpace de temps, ce que des voyages multipliés ne m'ont point encore fait trouver. J'ai parcouru l'Aſie ; j'ai ſéjourné à Rome, à Pékin, à Iſpahan, à Paris, à Séville, à Londres, à Pétersbourg, & même à Philadelphie ; mais en vain. Je n'ai fait partout que des recherches infructueuſes. Au reſte, cela eſt égal ; dans mon incertitude, je ne dois rien négliger de mes pourſuites ; &, dûſſe-je vivre des ſiecles entiers, je les employerais à chercher.

ORLIGABABUS.

Et quel eſt donc enfin le but de ces pourſuites ſi conſtantes ? Que cherchez-vous avec tant d'ardeur ?

PHANTASMATA.

Je cherche... ah ! Monſieur ! puiſqu'il faut vous le dire, je cherche, & je chercherai toujours ce ſuprême degré de la perfection dans tous les arts, auquel il n'eſt peut-être point accordé à l'homme d'atteindre ; du moins ne s'eſt-il encore trouvé perſonne qui y ait atteint.

ORLIGABABUS.

Mais, cela poſé, vous devriez un peu rallentir votre activité dans toutes ces recherches.... Dites-moi, Monſieur, quel art ont-elles ſpécialement en vue ?

PHANTASMATA.

La muſique ſur-tout, Monſieur, eſt l'objet de mes profondes réflexions. C'eſt un abyme immenſe, où je me perds jour & nuit.

ORLIGABABUS.

Eh bien, Monſieur ; vous devez être ſatisfait des grands auteurs, qui vous ſont paſſés ſous les yeux. Lulli, Rameau, Phillidor, &c. &c.

PHANTASMATA.

Lulli radote avec ſes cadences ſempiternelles ; Rameau ne ſçait ce qu'il veut dire avec ſa baſſe fondamentale. Phillidor n'eſt qu'un ignorant avec ſes ariettes copiées, volées, mutilées, tronquées, défigurées, manquées, &c. &c.

ORLIGABABUS.

Vous m'effrayez, Monſieur ; &, s'il vous plaît, aimez-vous la muſique Françaiſe ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur ; elle eſt trop monotone.

ORLIGABABUS.

La muſique Allemande ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur ; elle eſt trop cadencée.

ORLIGABABUS.

La muſique Italienne ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur ; elle eſt trop efféminée.

ORLIGABABUS.

La muſique Eſpagnole ? Hongroiſe ? Polo-

naiſe ? Turque ? Anglaiſe ? Danoiſe ? Suédoiſe ? Pruſſienne ? Laponne ? Chinoiſe ?

PHANTASMATA.

Non, Monſieur ; non, Monſieur ; non Monſieur ; non, non, non, non, Monſieur ; eh ! non, vous dis-je.

ORLIGABABUS.

Mais, Monſieur, dans ce cas-là, quelle muſique aimez-vous donc ?

PHANTASMATA, *avec emphaſe.*

Quelle muſique ! grand Dieu ! quelle muſique ! & c'eſt à moi que l'on fait cette queſtion !.... En vérité ! j'aime la bonne muſique en général, mais aucune muſique particuliere.

ORLIGABABUS.

Il me ſemble pourtant que la muſique Italienne, perfectionnée telle qu'elle l'eſt aujourd'hui, doit avoir des charmes pour un vrai connaiſſeur. L'Italie nous a fourni de grands maîtres en fait de muſique ; & je crois avec beaucoup d'autres que leur école eſt celle du bon goût.

PHANTASMATA.

Croyance vulgaire ! Monſieur ; croyance triviale, qui dénote un jugement borné & une étude ſuperficielle. Il s'agit d'approfondir ; & ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, puiſque j'approfondis depuis près de quarante ans, ſans avoir encore fait la grande, la ſublime découverte à la-

quelle j'aſpire. Les Français, les Allemands & pluſieurs autres peuples n'ont point encore la premiere notion de la muſique ; les Italiens l'ont à peine effleurée ; jugez du reſte.

ORLIGABABUS.

Cependant c'eſt juger bien ſévérement ; le fameux Piceini....

PHANTASMATA.

C'eſt un ſot.

ORLIGABABUS.

L'enchanteur Métaſtaſio....

PHANTASMATA.

C'eſt une bête.

ORLIGABABUS.

L'harmonieux Glwck....

PHANTASMATA.

C'eſt un ignare.

ORLIGABABUS.

Le tendre & ſenſible Grétri....

PHANTASMATA.

C'eſt un idiot.

ORLIGABABUS.

L'expreſſif Sacchini....

PHANTASMATA.

C'eſt une cruche.

ORLIGABABUS.

Le naïf, le ſimple & délicat Rouſſeau...?

PHANTASMATA.

C'eſt une pécore.

ORLIGABABUS.

Quoi ? tous ces gens-là ne ſont pas....

PHANTASMATA.

Tous ces gens-là n'ont pas ſeulement la premiere teinture de la bonne muſique.

ORLIGABABUS.

Eh ! s'il vous plaît, Monſieur ; qu'appellez-vous bonne muſique ?

PHANTASMATA.

J'appelle bonne muſique ce genre d'harmonie ſi délicat, ſi recherché, qu'on le ſent mieux qu'on ne l'exprime ; j'appelle bonne muſique cet art de perfectionner les ſons & les accords de maniere à toucher de près le grand, le ſublime auquel perſonne n'a encore atteint ; enfin j'appelle bonne muſique.... la bonne muſique.... cela eſt clair ; c'eſt-à-dire que.... j'appelle.... bonne muſique.... hum.... là.... oui.... bonne muſique.... ce que je cherche depuis quarante ans.

ORLIGABABUS.

Et jugez-vous de même du chant ? Tant de

bons chanteurs charment tous les jours nos nombreux & illuſtres auditoires !

PHANTASMATA.

Ces chanteurs-là ſont des ânes, Monſieur ; & les auditoires, des écuries.

ORLIGABABUS, *les mains jointes.*

Mais — Mon — ſieur — faites — grace — à — l'hu — ma — ni — té !

PHANTASMATA, *d'un ton ſec.*

Il n'y a, Monſieur, ni *mais*, ni *grace* qui tienne ; cela eſt comme je vous le dis.

ORLIGABABUS.

Quoi ? ce Clerval, ſi digne de nos applaudiſſements !....

PHANTASMATA.

Ce Clerval, Monſieur, n'a ni goût, ni principe.

ORLIGABABUS.

Juſte ciel ! qu'entends-je ?.... Ce Le Gros, dont le goſier....

PHANTASMATA.

Il a une jolie voix ; & puis c'eſt tout ! Encore !.... encore !.... je m'entends.

ORLIGABABUS.

A la bonne-heure ; mais ce Narbonne, dont la voix legere....

PHANTASMATA

PHANTASMATA.

Il croaſſe.

ORLIGABABUS.

Ce Larrivé, dont les accents mâles...

PHANTASMATA.

Il beugle.

ORLIGABABUS.

Ce Michu, dont les ſons doux & tendres...

PHANTASMATA.

Il miaule.

ORLIGABABUS.

Ce Dorſonville, dont le chant ſi mélodieux, ſi bien ménagé...

PHANTASMATA.

Il piaille.

ORLIGABABUS.

Eh! mon Dieu! que de rigueur! Mais ce Farinelli, ſi renommé par toute l'Europe!...

PHANTASMATA.

Il écorche les oreilles.

ORLIGABABUS.

Et Roſalie? & Colombe?...

PHANTASMATA.

Roſalie braille, & Colombe brait.

ORLIGABABUS.

Quoi donc? tant de chanteuſes publiques &

particulieres, qui brillent dans tous nos concerts... dont les ſons ſi touchants, ſi bien modulés, ſi bien filés nous enchantent, nous raviſſent!... Oh! pour le coup, je gage...

PHANTASMATA.

Ne gagez rien, Monſieur; vous perdriez. Toutes ces chanteuſes, dont vous parlez, n'ont que des voix de corbeaux, peu de muſique & point de goût; leur art n'eſt encore qu'ébauché.

ORLIGABABUS.

Et pourquoi donc tous ces gens-là vous paraiſſent-ils ſi médiocres?

PHANTASMATA.

Parce qu'ils le ſont en effet; & ils le ſont, Monſieur, parce qu'ils reſtent encore bien loin de ce haut degré de ſublimité, que l'eſprit humain ne conçoit pas, & que je cherche avec tant d'activité depuis quarante ans.

ORLIGABABUS.

Il y a pourtant, ſelon moi, bien des talents dignes d'admiration.

PHANTASMATA.

Ces talents-là ſont chimériques, & ceux qui les admirent ſont des ſots.

ORLIGABABUS.

Des ſots? eh bien, ſoit; mais vous, Monſieur, qu'eſt-ce que vous êtes?

PHANTASMATA.

Moi ? parbleu ! je ſuis... je ſuis... un grand-homme.

ORLIGABABUS.

Qu'entendez-vous par un grand-homme ?

PHANTASMATA.

J'entends un homme qui...

ORLIGABABUS.

Qui ſçait parfaitement la muſique ?

PHANTASMATA.

Non pas cela préciſément, mais...

ORLIGABABUS.

Qui eſt de quelqu'académie ?

PHANTASMATA.

Non pas, Monſieur; mais un grand-homme...

ORLIGABABUS.

Qui danſe comme un Dieu ? fait des vers comme un Ange ? a de l'eſprit comme un Démon ?

PHANTASMATA.

Eh ! non, Monſieur; eh ! non. Je vous dis qu'un grand-homme eſt un.... grand-homme, c'eſt-à-dire, un homme qui...

ORLIGABABUS.

Qui poſſede tous les tréſors de la belle litté-

rature ? qui raiſonne mathématiques, agriculture, tactique, chymie, botanique, médecine ? qui gagne des batailles ? qui eſt bienfaiſant, humain, modeſte, doux, généreux ?

PHANTASMATA.

Non, morbleu, non ; rien de tout celá ; un grand-homme, tel qu'on l'entend, & tel qu'on doit l'entendre dans le ſiecle où nous ſommes, n'eſt autre choſe que... oui... que...

ORLIGABABUS.

Expliquez-vous, s'il vous plaît ; car je meurs d'envie de voir un grand-homme. Il y en a ſi peu !

PHANTASMATA.

Eh bien, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire en raccourci, le voici : un grand-homme eſt un homme comme moi.

ORLIGABABUS.

C'eſt-à-dire ?... j'attends votre définition ; voyons, faites-moi votre portrait. Ces deux interlocuteurs furent ſurpris par les commiſſaires. Phantaſmata fut condamné à aller chercher la pierre philoſophale aux Petites-Maiſons ; j'entends la pierre philoſophale en fait de ſciences. Perſonne ne s'oppoſa à ſa condamnation. C'eſt une dette qu'on acquittoit envers lui ; autant il montra de gravité, en obéiſſant aux juges ; autant les ſpectateurs eurent de peine à modérer leurs éclats de rire. Pour Orligababus, il jouit d'une entiere liberté. Sa modeſtie & ſon ardeur pour

apprendre furent regardées comme dignes d'éloges.

Les trois commiſſaires, ne jugeant plus que leur préſence hors du Parnaſſe fût néceſſaire, retournerent à la cour de leur prince, où ils reçurent l'accueil dû à leur rang & au zele qu'ils avaient montré dans l'exercice de leurs fonctions. Ils avaient établi en diverſes contrées de l'univers des lieutenants-inſpecteurs, chargés d'envoyer à l'hôpital du Parnaſſe les gens qui le mériteraient à l'avenir. On dit que cet établiſſement ſubſiſte toujours dans un état floriſſant; on ne ſçaurait nombrer les artiſtes, les poëtes & les gens à talent qui y arrivent tous les jours.

Mon ouvrage eſt donc fini!
Que le ciel en ſoit béni!
Aſſez long-temps, je vous jure,
J'ai limé cette brochure.
Je ſçais que par-ci par-là
Mon lecteur y trouvera
Mainte groſſe négligence;
Mais par un peu d'indulgence
J'eſpere qu'il ſuppléera
A ce qui me manquera.
D'ailleurs le plus bel ouvrage,
Qui ſort des mains d'un auteur,
Peut encore être meilleur,
En retouchant chaque page.
Mais c'eſt un métier de chien;
Rien n'eſt parfait ſur la terre,
Et, ſi j'avais voulu faire

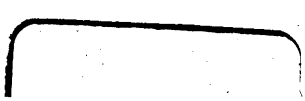
Qu'à la rigueur dans le mien
Chaque phraſe allât ſi bien
Qu'on n'y put critiquer rien,
Je n'aurais jamais, je penſe,
Mis de terme à mes travaux;
Faire un livre ſans défauts,
C'eſt ce que la Providence
Refuſe à l'humaine engeance,
Aux gens d'eſprit comme aux ſots.
Si par haſard quelque plume
Veut bien me faire l'honneur
De cenſurer mon volume,
Et compoſe avec aigreur
Quelque docte médiſance
En maniere de ſatras;
Je puis affirmer d'avance
Que je ne la lirai pas.

FIN.

APPROBATION.

Je n'ai rien vu dans le manuſcrit intitulé, Les Petites-Maiſons du Parnaſſe, *qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Bouillon, ce* 20 *Décembre* 1782.

AWANS.

61626623

Beffroi de Reigny. Les pet
tes-maisons du Parnasse. Ouvr
ge comico-littéraire d'un gen
nouveau, en vers et en prose, p
le cousin Jacques. *A Bouill*